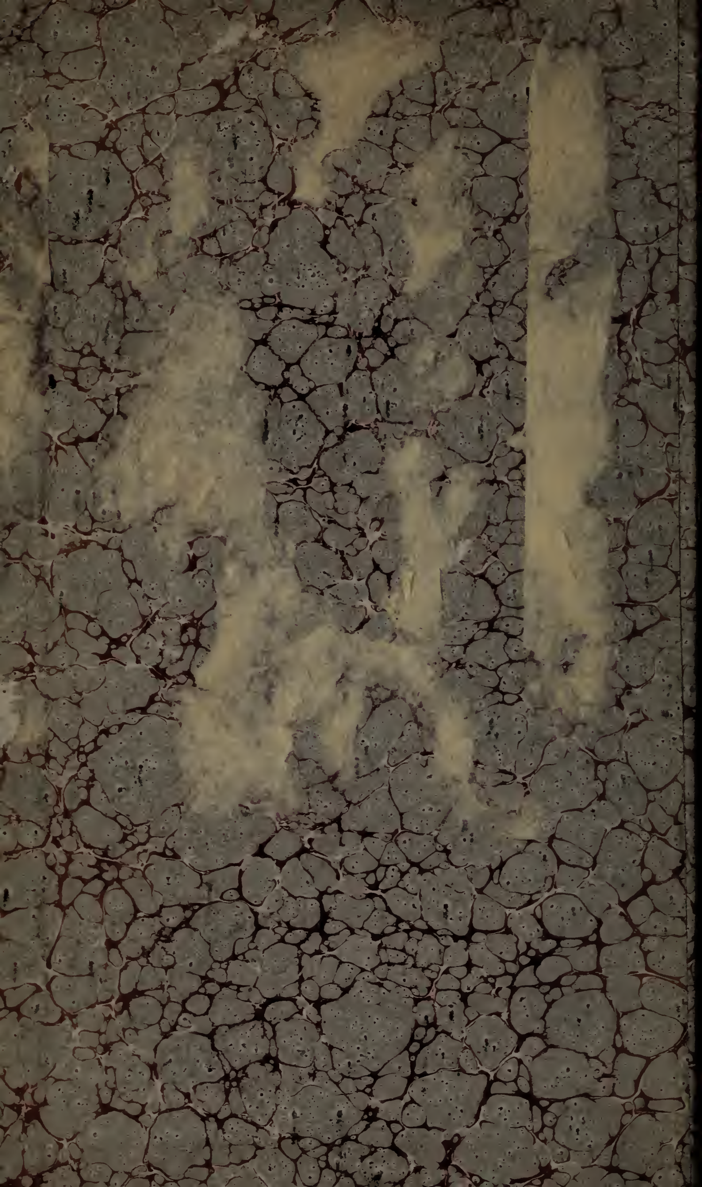
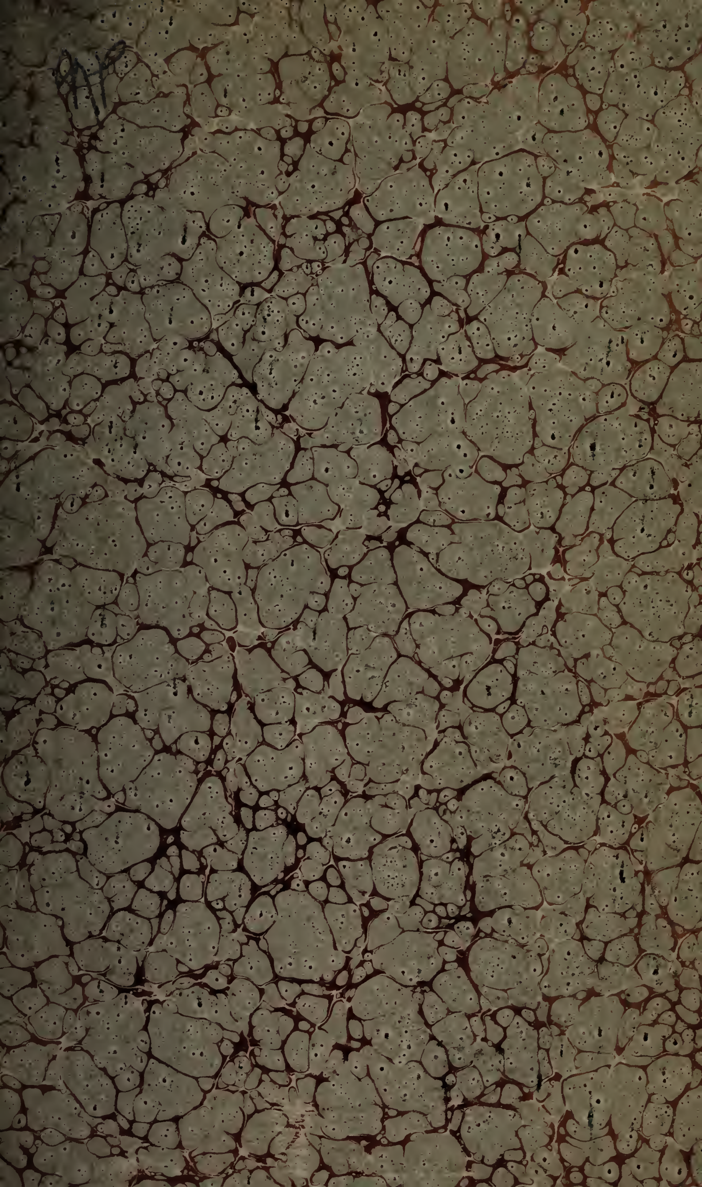






# MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

# LA CONDUITE

DES AMES.

2.

# MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

# LA CONDUITE

## DES AMES;

ÉGALEMENT UTILES AUX DIRECTEURS ET AUX PÉNITENS;

PAR LE R. P. F. GUILLORÉ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome Second.

CLERMONT-FERRAND,

THIBAUD-LANDRIOT, LIBRAIRE,

Imprimeur de Mgr. l'Évêque et du Clergé.

RIOM, THIBAUD FILS, Imprimeur-Libraire.

1835.

# MAXIMES
## SPIRITUELLES
POUR
# LA CONDUITE
## DES AMES.

# LIVRE TROISIÈME.
### POUR LES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE D'UNION.

## MAXIME PREMIÈRE.

**Lorsqu'une âme est dans des voies extraordinaires, il faut bien prendre garde de lui manifester son état.**

### § I.

Il en va des grands dons de Dieu, comme des odeurs qui s'évaporent et se perdent, sitôt qu'elles prennent l'air ; comme d'un secret qui commence à ne l'être plus, dès là qu'il passe à la connaissance de plusieurs, et comme d'un trésor qui est bientôt ravi et dissipé, quand il n'est plus caché aux yeux et à la main des voleurs. Les hautes faveurs dant une âme est enrichie, sont un parfum qui lui vient de son époux et qui doit être renfermé dans les ténèbres du silence. C'est le secret du roi céleste, et ce secret ne peut souffrir de communication ; c'est le trésor de l'Evangile qui doit être caché dans les entrailles de la terre, c'est-à-dire, dans le fond de l'âme sans en sortir.

Hélas! Théonée, que la manifestation de ces

grands dons et de ces voies extraordinaires nuit aux âmes qui en sont favorisées ! C'est néanmoins le malheur que l'inclination curieuse tend toujours à découvrir et à éventer ce qui ne se conserve que dans les ténèbres et dans l'ignorance. Les personnes mêmes qui sont favorisées de ces dons divins, ne peuvent souffrir d'en avoir une simple et une nue possession, sans en goûter la jouissance : et afin de se comprendre elles-mêmes, elles font cent retours intérieurs et cent réflexions, et ne cessent d'écrire et de parler de leurs voies, pour connaître jusques où monte leur talent, et quel est le point de leur élévation.

D'un autre côté, il se trouve des directeurs qui découvrent aussi à l'âme très-souvent ses richesses, et l'éminence de ses voies : ceci arrive à ceux qui font grand cas des choses extraordinaires, ou n'y étant pas accoutumés, ou en ayant eux-mêmes un goût déréglé, et à ceux qui sont trop portés d'inclination envers les âmes qu'ils conduisent. Mais de quelque manière que se fasse cette manifestation, il est très-désavantageux qu'une personne connaisse la grandeur de ses voies, et il faut apporter tous les soins pour faire qu'elle soit aveugle dans ses propres excellences.

Car si cela n'est, et si un directeur abat le voile à cette personne, pour voir l'éminence de ses dons, il la fait tomber facilement dans une sorte de superbe, que Dieu ne peut supporter. Parce que l'opinion qu'elle prendra d'elle, est fondée sur des biens purement divins, dont celui qui les donne est singulièrement jaloux; parce que la superbe, dans une âme ainsi faite, est étrangement cachée, et ces esprits, pleins de la superbe connaissance de leurs dons, ne découvrent leur orgueil que par

de certaines saillies échappées en des rencontres inopinées. Parce qu'à peine peut-on remédier à la superbe de ces personnes, étant ordinairement voilée d'une humilité spécieuse qui accompagne facilement les grandes faveurs de Dieu ; parce qu'enfin il est fort humain qu'une personne, à qui l'on découvre la sublimité de son état, s'élève en idée au-dessus des autres. Ce sont les raisons pour lesquelles Dieu hait particulièrement cette sorte de superbe.

Je dis encore qu'un directeur, à mon avis, perd et ruine une âme à qui il manifeste la grandeur de ses dons et de ses voies ; parce que dès là même il cesse de l'humilier ; n'est-ce pas là une perte fort considérable ? Et quand bien même je vous accorderais qu'il tâchât de la mortifier, ne voyez-vous pas que ce ne sera plus que jeu et que cérémonie, cette âme étant incapable d'en recevoir de l'abaissement et de l'humiliation ? Mais pourquoi ? Parce qu'elle comprend assez que toutes ces façons mortifiantes ne sont plus que pour l'éprouver, et qu'elles ne viennent pas du mépris que l'on fait d'elle, puisqu'un directeur lui témoigne l'estime qu'il a des avantages de grâces dont elle est enrichie. En vérité, n'est-ce pas là ruiner une âme par cette facile manifestation ?

Je puis ajouter que, découvrant à cette personne ses divins trésors et la sublimité de ses voies, c'est justement pour lui ôter ce qu'on lui découvre : parce qu'il est fort naturel que de là elle vienne à se complaire dans ces faveurs; et il n'y faut qu'un regard de complaisance pour les faire évanouïr aussitôt.

## § II.

Je conclus donc qu'il me semble être très-à pro-

pos que le directeur cache à une âme son propre état, quand ses voies sont sublimes, puisque l'ignorance de ses dons est la sauvegarde et la fidèle gardienne de ses dons; parce que cette sainte ignorance a cela de propre, qu'elle laisse dans l'âme ces divines faveurs toutes pures, comme Dieu les y met, autant que nos connaissances ont coutume d'en ternir la beauté par leurs agrémens, ou d'obliger Dieu absolument à nous les retirer.

De plus, cette ignorance fait que Dieu opère seul dans l'âme, sans aucune opposition de sa part; car l'âme ne voyant pas les merveilles que Dieu fait en elle, cette heureuse obscurité fait aussi qu'elle n'altère point l'opération de la grâce qui agit toute pure, parce qu'elle agit toute seule; et c'est ce que Dieu prétend, qu'on le laisse faire seul dans les consciences, n'y demandant que la simple obéissance sous son opération.

Davantage, une âme qui ignore ses faveurs, est toujours abjecte à ses yeux, et de cette abjection prenant un soin singulier de se purifier, elle prend aussi le vrai moyen de les conserver, et par cette purification se dispose encore à de nouvelles grâces. Il n'est que Dieu, Théonée, et le directeur de cette âme, qui doivent connaître l'éminence de son état; et toutes les vues qu'elle en peut avoir ne sont propres qu'à porter l'impureté et le poison.

J'ajoute que je ne serais pas même d'avis qu'un directeur témoignât la moindre estime de ce qui se passe dans une âme : je dis plus, qu'il me semble être très-sage pour sa conduite, et très-avantageux pour la personne qu'il conduit d'observer ces articles suivans, quand les faveurs en sont extraordinaires.

1. Il faut en écouter le récit avec beaucoup de froideur et d'indifférence, pour rabattre la vaine opinion qu'elle en pourrait prendre, y étant invitée par notre attention trop ouverte et trop favorable.

2. Après en avoir su à fond toutes les dispositions, et avoir bien fait discernement de ses opérations et de ses voies, il faut lui refuser de s'en expliquer davantage par ces longues écritures et par ces longs entretiens, qui ne sont plus après cela que des satisfactions de nature, et souvent une nourriture à la vanité et à la superbe.

3. Il est même quelquefois à propos de témoigner du mépris à la personne de toutes ces merveilles de grâce, qui lui sont faites, quoiqu'en même temps il lui faille enjoindre d'en faire toujours l'exposition, comme une obligation qu'elle a de communiquer jusqu'à ses extravagances.

4. Il sera encore bon quelquefois de lui parler d'autres grandes âmes, afin de lui faire voir qu'elle n'est qu'un petit point et qu'un néant dans ces comparaisons : enfin il n'est rien qui ne se doive faire, pour anéantir ces personnes extraordinaires, pour les éteindre à leurs propres yeux, et pour leur ôter toute l'idée qu'elles pourraient avoir qu'on en fait estime.

## § III.

Mais est-il possible que quelqu'un soit dans des voies extraordinaires, sans le connaître et le comprendre ? Je réponds que cela est possible, Théonée, puisqu'il arrive tous les jours.

Ceux qui sont dans un pur état d'épreuves de Dieu et de tentations n'en comprennent pas l'émi-

nence ; parce que Dieu veut qu'ils boivent le calice tout pur, qui n'aurait pas toutefois sa pureté, s'il leur venait un seul petit rayon de la noblesse de leurs voies.

Ceux que Dieu mène par la privation des lumières et de tous les goûts, sensibilités et satisfactions humaines ne comprennent non plus le prix de cet état ; parce qu'ils s'estiment rejetés de Dieu, et indignes d'en être regardés.

Ceux qui marchent dans une divine simplicité avec Dieu et avec les créatures, ne sont pas capables de connaître ce qu'ils sont ; parce que leur humble simplicité qui les resserre dans la douce jouissance de leur état, ne leur permet pas d'aller plus avant.

Ces âmes innocentes que Dieu a toujours élevées dans les tendresses qu'il a partout prévenues des douceurs de ses bénédictions, n'ont pas seulement la première idée qu'elles aient quelque chose plus que les autres; parce qu'elles ne voient aucun changement, ayant toujours été dans les faveurs. Il est donc trop vrai qu'il y a bien de grandes âmes qui ne comprennent pas l'éminence de leurs voies.

Vous me ferez encore une demande, si l'on ne doit point manifester à une personne l'excellence de ses faveurs, lorsqu'elle est en perplexité, si ses voies ne sont point dans l'illusion ! Je vous réponds que je ne pense pas que ce soit une raison suffisante : mais j'estime qu'on doit souvent l'abandonner à la crainte et au tremblement, si elle a l'esprit assez fort et courageux, afin qu'elle-même apprenne à s'abandonner et à s'immoler aux conduites de Dieu (c'est ce que je montre sur la fin de la maxime suivante). Tout au plus, on

peut lui témoigner qu'il n'y a rien à craindre, afin de la rassurer un peu et de la calmer, et non pas afin qu'elle jouisse.

Si vous me pressez enfin pour savoir si l'on ne doit point déclarer à une âme la grandeur de ses voies, lorsque les épreuves de Dieu sont extrêmes, et qu'elle est dans la dernière désolation ? Je vous dirai qu'en cette rencontre cela se peut, afin de lui élargir le cœur par la vue des grands desseins que Dieu a sur elle, et afin de la porter à se donner encore en sacrifice à de plus rigoureuses épreuves : et si ses voies sont des voies d'amour, je crois qu'on les lui peut aussi quelquefois déclarer, quand elle est bien fondée en humilité; afin qu'elle soit plus reconnaissante, et qu'elle rende de très-humbles actions de grâces à l'auteur de ces biens.

Au reste, je pense néanmoins qu'il faut prendre pour règle générale, quand une personne est favorisée de dons extraordinaires, de la cacher toujours à elle-même; ou bien, voulant travailler à sa sanctification, ce sera travailler à sa destruction et à sa perte.

## MAXIME II.

**Il faut grandement prende garde qu'une âme qui tend à l'union, n'ait appui et attachement en quoi que ce soit.**

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Les différens attachemens de l'âme, et les différentes manières dont Dieu les détruit.*

### § I.

Je ne m'engage pas ici à parler de ces attachemens criminels, qui sont propres des personnes

vicieuses, ni même de ceux qui sont trop naturels et lians, et qui ne sont que d'esprits sensuels, et immortifiés : je passe plus outre, et je n'entreprends que ceux qui, pour n'être pas si grossiers et si coupables, s'appellent du nom d'appui ; et comme ces sortes d'appuis portent apparemment beaucoup d'innocence, les personnes les plus spirituelles s'y prennent, et par ces liens sont grandement retardées dans les voies de Dieu.

Je tâcherai donc, pour les y favoriser, de faire voir qu'une âme qui est dans les lumières, dans les goûts de Dieu, et dans un attrait d'union, doit être entièrement dépouillée de tout appui, pour innocent, pour bon, et pour saint qu'il puisse être, si elle veut entrer dans cette divine vie où elle est appelée, et en recevoir les plus pures communications. Car à une âme éclairée, et qui goûte Dieu, le moindre appui est une souillure intolérable, et un obstacle, plus qu'il ne se peut dire, à l'union divine. Ce qui vous fera concevoir jusques où doit porter le dégagement du cœur, et la grande pureté que demande le Saint-Esprit de toutes les personnes qui prétendent de ne vivre que de Dieu. Comprenez-donc, Théonée, l'extrême nudité où Dieu veut une âme, pour en comprendre la pureté : mais auparavant, voyons les sujets de ses attachemens et de ses appuis.

Premièrement, l'on appuie beaucoup sur l'industrie des créatures ; quand on s'attache avec ardeur à la direction, et d'une manière, comme si tout l'avancement de l'âme en dépendait uniquement ; quand on pense que tout est perdu dans la perte d'un directeur, et que rien ne manque pour les progrès de sa conscience, pourvu qu'on en ait le soutien et l'appui. C'est de là que nais-

sent ces attachemens à un directeur si étrangement déréglés ; car l'on en goûte la possession, et l'on s'en empresse jusques à les assiéger importunément ; et l'on en souffre les absences et la séparation avec des abattemens qui font bien voir que le cœur reposait dans le sens et dans la chair. L'on appuie encore sur ses propres industries, quand on fait un grand fonds sur ses oraisons, sur ses prières, sur l'observance de ses règles, sur ses austérités, sur cent bonnes pratiques journalières, comme si les avancemens de l'âme en dépendaient essentiellement. De là naissent aussi les chagrins, les oppositions et les résistances, lorsqu'il faut laisser ces exercices de piété, ou parce que la charité le veut, ou parce que l'obéissance le commande, ou parce que la nécessité en impose la loi.

Secondement, l'on appuie sur les lumières, sur les connaissances, sur les goûts et sur le témoignage d'une bonne conscience. C'est là encore où l'on s'établit avec repos, et l'on se pense très-bien avec Dieu, pourvu que l'on soit dans les goûts et dans les lumières, et que l'esprit dise que ses petits biens spirituels sont, Dieu merci, en bon ordre. Ici l'âme se délecte par cent regards et par cent retours ; elle se contemple avec complaisance dans cette riche possession ; et elle en fait tellement son appui et son attachement, qu'elle repose beaucoup plus dans ce fonds que dans Dieu. Et c'est cet attachement et cet appui, où l'âme tient fortement, qui font qu'elle ne peut souffrir l'extinction de ses lumières, la perte de tous ses goûts, les troubles de sa conscience, et que vous en voyez après cela, ou qui s'abattent lâchement, ou qui quittent tout.

Le troisième appui sur lequel on fonde, et que cherchent les personnes les plus spirituelles avec grand empressement ; ce sont les assurances que l'on veut avoir de son état intérieur, s'il est bon ou mauvais ; s'il est de l'esprit de la grâce, ou de l'esprit de la nature ; si c'est Dieu, ou le démon, qui est l'auteur des opérations qui se passent, afin de reposer dans cette satisfaction que le bon esprit nous conduit. Quand on est encore flottant et incertain, si l'on est en état de péché, l'on cherche ses assurances qu'on n'y est pas, afin qu'étant hors de doute, l'on jouisse en repos de la douceur de sa conscience : et s'il faut faire quelque action ou choix de quelque chose à la gloire de Dieu, nous voulons et nous cherchons des assurances convaincantes de sa volonté.

Ce n'est pas, Théonée, que je veuille blâmer absolument ces sortes de recherches, considérées en elles-mêmes, puisqu'elles sont autorisées par l'expérience commune, par l'usage des plus saintes âmes et par de solides raisons ; mais je veux faire voir comme Dieu en détruit ordinairement les sujets, et ruine toutes les assurances qu'on cherche, à cause du grand déréglement qu'on y porte. Ce qui est si véritable, qu'il arrive que l'on s'inquiète toujours, et de sa voie quand on l'ignore ; et du doute de son péché, quand on n'est pas résolu et affermi ; et des incertitudes de ce que Dieu veut, quand on n'en a pas l'évidence. C'est pour cela que l'on fait cent interrogations avec importunité, que l'on consulte tous les livres spirituels, et que l'on court tous les directeurs. Voilà comme l'esprit humain, dans les voies de Dieu, veut toujours s'attacher, soit aux industries des hommes et aux siennes pro-

pres, soit aux biens intérieurs, soit aux évidences qu'il cherche de choses qui, pendant la vie, seront toujours incertaines.

Ces déréglemens dans le chemin de la vertu, sont pourtant le train ordinaire de ceux qui manquent, pour mourir à tous les attachemens, ou de lumières qui les leur manifestent, ou de volonté qui les veuille détruire, ou de directeur qui ait l'esprit assez éclairé et intelligent.

## § II.

Mais que fera Dieu, Théonée; que fera Dieu pour posséder ces âmes en toute pureté, et faire qu'elles s'attachent à lui uniquement, et qu'elles y reposent? Ah! qu'il est rigoureux et jaloux! Voyez sa rigueur et sa jalousie: il porte le feu, il fait ravage, et met tout à la destruction, afin que toutes les choses étant soustraites à l'âme, elle ne puisse plus appuyer que sur lui, et s'y attacher.

1. Si une personne s'attache par excès à l'industrie des créatures et à la rare intelligence d'un directeur, il écarte ce directeur par des ressorts cachés de sa providence; parce qu'on lui fait outrage, d'appuyer plus sur l'homme que sur les amoureuses conduites de sa grâce, pour avancer dans la perfection: car son cœur jaloux ne peut supporter que les soins et les adresses d'un homme soient préférés aux soins de son amour, et qu'il ne soit pas le premier directeur de cette conscience. Et si l'on tient trop à ses exercices de dévotion et à ses pratiques, y établissant tout son repos et sa vertu; oui, dit Dieu, vous ferez donc votre fin des moyens qui ne doivent que vous conduire à moi? Je saurai bien m'en venger par le renver-

sement général de tout ce qui entretient et attache votre cœur. Il permet alors , et que les fréquentes communions soient défendues , et que des maux de tête empêchent l'oraison , et que des infirmités habituelles ôtent le pouvoir de garder ses règles avec exactitude , et que de grandes maladies interdisent toute pénitence corporelle. La voilà cette personne abattue , et anéantie à ses yeux, n'ayant plus rien où appuyer, avec opinion de sa vertu : c'est que Dieu veut qu'étant détruite à sa propre estime , et à ses attachemens par la destruction de tout ce qui en faisait le fonds , elle apprenne à reposer , et à se complaire purement en Dieu.

2. Si cette personne a des complaisances dans ses lumières, dans ses douceurs et dans la bonté de sa conscience, Dieu aussitôt vient en persécuteur ; et afin de rompre ces liaisons , et de perdre tous ces mols et ces fades agrémens, il met d'épaisses obscurités dans son entendement, il éteint toutes ses connaissances, il jette le trouble dans sa conscience , par mille idées et par mille fantômes, dont il permet au démon de la travailler. Il veut qu'étant ainsi réduite au vide et à une pauvreté désolante, et ne trouvant plus où prendre et appuyer sur soi-même , elle prenne alors son détour vers Dieu , pour s'y reposer.

3. Enfin, si une âme cherche avec trop d'anxiété les assurances de la bonté de ses voies , par des lectures et par des consultations de tous côtés : de l'intégrité de sa conscience , parmi ces douces inquiétudes dont elle est battue ; et de la volonté de Dieu , pour laisser et pour faire les choses selon qu'elles font ou ne font pas à sa gloire : savez-vous ce que Dieu fait souvent pour s'opposer en Dieu à

ces sujets d'attachemens, et à ces appuis qu'elle cherche hors de lui ? Il donne à cette âme un esprit de vertige, pour ne rien comprendre des raisons d'un directeur, ou pour lui en ôter aussitôt la mémoire, si elle en a reçu quelque consolation ; il permet que ses doutes du péché s'augmentent par de nouveaux et par de plus grands scrupules; et il fait que ces recherches trop curieuses et trop superbes d'une bonté divine évidente, l'embarrassent et l'enveloppent de plus en plus par de nouvelles recherches et par de perpétuelles irrésolutions.

Jugez donc par ces persécutions divines, jugez par ces rigueurs ce que c'est qu'un attachement du cœur humain aux yeux de Dieu. Cela nous apprend qu'il ne faut rien que Dieu, non, absolument rien que Dieu, sur qui le cœur appuie; car comme une personne qui fait naufrage se prend où elle peut pour échapper le danger; de même il est incroyable comment le cœur que l'on veut faire mourir, se jette désespérément, se prend et s'appuie sur tout ce qui est hors de Dieu.

Mais n'est-ce pas une bonne chose qu'un directeur ? Les dons de Dieu ne sont-ils pas précieux, étant un présent de sa main? Et n'est-il pas permis de chercher le repos de son âme par les assurances de son état? Oui, Théonée, pourvu que l'usage en soit d'une manière dégagée ; c'est ce qui ne se fait pas, je l'ai déjà dit ci-dessus. Et puis, Dieu veut plus que tout cela : et parce que par action l'on dit qu'un sujet d'attachement vaut plus que Dieu, il se porte incontinent pour vengeur; il met partout le dégât ; il extermine le saint comme le profane ; il va fouiller jusque dans les entrailles de la conscience, pour en arracher un

attachement par le trouble. Il n'importe que ce puisse être où le cœur se lie, si ce n'est point Dieu, afin que Dieu le détruise, et qu'il lui donne sa malédiction; car jamais il ne souffre que sa place soit donnée, ni à un directeur, ni à biens spirituels, ni à la plus sainte disposition de conscience.

## CHAPITRE II.

*Les raisons générales et particulières pourquoi Dieu détruit tous les sujets d'attachemens et d'appuis.*

### § I.

Mais pourquoi, Théonée, Dieu pousse-t-il si loin ses rigueurs pour un attachement et un appui humain? c'est ce qui vous peut étonner : ne le soyez pourtant pas; car je porte si avant l'horreur d'un attachement dans une âme épouse de Jésus-Christ, que vous m'avouerez que Dieu en fait encore trop peu : je vous en donne des raisons générales; je vous en donne de particulières. Vous saurez donc qu'un attachement dans ces âmes choisies et consacrées, est un monstre à ses divins yeux.

1. C'est un indigne outrage, que la bassesse et la petitesse du sujet qui lie fassent empêchement au trésor des grâces, et à la douce possession de Dieu, immolant ainsi un bien divin à une liaison si grossière et si terrestre; puisqu'une seule imperfection volontaire est capable de fermer la conscience aux faveurs divines.

2. Savez-vous bien que la nature en est si difforme, qu'un séraphin fondrait dans les enfers pour s'en purifier par les flammes, plutôt que d'en être souillé? car la plus légère souillure lui serait un enfer, s'il était avec elle exposé aux yeux de Dieu.

3. Mais quel sentiment croyez-vous qu'en ait une âme éclairée ? Elle s'aimerait mieux voir avec son corps, abandonnée à une possession diabolique, que d'être souillée d'un léger attachement, pouvant être innocente avec cette possession, et ne le pouvant être avec un attachement.

4. Je vous accorde qu'il ne soit pas si criminel dans des âmes communes, ou qui ne le comprennent pas, ou qui n'ont pas un appel si relevé, ou qui ne sont pas des objets d'une divine jalousie ; mais dans des épouses un attachement devient intolérable, parce que l'éminence de son caractère lui laisse une rigoureuse obligation de pureté, et la laideur de son attachement se doit mesurer à la noblesse de son état.

5. La grâce n'est-elle pas encore rendue par là infructueuse ? N'est-elle pas profanée ? Parce que dans ces personnes, ayant presque déjà tout fait par la mort des plus notables dérèglemens, il ne lui reste plus d'autre emploi que de détruire aussi cet attachement ; et ne le faisant pas, elle y est stérile, captive et déshonorée.

6. N'est-ce pas une honte, qu'après tant de généreux combats, et après tant de victoires, un léger et un malheureux attachement amuse l'esprit, et en arrête tous les progrès dans la perfection ? L'expérience le montre, Théonée, comme une personne attachée n'a jamais de ferveur pour la vertu.

7. Pensez que sa nature a tant de malignité, qu'elle ronge et corrompt tout; à la façon d'un petit ver, qui étant caché dans la racine, porte la corruption jusques à l'extrémité des branches : ainsi un attachement, parce qu'il est petit et souvent bien coloré, étant d'ailleurs caché sous cette

apparente couleur, infecte toutes les bonnes actions.

8. Mais, pour en mieux voir la semence pernicieuse, n'est-ce pas souvent d'un simple attachement, que les abandons de Dieu et les grandes désolations de l'âme prennent naissance? Car nous ne doutons pas que de petites fautes sont souvent le principe des derniers malheurs.

9. Et quand bien même tout ce que je viens d'avancer ne serait pas pour en donner de l'horreur; n'en serait-ce pas encore assez de dire qu'il empêche l'union du cœur avec Dieu : car cet Esprit saint et toute pureté a une si grande délicatesse, qu'un regard, une parole, un ton de voix, un ris, un geste, tout cela se faisant par voie de nature, l'oblige souvent à se retirer; que sera-ce donc d'un attachement, pour en détruire l'union.

Enfin, pour les rendre odieux, et pour vous en faire voir le poison, c'est qu'il arrête et fait avorter tous les desseins de Dieu sur une âme : qu'il soit petit tant qu'il vous plaira, c'est toujours ce petit point qui en rompt les progrès et la course; car jamais une âme n'est capable de suivre ces mouvemens divins, pendant qu'un attachement volontaire la lie.

## § II.

Pour les raisons particulières qui rendent un attachement criminel, et qui portent Dieu à être miséricordieusement impitoyable, arrachant et détruisant tout.

Je vous dirai, Théonée, que s'il vous soustrait un directeur où vous vous appuyez si doucement, c'est qu'il commence de nuire à votre perfection, plus qu'il n'y profite, l'attachement de votre cœur

ne permettant plus que vous en tiriez vos avantages; et ce ne serait plus pour vous qu'une source de corruption, et une occasion de vous partager avec Dieu.

Que si Dieu vous réduit à l'impuissance de rien faire dans tous vos exercices de piété, il voit que ce qui vous doit approcher de lui vous est un sujet de vous en retirer; que vous êtes plus lié à vos petits exercices de dévotion qu'à lui; que toutes ces pratiques ne sont qu'une nourriture d'amour-propre qui s'en flatte, et que cette vie si juste et si réglée entretient l'opinion de vous-même; c'est pour cela qu'il vous met dans une incapacité de rien faire aux yeux du monde, pour vous perdre dans son estime et dans la vôtre.

Pour le regard de vos lumières, de vos douceurs et du bon témoignage de votre conscience; il ruine aussi tout cela, afin de vous apprendre par la nudité et par la pauvreté d'esprit, à chercher uniquement vos richesses et votre appui dans lui seul, et à ne vous pas amuser à l'effet, mais à monter toujours, et à vous attacher à la cause: car c'est une vérité, que si les communications de Dieu ne sont pas plus fréquentes, quoique les inclinations de son divin cœur l'y portent, c'est qu'il s'en retient: parce que nous y attachant, nous en oublierons aussitôt l'auteur, et il ne veut pas que ses dons souillent l'âme et fassent injure à son amour.

*Suite du même discours.*

## § I.

Enfin, dans les états douteux et pénibles, où l'âme se trouve, et où, pour s'en relever, elle cherche ses assurances, Dieu s'y oppose et fait si

bien, qu'elle demeure toujours tremblante dans l'agitation de son incertitude : en voulez-vous savoir la première raison et le principe ? Remarquez, je vous prie, cette grande règle et cette noble maxime dans les conduites de Dieu : je lui donne, si je puis, toute son étendue.

Entre les devoirs que Dieu exige de la créature, il n'en est aucun que Dieu veuille plus hautement que celui-ci ; que partout elle reconnaisse son souverain domaine ; car c'est le premier de tous les cultes qui est dû à la divinité, par un hommage qu'on lui rend comme au premier de tous les êtres.

Or, c'est une seconde vérité, qu'il n'est rien en quoi nous puissions davantage, et plus noblement rendre nos hommages à ce divin domaine, que dans tous les états incertains et douteux, qui mettent l'esprit à l'angoisse et à l'agonie, d'aimer à rester incertains et tremblans sous cette main puissante et formidable.

Cette maxime de conduite intérieure a, ce me semble, un extrême besoin d'être inspirée à toutes les âmes qui veulent entrer dans les voies de Dieu sans se borner. Car où est la personne qui, dans les incertitudes de ses voies, si l'esprit de ténèbres ou de lumière la possède, se laisse tout abandonnée à Dieu, sans se mettre en peine où elle en est ? disant : Je suis toujours bien où Dieu permet que je sois, hors le péché, et je me tiens paisiblement sous son divin domaine, qui, dans mon incertitude douloureuse et pénétrante, me dit qu'il veut que je lui sois une proie abandonnée.

Mais où est l'âme qui, dans les angoisses de la réprobation, dans le doute si elle a consenti au péché, ou si elle ne l'a pas fait, et dans les ef-

froyables perplexités d'une conscience en état de grâce, ou en état de péché mortel, demeure néanmoins calme et tranquille dans la partie supérieure, parmi ces épouvantables incertitudes et ces tremblemens ? Où est celle qui dise alors : J'aime volontiers, ô mon Dieu ! à trembler et à frémir sous votre domaine souverain, et j'aime qu'il s'exerce jusque dans la moelle de mes os et dans le fond de ma substance, par les craintes et par les tremblemens qui la pénètrent, sans vouloir admettre aucune assurance qui, m'appuyant et me calmant, me retire de dessous cet adorable pouvoir.

Croyez-moi, personne ne veut trembler et frémir, et l'amour de cette disposition est si rare, qu'il n'en est point qui, dans ses craintes et dans ses doutes, ne cherche toujours ses assurances. C'est pourquoi ceux qui ne savent pas souffrir ces terribles incertitudes et ces frayeurs, fatiguent des confesseurs et des directeurs, pour se mettre hors de cet état incertain, et hors de ces craintes, et pour trouver de l'assurance et de l'appui. C'est pour cela que ce premier des hommages au domaine de Dieu étant si peu en usage, il est privé du plus grand des sacrifices que la créature lui puisse faire ; car il n'est rien où paraisse davantage notre profonde dépendance au divin pouvoir, que dans ces doutes desséchans et dans ces craintes horribles.

Je ne dis pas que dans ses doutes, l'on ne doive s'en déclarer à son directeur ; l'obligation en est toute entière : mais je veux, Théonce, qu'après avoir exposé les anxiétés et les perplexités de votre état, si un directeur, soit par son silence, qu'il peut garder pour de bonnes raisons, soit

par l'inefficacité de ses paroles, n'ayant pas reçu de Dieu la grâce du discours, vous laisse en trouble et en crainte; je veux, dis-je, que vous fassiez deux choses : 1°. Vous devez fermer la bouche, et ne plus faire d'instance par vos retours; 2°. et puis aimer en silence votre état de frayeur et de crainte, pour honorer le domaine de Dieu.

C'est par cette acceptation de vos tremblemens et de vos terreurs, que vous devez en tous vos recueillemens vous exposer à ses yeux, et là n'avoir point d'autre exercice que de trembler volontiers sous sa puissante main. Car il est étonnant de voir comme souvent les âmes les plus spirituelles, après l'exposition de leurs anxiétés et leurs troubles tourmentent un directeur par des retours qui ne finissent jamais : et si elles ne trouvent pas dans leurs décisions l'assurance qu'elles cherchent, il faut que malgré l'obéissance, elles attrapent autant de spirituels intelligens qu'elles pourront, afin d'avoir de nouvelles résolutions qui les assurent, et où elles puissent appuyer et s'attacher. Cela montre bien ce que j'ai avancé, qu'il n'est pas d'ordinaire dans la vie spirituelle que l'on fasse maxime d'aimer volontiers à trembler dans ses doutes effrayans et dans ses craintes, pour rendre hommage au domaine de Dieu.

## § II.

Pour ce qui est de cette incertitude inquiétante où sont de bonnes âmes, laquelle consiste à connaître la volonté de Dieu, et à chercher leur repos, s'attachant à cette volonté connue, Dieu les traverse aussi en les jetant dans l'aveuglement.

C'est une bonne et sainte chose, Théonée, je le confesse, que dans le doute, si une action fait à sa

gloire, vous tâchiez d'en savoir la volonté ; mais sachez que vos recherches doivent être simples et bornées : elles doivent être simples ; car il ne faut pas même de l'empressement à connaître la volonté de Dieu ; elles doivent être bornées, parce que vous ne devez pas prétendre la connaître avec évidence.

C'est une curiosité téméraire et superbe de prétendre en ce monde avoir des vues évidentes de ce que Dieu veut de nous en l'état de ténèbres. Et puis, qui êtes-vous, afin que Dieu se manifeste à vous clairement? et de quelle conséquence est tout ce qui vous regarde, pour faire tant de frais, afin de connaître évidemment les volontés de Dieu? Allez, allez tout bonnement dans ces recherches, et après un soin judicieux, sans faire trop le sage et le zélé, remettez-vous-en à la raison et à un directeur.

Nous n'en voyons que trop à qui il faut de vives touches, des instincts et des évidences de révélation, pour connaître les volontés divines, avant que de s'engager dans un dessein ; ou bien il faut consulter tous les docteurs, et il n'en est point encore pour eux d'assez éclairés, afin d'avoir assurance de ce que Dieu veut. C'est ainsi que par l'attachement qu'ils veulent prendre à une volonté de Dieu manifeste, ils veulent aussi se soustraire de cette humble et aveugle dépendance à son domaine.

Pour vous, Théonée, regardez-vous si peu, que vous vous estimiez encore trop honoré qu'un serviteur de Dieu vous déclare ce que vous devez faire ; et aimez votre aveuglement et votre ignorance dans votre soumission, pour avoir lieu de ne vous attacher à rien.

## § III.

Voici trois avis qui fermeront ce discours, et que je vous donne, afin que jamais votre cœur ne s'attache au créé, et qu'il ne repose que dans Dieu.

1. Usez des créatures et n'y manquez pas ; car ce sont les voies que Dieu a ordonnées pour nos conduites, et ne faites pas comme de certains esprits indépendans, qui, sous prétexte de détachement, ne veulent point de conduite que d'eux-mêmes. Usez donc de leurs industries, usez des vôtres et de tous vos saints exercices ; mais n'en espérez nullement vos progrès, en vous y attachant ; usez-en pour la pratique, comme si elles devaient faire tout votre fonds ; mais soyez libre dans leur usage, et fort dégagé, pour les laisser périr en paix, quand Dieu le voudra ; parce que n'étant que lui de qui par-dessus tout vous espérez votre avancement, aussi est-ce à lui seul que vous devez vous attacher dans l'usage des créatures.

2. Recevez tous les dons intérieurs de Dieu avec une extrême indifférence qui suspende au moins vos inclinations attachantes, et habituez votre cœur à ne se point dilater en ces communications : c'est le moyen de recevoir les dons de Dieu en pureté, quand l'attachement ne s'y met pas, laquelle a coutume d'en changer l'usage, et de faire que l'âme en reste plus souillée. Par où vous voyez que la malignité empestée d'un attachement fait que des biens qui devraient être un sujet de sainteté, sont à l'âme une occasion de corruption.

3. Dans toutes les choses où vous cherchez la volonté de Dieu, attachez-vous toujours aux voies

qui sont d'obéissance et de raison, plutôt qu'à celles qui sont de révélation et de lumières extraordinaires; parce que celles-ci mènent souvent à l'illusion, et celles-là sont ordinairement infaillibles : ajoutez que l'attachement aux connaissances extraordinaires est communément puni de Dieu par la confusion de nos projets. Concluez donc à sortir autant de la créature, et à en abhorrer autant les appuis et les attachemens que vous devez hors du créé, vous reposer uniquement dans Dieu.

## MAXIME III.

**Tout attachement, même aux croix, est blâmable.**

Personne ne doute que tous les attachemens qu'on a pour les choses qui sont agréables à l'esprit et aux sens, et qui flattent doucement nos inclinations ne soient blâmables; c'est ce que nous venons de voir fort au long : et il ne faut qu'avoir les premières ouvertures dans la vie spirituelle, pour entrer dans cette maxime et pour l'approuver.

La raison en est, parce que tout attachement dit quelque déréglement, et par une même suite quelque défectuosité qui le rend peu ou beaucoup criminel, selon la nature de l'objet, et selon l'esprit dont il est animé. Mais d'abord il n'est pas si facile de comprendre comment il se peut faire que l'attachement qu'une personne aurait pour les croix serait coupable; car ne savons-nous pas que toute la nature abhorre de souffrir? et si cela est, de quelle manière peut-on devenir criminel, s'attachant à une chose qui ne donne que de l'amer-

tume, puisque le seul plaisir est le premier principe, et comme l'âme du péché? Comment cela se peut-il, puisque les croix font la plus noble matière du mérite? Comment enfin, me dira quelqu'un, cela se peut-il même imaginer, puisque les croix sont la mesure de l'amour divin, et que l'on ne peut jamais assez aimer; puisque tous les saints en ont eu une faim insatiable; puisqu'après l'effroyable exemple d'un Dieu souffrant, l'esprit de l'homme ne peut, ce me semble, avoir jamais d'assez grands feux pour se porter à de plus cruelles souffrances.

Ne vous révoltez pas, je vous prie, Théonée, contre cette maxime. Les personnes éclairées voient bien que ce que je dis est vrai; mais comme je parle à toutes sortes d'esprits, il faut aussi que je donne tout l'éclaircissement à cette vérité; je vous y conduis avec méthode, et je vais peu à peu vous en découvrir tout le mystère.

Vous saurez donc qu'il y a des croix extérieures et des croix intérieures. Les extérieures nous viennent ordinairement des créatures : les élémens nous font sentir les fâcheuses impressions du froid, du chaud, des maladies, par l'altération du tempérament et des qualités naturelles qui sont en nos corps. Les hommes piquent les uns de paroles, outragent les autres de calomnies, mettent ceux-là dans les fers, et exercent sur d'autres leur tyrannie. Nous-mêmes aussi nous sommes souvent la cause et l'instrument de nos propres persécutions par les jeûnes, par les austérités, par les disciplines, et par toutes sortes de travaux, qui se peuvent prendre pour se faire mourir à soi-même, et pour avancer la gloire de Dieu. Voilà les principes des croix extérieures.

Pour les croix intérieures, elles nous viennent le plus communément de deux sources : Dieu les opère par la soustraction de ses grâces sensibles, par la cessation de ses plus douces visites, par de certaines absences qu'il fait de l'âme dans l'âme même, et par les grands délaissemens où il l'abandonne. Le démon les opère aussi par toutes les sortes de tentations, qu'il imprime tantôt dans la chair par ses embrasemens, tantôt dans l'imagination par ses effroyables peintures, tantôt dans l'entendement par d'horribles ténèbres, et tantôt dans la volonté par un engourdissement et une stupidité terrestre.

Entre toutes ces croix dont je viens de parler, les unes sont nobles et éclatantes, les autres sont obscures et comme roturières; les premières demandent un grand courage et de grandes âmes, et donnent beaucoup dans la vue, comme sont pour exemple, les travaux des missions, les noires calomnies souffertes pour la justice, une extrême pauvreté, mais volontaire et aux yeux des hommes : de cruelles austérités exercées sur son corps, mais que tout le monde sait, et que personne n'ignore; les secondes croix qui sont en apparence comme roturières, sont des persécutions domestiques connues de peu de personnes : la jalousie adroite et médisante d'un esprit ombrageux, une maladie secrète qui n'est connue que de celui qui la sent; les mépris que l'on fait de nous, pour le peu de talent dont Dieu nous a partagés.

Mais vous ferez ici avec moi une remarque de considération qui va commencer de vous ouvrir les yeux à mon dessein, à savoir, qu'il faut exactement faire distinction de l'amour des croix et

de l'attachement qu'on y peut avoir ; car l'on confond facilement ces deux idées, et par la confusion qu'on en fait, il n'est pas facile de concevoir la maxime que j'ai avancée.

C'est pourquoi je dis que l'amour des croix est une inclination et un certain poids de la volonté, afin de souffrir tout pour Dieu, soit que l'on y coure comme des altérés et des affamés ; soit que les attendant, on les reçoive avec toutes les ardeurs et avec toute l'immolation de son cœur.

L'attachement aux croix, pour ne s'y pas tromper, ne dit rien moins que cela : c'est un mouvement précipité de la volonté, qui soupire déréglément après les souffrances quand elles sont absentes ; c'est une complaisance excessive et sensuelle que le cœur y prend quand il y est ; c'est une certaine douleur trop inquiétante et peu pacifique quand elles se sont retirées par l'ordre de la Providence.

Il est maintenant hors de doute que l'amour des croix est ordinairement bon, parce que l'objet en est bon, étant l'objet qui fait que nous devenons terrestres ou célestes, selon la bassesse ou la noblesse des choses que nous aimons. Et puis, cet amour des croix est autorisé par l'exemple de Notre-Seigneur et des saints qui en ont fait leurs délices. Pour l'attachement aux croix il est aussi absolument blâmable ; car tout attachement ayant quelque déréglement, il ne peut par une même suite avoir aucun caractère de bonté. Vous ayant donc montré ci-dessus qu'il y a des croix extérieures et intérieures, j'avance, en premier lieu, que l'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux.

## CHAPITRE PREMIER.

*L'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux.*

Pour le bien comprendre, vous me pouvez former une question, s'il est possible que la nature s'attache aux croix : et je vous réponds que la chose est autant véritable que la délicatesse de cet attachement est d'ordinaire imperceptible ; ce qui arrive dans deux incidens.

Le premier est lorsque la nature est privée absolument de toute consolation ; soit que Dieu se retire, refusant à l'âme ses lumières et ses douceurs ; soit que l'âme elle-même s'interdise toutes les satisfactions humaines ; soit que ces deux sortes de privations se trouvent à la fois dans le cœur. Le second incident est, lorsqu'une personne est intérieurement conduite par la voie du rien, et que la conscience et les puissances tombent dans une espèce de néant. Or, quand la nature est dans l'une de ces deux extrémités, ou privée de toute sorte de consolation, ou réduite à l'état de rien, je dis que c'est alors que, contre ses propres inclinations, elle commence à se complaire dans les croix, faisant la matière de son plaisir de ce qui a coutume de faire la matière de ses aversions.

N'en soyez pas étonné, Théonée, et vous ne le devez pas aussi être, si vous considérez qu'essentiellement la nature a un poids qui la porte à s'attacher toujours à quelque chose avec complaisance. N'ayant donc rien du côté de Dieu et de la créature, dont elle se puisse satisfaire, chose étrange ! elle s'oublie alors de son essence, qui

tend toujours vers l'agréable, et elle se jette sur les croix, à la façon d'une désespérée, pour y prendre son plaisir, pour s'y attacher et s'y reposer déréglément.

Et n'est-ce pas pour cela que nous en voyons tellement attachés aux austérités du corps, qu'ils ne s'y complaisent pas moins que les voluptueux dans les plus sensuelles satisfactions de la chair. En vérité, la nature a des détours bien délicats et bien trompeurs, et je ne m'étonne pas comme ces grands pénitens deviennent sensuels et volontaires dans le martyre d'eux-mêmes, si une sage direction ne leur découvre toutes ces illusions.

Mais pourtant, remarquez ici une seconde adresse de la nature : c'est que cette mortification trompeuse et superbe ne porte ordinairement qu'à s'attacher aux croix illustres, qui ont l'approbation et l'estime des esprits, parce que la nature souffrante s'engraisse de cette réputation, et s'enfle par l'opinion qu'on a de ses peines : au contraire, vous trouverez que cet attachement aux croix ne se fait guère à l'égard de celles qui sont secrètes, et qui n'ont point d'autre témoin que Dieu ; parce que dans ce secret et dans cette obscurité, la nature y est anéantie, qui ne peut consentir à la souffrance, si elle n'est connue du monde pour en avoir l'approbation.

## § I.

Vous continuerez encore de me demander là-dessus, si enfin il n'est pas bon de s'attacher aux croix, puisqu'on les vante si fort, comme le premier des moyens pour aller à la sainteté consommée. Je vous dirai sans hésiter que, parmi les personnes ferventes et animées d'une sainte haine

contre elles-mêmes, l'attachement aux croix extérieures porte beaucoup de corruption dans l'âme, parce que tout ce qui se retire de Dieu et en désunit, ne peut être que vicieux par la séparation qui s'opère de ce divin principe. Et ne voyez-vous pas que tout attachement vous fait prendre union avec un objet créé par la perte ou par la diminution de celle qui doit être uniquement avec Dieu? Et n'est-ce pas ce qui se fait, lorsqu'on s'attache aux croix? Car, pour bon que soit l'objet de nos attachemens, il cesse pourtant de nous être bon, quand il empêche celui qui est dû à Dieu seul.

Remarquez avec cela que vous trouverez, par une expérience très-ordinaire, que tous ceux qui s'attachent à leurs austérités, soit par voie de satisfaction, soit par un amour de souffrir, sont pleins de leur propre sens, et sont par une même suite opiniâtres dans leur manière d'agir, quoi qu'on leur puisse alléguer pour les persuader du contraire; et puis, ils en viennent jusqu'à résister aveuglément à l'obéissance, si l'on veut prescrire des lois et des bornes à ces sortes de mortifications. Ces désordres d'un esprit plein de foi, opiniâtre et désobéissant, ne viennent point d'ailleurs que d'un attachement aheurté à la souffrance, qui cesse d'être sanctifiante, dès là même que l'esprit s'y attache.

Mais pour prouver cette vérité, quand je n'aurais point autre chose que de dire qu'on y fait sa propre volonté, n'en est-ce pas assez? Car est-il rien qui infecte et qui corrompe nos actions, comme la volonté propre? Et n'est-ce pas dans cet attachement aux croix que cette volonté se retrouve d'autant plus dangereuse, qu'elle est colorée d'un beau prétexte.

Après tout, qu'est-ce, je vous prie, Théonée, que toutes nos souffrances, nos macérations et toutes les sortes de travaux comparés à l'immolation de notre volonté ? Hé ! mon Dieu, désabusez-vous, et faites si peu de cas de toutes les souffrances de la vie, quand il s'agit d'immoler plutôt votre volonté, qu'elles vous soient comme rien : parce qu'une volonté souffrante, morte et sacrifiée, est quelque chose digne de Dieu ; et toutes les autres croix auprès de cette volonté, pour rigoureuses qu'elles soient, ne méritent pas seulement d'être regardées. Cela seul ne devrait-il pas suffire pour condamner l'attachement aux croix ?

Et puis, ne savez-vous pas qu'il ne peut être deux attachemens, non plus que deux maîtres, l'un étant l'exclusion de l'autre ? d'où il faut conclure que l'attachement aux souffrances exclut celui que nous devons avoir uniquement à la volonté de Dieu : et, à votre avis, que fait-on alors, sinon d'immoler au démon et à ses propres idées, et non pas à Dieu ? bien misérables de souffrir pour se faire criminels.

Outre que, ne doit-on pas dire que c'est assurément une chose bien digne de compassion, que les souffrances qui sont le plus beau germe du mérite et de la gloire, deviennent inutiles par l'attachement qu'on y a ? Car l'on travaille, l'on sue et l'on se consume, et parce que l'on s'y attache, tout cela ne produit que de la douleur, et non pas des fruits de sainteté, qui soient proportionnés à la peine.

Oh ! sans doute, il est donc bien déplorable de s'attacher aux croix : car que l'on s'attache aux agréables objets des sens, encore y moisonne-t-on

quelque sorte de satisfaction ; mais que l'on s'attache aux souffrances, pour n'en recueillir que de l'amertume, et pour n'en tirer aucun mérite, en vérité c'est un aveuglement bien malheureux.

## CHAPITRE II.

*L'attachement aux croix intérieures est ordinairement blâmable.*

Pour ce qui est des croix intérieures, je dis pareillement que, d'une part, l'attachement qu'on y a est ordinairement blâmable ; mais que de l'autre, il y a cette différence, que celui-ci peut être bon dans de certaines circonstances.

N'êtes-vous pas néanmoins surpris d'entendre que l'esprit se puisse attacher à des peines intérieures ? Car ce qui fait le sujet le plus ordinaire de ses attachemens, c'est l'éclat des croix, ou bien la connaissance qu'on a de nos souffrances : celles-ci donc étant cachées aux yeux du monde, comment se peut-il faire que le cœur y prenne, ne trouvant rien, ce semble, dans cette ignorance et dans cette obscurité, qui puisse faire son attrait et sa douceur : cela pourtant est véritable, et une chose autant prodigieuse, qu'elle est pleine de mystère.

Oui, Théonée, quand l'âme est intérieurement conduite par la voie du rien, des privations et de la totale nudité, elle souffrirait plus volontiers d'être abandonnée à toutes les sortes de tentations, à toutes les impressions diaboliques, aux pensées les plus criminelles, aux plus terribles mouvemens de désespoir, aux passions les plus irritées ; toutes ces choses avec toute leur rigueur lui étant

bien plus supportables que son état de néant et de nudité.

En voici la raison. 1°. Parceque dans les peines les plus dures, au moins la nature trouve où se prendre, et il n'est plus rien où elle ne prenne pour fuir sa perte et sa destruction; comme celui qui étant proche de faire naufrage, se prend indifféremment à des épées et à des rasoirs, pourvu qu'il se sauve. 2°. De plus, c'est que dans les croix les plus sensibles, l'esprit a de quoi s'exercer en s'animant et en combattant; et l'action est conforme à sa nature, qui ne vit que d'activité. 3°. Davantage, une personne souffrante, travaillée de tentations par les démons, et par les créatures, a pour le moins ce témoignage que Dieu pense en elle, puisque les croix sont les véritables marques de son souvenir.

Or ces trois marques ne se retrouvent point dans les voies du rien et des privations; parce que l'esprit humain ne trouve ici rien où prendre, et où s'appuyer, et ainsi il y trouve sa destruction et sa mort; parce qu'il demeure sans action, n'ayant point de sujet sur qui s'exercer; parce qu'il se voit comme dans un oubli total de son Dieu, qui ne se manifeste par aucun attrait, ni de rigueur, ni de douceur. C'est ce qui fait que le cœur s'attache aux souffrances, jusqu'aux tentations, et qu'il vit de ses propres peines.

## § I.

Or cet attachement aux peines intérieures est imparfait et vicieux, aussi-bien que celui qu'on a pour les extérieures; par la raison que cet attachement porte l'esprit à se reposer et appuyer ailleurs que dans Dieu, qui ne peut souffrir que

l'âme vive d'autre union que de la sienne, voulant être seul notre chaîne, et avoir seul le sacrifice de notre liberté. Les raisons que j'ai alléguées ci-dessus, pour montrer la corruption des attachemens aux croix extérieures, les mêmes prouvent, pour condamner les attachemens aux intérieures ; tout cela s'entend néanmoins dans les voies ordinaires.

Car, je dis maintenant que ce peut être une disposition bien sainte, d'aimer tendrement les peines intérieures, et de s'y attacher avec tous les excès de son cœur : parce qu'à peine se peut-il faire que la nature monte jamais jusque-là, de reposer et de se complaire dans les délaissemens, dans les ténèbres, dans les passions irritées, dans des idées et des représentations horribles : et pourquoi? Parce que derechef, elle ne trouve aucun soutien dans ces sortes de peines, qui ne font point de bruit, qui sont secrètes et toutes spirituelles. C'est pourquoi, si l'espri ts'y attache et s'y lie par d'intimes immolations, il faut dire que c'est la grâce qui forme ces généreux attachemens et ces saintes complaisances : et alors cette disposition est un pur effet de la grâce ; or quand la grâce opère, son opération laisse toujours dans l'âme des effets de sanctification.

Après tout ce que je viens de dire, en vérité, Théonée, ne faut-il pas conclure que votre cœur doit travailler à un admirable dégagement, puisqu'il se doit même trouver jusque dans les croix et dans les eaux des tribulations, où il semble que toute la nature devrait avoir permission de s'abandonner, et de s'y attacher sans mesure? Tirez donc avec moi ces conséquences de tout ce discours ; et si vous n'êtes pas du nombre de

grandes âmes, qui étant insatiables après les croix, doivent appréhender d'y souiller leur pureté, et pour qui j'ai voulu traiter une matière si délicate : au moins ne laissez pas d'en recueillir des fruits remarquables, par quelques réflexions que je vais vous suggérer.

## § II.

1. Jugez combien vous devez élever votre esprit au-dessus de tout le créé, pour parfait qu'il puisse être ; puisque votre volonté ne doit pas se lier même aux croix, quoiqu'elles soient le moyen le plus court et le plus avantageux pour arriver à la perfection, parce qu'elles cesseraient de vous être cet avantageux moyen, si vous l'aimiez par attachement.

2. Inférez de là jusqu'à quel point Dieu veut une âme dans la plus exacte pureté ; puisque les croix, dont le propre est de purifier comme le feu, ne feraient plus leur devoir dans la conscience, si le cœur s'y attachait par quelque déréglement. Sincèrement cela est bien étrange, que Dieu, qui nous passionne tout purs, ne veuille pas même que nous nous attachions à ce qui nous purifie.

3. Inférez encore de là la grandeur de ses desseins et sa délicate jalousie, en ce qu'il veut être tellement seul dans le cœur ; puisqu'il ne peut souffrir qu'il ait la moindre liaison, non plus au désagréable, qui sont les croix, qu'à l'agréable, qui sont les charmans objets des sens.

4. Mais de ces principes passez plus avant, et dites : Oh! qu'il faut donc s'éloigner du plus petit attachement, et l'abhorrer, quand il est un peu conforme à notre sensualité ; puisque les croix, qui n'ont rien qui nous flatte, deviennent

en quelque manière criminelles, quand on n'y est pas avec une sainte indifférence.

5. Faites encore un pas, et voyez par là, jusqu'à quel point nous devons être dégagés, puisque, sans appuyer nos regards sur quoi que ce soit, nous devons les arrêter uniquement sur Dieu tout pur; et comme il n'est point d'état imaginable où le cœur humain doive s'attacher.

Apprenez donc encore une fois, Théonée, à être parmi les croix dans toute la pureté; et si l'on se souille jusques au milieu des feux purifians, hélas! quel soin ne faut-il pas apporter pour ne point contracter de souillures dans les choses communes, mais bien davantage dans le goût, et dans l'abondance des douceurs.

## MAXIME IV.

Ayant connu l'attrait particulier d'une âme, il faut l'aider et la conduire selon son attrait.

Cette maxime est d'une telle conséquence, que de son intelligence et de son usage dépend la ruine ou l'achèvement de la perfection des âmes: et j'estime que s'il y a chose qui aide pour leur conduite, celle-ci, selon mon sens, doit être mise la première.

Nous savons déjà que la perfection solide et véritable se doit régler sur la condition et l'état d'un chacun, et se mesurer à ses emplois; c'est ce que j'ai montré dans la maxime cinquième du livre 1. Personne ne doutant que toute autre perfection, qui s'écarte de cette règle, ne soit dans l'erreur; c'est pour cela que les sages directeurs sont assez convaincus qu'ils doivent ajuster leurs avis et leurs

conduites à l'état et aux emplois des personnes, et faire que leur vie et toutes leurs manières d'agir y soient conformes.

Mais il y a une autre règle de perfection bien plus intime, Théonée, et plus cachée ; ce sont de certains secrets mouvemens de l'âme, particuliers et personnels, qui l'attirent et qui la touchent, pour lui donner une forme singulière de perfection, à laquelle Dieu la destine.

Je dis donc qu'il importe grandement de la mener dans cet attrait : voici quelques considérations qui pourront y donner lumière, et qui peut-être ne vous seront pas inutiles.

## § I.

Les préceptes divins et ecclésiastiques sont universellement pour tout le monde, et personne ou de son autorité ou sans cause ne s'en peut dispenser. Les religieux passant au delà, ont les conseils évangéliques, où s'étant volontairement engagés par vœux exprès, l'obligation ensuite ne leur en est pas moins rigoureuse que des préceptes; puisque, selon saint Bernard (*Tra. de præc. et Disp.*, *c.* 2), « ce que professent les religieux, passe à son égard dans la nature de précepte; » ce qui lui était auparavant libre, devenant pour lui une nécessité. Voilà les règles de perfection communes généralement à ces deux états.

Il y a par-dessus tout cela une règle intérieure de perfection pour de certaines âmes, laquelle consiste dans les touches et dans les mouvemens que Dieu donne au cœur; par où il se manifeste, et leur intime la manière de perfection qu'il veut d'elles.

L'expérience qu'on en a montre assez que toutes

ne sont pas touchées d'un attrait particulier, et d'un mouvement qui leur marque une perfection singulière où Dieu les veut. Le commun des chrétiens est sous les préceptes; le commun des personnes religieuses est sous les vœux et les règles; et les uns et les autres vont d'ordinaire, chacun en son état, dans les voies communes de salut et de perfection.

Pour cet attrait, il se trouve qu'il n'y a que de certaines âmes choisies, qui ressentent ces motions intérieures et ces sollicitations secrètes, afin de travailler à la perfection singulière qui leur est montrée : c'est que Dieu a sur elles des volontés extraordinaires de sainteté; il s'y applique par ses continuelles opérations, et il prend un soin d'époux, autant que de père, pour se faire en elles la demeure de ses délices et de son amour.

## § II.

Mais comment peut-on bien définir cet attrait? Il se peut définir un appel de Dieu à un état de conscience particulier et extraordinaire : pour exemple, telle personne est appelée, et a son attrait aux austérités corporelles; celle-là à une récollection continuelle; celle-ci à la sollicitude et à l'éloignement des créatures; cette autre à l'amour des humiliations; celle-ci à un tendre amour envers Jésus; celle-là à une disposition perpétuellement respectueuse devant la majesté de Dieu; et ainsi d'autres pareilles et différentes touches que l'esprit de la grâce imprime. Cela s'appelle donc l'attrait intérieur, où va uniquement sa tendance et tout son poids, et où Dieu porte incessamment par son opération.

Mais il est bon de savoir que cet attrait et cet ap-

pel à cette perfection particulière se fait bien diversement : quelquefois c'est une voix distincte et intérieure qui se fait entendre au fond de l'âme; le plus souvent, c'est une inclination secrète, et une disposition toute répandue dans l'âme, qui fait que sans raisonnement et sans discours, elle s'applique, et va où son attrait la porte ; d'autres fois aussi, c'est une suavité, c'est une lumière, c'est une blessure de cœur.

## § III.

Néanmoins, Théonée, vous ferez réflexion que cet attrait n'est pas toujours le même dans une âme, en sorte que toute la vie elle soit dans une même disposition.

Il en est comme des vents les plus favorables, qui ne soufflent pas toujours ; ainsi les dispositions du cœur varient selon le souffle du divin Esprit. Une disposition persévérera sans changement, les semaines et les mois, et quelquefois les années ; et puis elle change par un nouveau souffle du Saint-Esprit. Ces choses vont et viennent dans une vicissitude continuelle, en un point, que souvent dans un seul jour l'âme passe par plusieurs différentes dispositions, aussi changeantes que le sont les divers nuages qui nous passent sur la tête. Et ce changement de dispositions est si propre de l'esprit de Dieu, remarque sainte Thérèse, que si la disposition d'une âme, pour sainte et élevée qu'elle soit, était toujours égale et en même consistance, elle devrait être suspecte.

## § IV.

Il n'est rien qui ne souffre deux visages, tant la surprise et le déguisement sont ordinaires dans

les opérations intérieures. C'est pourquoi, Théonée, vous me pouvez demander quelles sont les manières dont un directeur peut faire discernement, si cet attrait est du bon ou du mauvais esprit. Je vous réponds que l'on peut juger que cet attrait particulier dont l'âme est pressée, vient de Dieu, soit que cette impression porte à la solitude, soit qu'elle porte à la récollection, ou à la haine de son corps, ou aux humiliations, ou à choses pareilles; pourvu que toutes ces circonstances suivantes s'y rencontrent; à savoir :

1. Si l'attrait dure quelque temps notable; car l'on juge, par sa persévérance, que ce n'est point une légèreté et quelque feu d'imagination ;

2. S'il est dominant, et si toutes les autres impressions et mouvemens lui sont inférieurs, n'entrant pas si avant dans l'âme; car l'on peut assez bien juger, par la force de son opération, que c'est un attrait singulier de Dieu ;

3. Si l'âme a peine de s'occuper de quelque autre chose sainte, qui puisse être, que de son attrait; car alors cette impuissance à toute autre occupation est un témoignage que celle où l'âme a facilité est de Dieu ;

4. Si, étant à l'oraison et devant Dieu, l'âme tombe d'elle-même, et toujours dans son attrait et dans sa disposition, sans y rien faire et sans s'y exciter; car cette pente et cet écoulement si naturel montrent bien qu'un autre esprit que le sien agit ;

5. Si elle sent de la violence, lorsqu'elle veut s'occuper de quelque autre chose que de ce qui l'attire; car cette violence est une preuve que Dieu la veut toute dans sa disposition, vers laquelle sa pente est douce et entière;

6. Enfin, si elle est toujours avec repos et tranquillité dans la disposition de son attrait; car ce calme et cette paix continuelle ne peuvent être qu'un effet de l'esprit de Dieu, qui opère cette disposition. Quand toutes ces circonstances accompagnent l'attrait d'une âme, l'on peut juger que sa disposition est de Dieu, et non pas un effet d'imagination.

*Suite du même discours.*

§ I.

Ayant reconnu l'attrait d'une âme, il faut faire grande attention, pour la conduire uniquement dans son attrait, et pour l'avancer en perfection : c'est-à-dire, qu'il faut toujours prendre garde à ne la point faire sortir de sa disposition, mais y accommoder toutes ses conduites, pour seconder les desseins de Dieu, en favorisant son opération.

Je vous mets la chose sous l'œil, Théonée : pour exemple; si une personne est attirée à la crainte, elle ne doit point être élevée à des voies d'amour; si elle est portée à contempler la terreur des jugemens de Dieu, elle ne doit point prendre un détour pour penser à ses miséricordes; si elle est occupée de l'horreur de ses péchés, elle ne doit point penser à la beauté de la vertu. Il faut toujours que l'âme se borne et se resserre dans sa disposition et dans son attrait, quelque autre prétexte qui puisse être d'occupation plus éminente, comme je le dirai tout maintenant; parce que cette disposition particulière et d'attrait est la voie de Dieu, à laquelle toutes les conduites d'un directeur doivent s'ajuster.

Ce n'est point au valet de rompre la loi du maître, et de lui en imposer : la disposition de cette

âme est une loi au directeur, et une règle sur laquelle il doit former tous ses avis, et être fort attentif pour ne rien faire qui trouble ce que Dieu fait. Il faut même traiter cette âme dans sa disposition avec un certain respect jusqu'à la vénération, pensant que le maniement du plus saint œuvre de Dieu, qui est la sanctification des âmes, est commis à la direction d'un homme (*Sap.*, *c.* 12) : et si Dieu lui-même a un grand respect pour cette conscience dans sa conduite, ne faut-il pas que le directeur en ait pour ce que Dieu y opère, et qu'il ne le touche que pour l'aider, et non pas pour le détruire ?

Je dis encore que l'âme doit être particulièrement conduite dans son attrait; parce que sa perfection y est uniquement attachée : et pourquoi? Parce que derechef la perfection de l'âme est à suivre l'appel de Dieu. L'attirant donc à une telle disposition intérieure, dont il sait les besoins et les manières pour la sanctifier, il est du devoir et de l'adresse du directeur de se joindre et de ne la point faire sortir de sa disposition ; car il n'est point pour elle d'autre perfection que celle qui lui est marquée de Dieu ; et un homme ne doit pas prétendre de la perfectionner à sa mode.

De plus, ces attraits et ces dispositions particulières sont les voies où Dieu exerce principalement son empire et son domaine sur le fond de l'âme, n'étant qu'un Dieu qui puisse y produire ces opérations, et les changer comme il lui plaît. N'est-ce donc pas au directeur de laisser Dieu exercer en paix son domaine, et de n'en pas retirer la conscience, en changeant ses opérations?

Vous me pourriez demander, Théonée, puisqu'il y a des voies plus parfaites que la disposi-

tion et que l'attrait où quelquefois l'âme se trouve, s'il n'est pas permis de l'élever à ces voies, et de la faire sortir du bas étage; car il faut toujours, dit-on, faire marcher une âme par de plus nobles progrès. Je vous réponds que non; et puisque vous remuez une question de cette conséquence, il vous y faut pleinement satisfaire.

Ce serait, à mon avis, se tromper de penser qu'il faille toujours mener une âme au plus haut et au plus parfait; nous l'avons déjà vu dans la maxime 4 du livre 1. Pour vouloir suivre cette maxime de direction, n'est-ce pas ce qui ruine de santé tant de personnes, ce qui les dégoûte de la vertu, et ce qui les fait avorter avant le temps? C'est qu'on les veut pousser plus loin que ne porte leur attrait, un directeur suivant quelquefois la sublimité de ses idées, et non pas la disposition de l'âme qui doit être sa règle.

Ce n'est point, ce me semble, au directeur de tant faire et de tant bâtir dans une âme; c'est plutôt son devoir d'écarter tous les empêchemens, que non pas d'élever, l'élévation d'une âme étant proprement l'occupation et l'emploi de Dieu: son devoir est d'ôter et de retrancher incessamment, et le propre de Dieu est de mettre la forme plus ou moins noble, comme il lui plaît.

Il ne faut donc pas prétendre de porter toujours une personne au plus parfait; et si son attrait et sa disposition est d'une vertu inférieure, ce serait tout gâter, de vouloir l'élever à une plus éminente. Et ainsi il faut conduire une âme par la crainte et par l'horreur de ses péchés, quand Dieu l'y attire, et ne l'en pas détourner pour la faire entrer dans les voies d'amour. La voie d'amour est de soi plus parfaite, je l'avoue; mais elle n'est pas dans ce

rencontre la plus grande perfection de cette âme ; sa plus grande est son attrait présent, quoiqu'elle soit d'une disposition plus basse et moins pure ; car sa grande perfection est d'être où Dieu la veut et l'appelle. Jugez où en sont ceux qui veulent toujours faire prendre le vol aux âmes qui les font venir à leurs idées, et qui ne les conduisent pas dans l'attrait particulier dont Dieu les touche.

## § II.

Il nous reste à faire une dernière considération pour conclure ce discours. Puisqu'il faut mener une âme dans son attrait particulier, l'on demande ce qu'il faut observer dans cette conduite pour faire profiter son attrait, et pour faire qu'un directeur conspire en quelque manière avec Dieu à sa perfection : voici ce que j'en pense, Théonée.

1. J'estime qu'une personne étant ainsi touchée de quelque attrait particulier, qui fait sa disposition habituelle, et dont elle est toujours pleine et pénétrée, un directeur ne doit point avoir avec elle d'autres discours que ceux qui regardent sa disposition ; parce que tout autre discours peut la partager, et donner ainsi un détour à ce que Dieu opère, par application à des idées différentes : et il me semble que l'adresse du directeur doit être que tous ses entretiens avec cette personne tendent à la confirmer dans la disposition de son attrait ; ou bien c'est ruiner par son discours ce que Dieu veut faire par son opération.

Ce n'est pas assez, parlant à une âme de sa disposition, il me semblerait encore à propos qu'un directeur ne le fît pas avec tant d'ardeur de dévotion, ce qui pourra surprendre d'abord ; parce que tout cela ne fera qu'engendrer dans cette âme

un feu naturel, comme il arrive assez souvent dans l'entretien le plus saint, que l'on pense être une divine chaleur, et cette chaleur est tout humaine, et dans le sang; mais, à mon avis, il serait bon de traiter cette âme avec tant de délicatesse, que l'on n'y mît rien d'humain. Je voudrais donc, Théonée, que vous ne lui parlassiez point de son attrait qu'avec beaucoup de modération, afin que son cœur ne prît feu que du Saint-Esprit, et non pas du feu de vos paroles; ce que je dis sans blâmer la ferveur des entretiens dont il sera parlé ailleurs.

3. Je pense que le soin particulier doit être surtout de ne rien imposer à une personne qui est en cette disposition. Toutes les pratiques, tous les actes et tous les exercices les plus dévots ne sont point alors de saison ; et si on l'en charge, c'est gâter l'opération de Dieu, et la violenter. La principale maxime doit être en ce temps de ne faire presque rien où Dieu fait presque tout, et de ne rien mettre dans un esprit qui est plein de ce que Dieu y opère. Car cet attrait particulier, dont il presse l'âme, est comme une leçon qu'il lui donne à apprendre, et où il veut qu'elle soit tout appliquée ; ce n'est donc pas à nous de donner une nouvelle leçon par des pratiques et par des méthodes, mais de bien aider l'âme à prendre celle qui lui est donnée de Dieu. Je plains ici grandement ces personnes, lesquelles, parmi tant de savans directeurs, en rencontrent quelquefois de si méthodiques et de si resserrés, que pour vouloir être trop raisonnables, ils sont de purs hommes dans ces conduites, où il faut beaucoup de divin, qui s'unissant à la raison, en relève la bassesse, et en dissipe les ténèbres : de là est qu'ils font souvent le tourment et le supplice de ceux

qu'ils conduisent; parce que Dieu tirant ces personnes d'un côté, et leurs directeurs les voulant mener ailleurs, ces pauvres âmes qui, au reste, veulent obéir, en sont à de très-dures agonies.

4. Le dernier avis qui se présente, est que comme le directeur doit peu agir, il doit aussi faire que cette âme opère fort peu, et la faire sortir de toutes ses propres industries. Il doit la former à se tenir toute recueillie dans son attrait : simplement sans se retourner tant sur elle-même; nûment, sans se multiplier par cent opérations; respectueusement, regardant sa disposition comme l'œuvre de Dieu que Dieu lui-même opère en elle. La raison est, parce que c'est un temps où le devoir particulier n'est pas à faire, mais à suivre fidèlement le mouvement de la grâce; en sorte qu'il faut beaucoup d'attention au directeur pour empêcher que la personne ne s'occupe point trop en son fonds.

Le grand principe doit donc être de regarder le Saint-Esprit comme le premier directeur des âmes, d'en remarquer les opérations, et de ne faire que nous y accorder : car celui qui s'ingère dans le maniement des consciences, par opinion de sa propre suffisance, s'égare nécessairement, et tire le pénitent à son égarement; étant vrai, comme dit Notre-Seigneur (*Matth.*, c. 15), « que si un » aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent » tous deux dans la fosse qu'ils veulent éviter. »

## MAXIME V.

Il faut aider les âmes qui sont en voie d'union, faisant cesser leur propre opération.

Cette maxime pourra peut-être causer quel-

que sujet d'étonnement à plusieurs, à ceux qui n'ont pas toute l'intelligence de ces voies, et à ceux qui, de leur mouvement et de leur propre industrie, veulent se jeter dans cette manière d'agir.

Les premiers sont de ceux qui condamnent facilement tout ce qu'ils ne comprennent pas, et qui veulent universellement que les âmes soient dans les actes et dans des méthodes réglées; et les seconds sont de ces personnes qui veulent s'élever d'elles-mêmes, avant qu'on leur dise qu'elles montent au haut de la table; et qui, par un amour aveugle de leur élévation, s'établissent dans de certaines suspensions imaginaires.

Cela m'obligerait à ne parler pas d'une matière si délicate, pour ne point faire crier les uns, et pour ne point nuire aux autres, si je n'avais égard à l'utilité de ceux que Dieu appelle à une si sainte disposition.

Mais avant que de m'énoncer sur ce sujet, il importe grandement pour votre instruction, Théonée, que vous sachiez deux choses : La première, que c'est une méthode fort commune dans la dévotion, d'entrer en de certaines cessations d'actes intérieurs, où l'on se flatte vainement par une illusion pure d'imagination, qu'on est dans une manière d'oraison bien élevée : la seconde, qu'il n'importe pas moins que vous connaissiez, est que bien des âmes très-unies à Dieu font obstacle à ses desseins, et sont beaucoup retardées, pour ne pas savoir se laisser aller à cette heureuse et sanctifiante perte.

C'est pourquoi, sous le bon plaisir de ceux, ou qui pourront condamner ce que peut-être ils n'ont jamais bien étudié, ou qui pourront user mal de

cette explication, je ne penserai qu'à l'utilité des âmes qui sont appelées à la voie d'union, lesquelles je prétends devoir être aidées par la cessation de leurs propres opérations, sans laquelle la grâce ne fait plus rien en elles, ou du moins le royaume et la vie de Dieu n'y peuvent entrer. Et pour vous faire entrer vous-même, Théonée, clairement et par ordre dans cette matière, nous ferons cinq questions.

## § I.

La première question est : Quelles sont ces âmes qui sont en voie d'union, afin de ne pas s'égarer dans leur conduite, et, par cet égarement, de ne pas ruiner les consciences, plutôt que les édifier?

Je réponds que l'on y peut souvent être pris, et mettre des âmes où elles ne sont pas; ce qui peut arriver facilement ou à de nouveaux directeurs, ou à ceux qui aiment les choses rares, ou à des esprits faciles et crédules, ou à des cœurs affectifs qui s'échauffent aussitôt, apprenant les belles dispositions d'une âme.

Ces sortes de personnes sont ordinairement prises dans le jugement qu'elles font des opérations de la grâce, et croyant des âmes bien plus élevées qu'elles ne le sont, les perdent innocemment.

Il arrive de là un grand mal pour les consciences que l'on conduit, qui est, qu'après de longues années une personne sera dans l'occasion aussi vive en ses passions, que si jamais elle n'y avait travaillé; ce qui ne se voit que trop dans plusieurs personnes qu'on appelle des éclairées et des éminentes, parce qu'au commencement l'on en fait

des saintes et des élevées, ne l'étant pas en effet : et sur ce fonds, pour n'en avoir pas fait assez le discernement, on les a menées par de fausses lumières.

Il faut donc être bien attentif, pour ne se pas tromper au jugement qu'on fait de ces âmes que l'on pense être parvenues à la voie d'union, afin de les mener sur ce pied et d'y appuyer sa conduite. Entre les règles de ce discernement, j'en trouve trois qui, à mon avis, nous peuvent assurer qu'une âme marche en voie d'union avec Dieu.

1. Il faut voir si cette personne est grandement morte à tous ses sens et à toutes ses inclinations ; c'est-à-dire s'il y paraît quelque chose d'humain et de naturel dans l'usage des objets ; si ses sorties, si ses démonstrations, si ses applications, si en un mot toutes ses manières d'agir sentent un peu l'homme. Car les sens doivent être tellement morts à leurs objets propres, le cœur à ses plus légères inclinations, les actions les plus simples et les plus communes à tous les mouvemens naturels, dans une âme qui est arrivée à cette divine union, qu'on n'y remarque rien qui ait quelque chose d'humain. La raison est : parce que l'Esprit de Dieu ne contracte jamais d'intime union qu'avec une personne parfaitement morte ; et pour cette union parfaite, il en suppose la parfaite mort aussi nécessairement que l'âme suppose un corps inanimé, avant que de faire union avec lui.

2. La seconde règle pour voir si une âme est élevée à l'état d'union, c'est d'observer si elle tombe souvent dans des défauts de passion ; si cela est, vous avez une marque infaillible qu'elle

n'y est pas. Et c'est aussi par là que l'on infère assurément que de certaines gens qui paraissent extraordinaires, ne sont pourtant que dans l'illusion. Car je veux que toute personne, pour vertueuse qu'elle soit, ne soit pas impeccable; néanmoins il est rare qu'étant dans la voie d'union, elle fasse souvent des fautes considérables : pourquoi cela? Parce que dans cette disposition, leur esprit devient un avec l'Esprit de Dieu : et l'Esprit de Dieu d'ailleurs étant impeccable, il communique à ces personnes une espèce d'impeccabilité. C'est ce qui fait qu'à peine y trouve-t-on matière d'absolution, leurs chutes n'étant ordinairement que des infirmités de nature et des faiblesses inévitables.

3. La troisième règle de ce discernement pour les personnes qui sont en voie d'union, est que d'ordinaire l'opération divine les emporte, n'arrivant guère qu'elles soient d'elles-mêmes agissantes. Cela se prend du principe de cette opération, qui est l'Esprit divin; car cet Esprit dominant en elles, c'est aussi lui qui fait tout communément, et elles ne font qu'en recevoir librement l'opération. Voilà à peu près les trois règles qui peuvent aider à faire le discernement de ces âmes, sur lesquelles il faut travailler pour faire cesser leur opération propre.

## § II.

La seconde question que l'on forme, est de savoir pourquoi il faut faire cesser l'opération propre dans ces personnes élevées à la voie d'union?

Je vous réponds, Théonée, et je mets pour principe que tout ce qui est créé, pour spirituel

qu'il soit, apporte quelque empêchement à la parfaite union divine ; parce qu'il fait toujours un entre-deux et une séparation de ces deux extrêmes, Dieu et l'homme; et l'opération propre étant une production humaine, elle jette comme un nuage entre l'homme et Dieu, ou, si vous voulez, multiplie, et par cette multiplication, empêche la parfaite union.

De plus, n'est-ce pas ce que disent les pères, entr'autres saint Bonaventure et Richard de saint Victor (*Prol. de Tri.*), que l'âme, pour entrer en union avec Dieu, doit être toute perdue ? Elle ne se perd pas dans sa substance, comme dit saint Bernard (*In fest. Sanc.*), où elle retournerait au néant; mais sa perte consiste, disent-ils, en celle de ses opérations, sans laquelle elle ne peut passer dans cette union divine.

Davantage, c'est une chose connue de tous les spirituels, que l'opération propre retarde l'opération divine, et que tandis que nous agissons en nous-mêmes tumultuairement, Dieu agit très-peu : parce que (c'est le grand principe que je traite fort au long dans la maxime de la vie de Jésus en nous, livre 3) Dieu a pour fin d'opérer seul en l'âme avec le temps. Ce qui est si manifeste dans l'expérience, que plus on s'approche de Dieu, plus sent-on un poids secret, qui porte à ce qu'on appelle inaction et au silence intérieur.

Et puis, ne sait-on pas que lorsque l'âme opère, tout unie qu'elle soit avec Dieu, elle se peut aisément souiller par quelque satisfaction, par quelques regards curieux sur ce que Dieu fait, et par quelque complaisance dans son opération ?

Enfin, c'est une maxime que pour ces âmes

extraordinaires, le grand soin doit être de les conduire dans une mort continuelle, et de les anéantir à proportion que Dieu les élève : or, elles se retirent de cette mort, et de ce rien, par leur propre opération, parce que cette opération leur rend la vie.

Et pour conclure, souvenez-vous, je vous prie, que le souverain domaine de l'Esprit de Dieu dans une âme, est d'y produire ses sacrés mouvemens comme il lui plaît et quand il lui plaît. Toutefois cet Esprit-Saint n'a jamais toute la liberté de son opération avec un empire plein et entier, pendant que l'âme a aussi ses mouvemens, par ses propres opérations ; car ainsi ses mouvemens ou lient, ou arrêtent ceux du Saint-Esprit, qui est un Esprit libre et délicat. Jugez par ces raisons, Théonée, combien il est nécessaire de faire cesser les opérations propres dans ces âmes qui sont en voie d'union.

## § III.

La troisième question est celle-ci : De quelle manière il faut faire cesser ces opérations ?

Pour en bien comprendre la manière, il faut savoir auparavant quels sont les temps et les dispositions, où les plus saintes personnes ont coutume de se multiplier en actes, et de s'animer, se persuadant qu'il faut toujours travailler intérieurement, quoiqu'en effet ce ne soit que pour satisfaire de certaines idées, où elles tiennent fortement.

Je remarque donc trois dispositions dans ces âmes, où l'entendement et le cœur opèrent et travaillent incessamment.

1. Quand elles ne ressentent aucune opération divine, et quand Dieu a retiré ses goûts et ses

lumières, elles font d'étranges efforts de tête et de cœur, comme pour obliger Dieu à venir, et à remplir le vide où elles se trouvent, ne se pouvant souffrir qu'elles ne soient toujours dans l'onction et dans les clartés.

2. Quand, étant convaincues qu'il faut attendre Dieu et supporter ses absences, elles ont été longtemps à patienter, sans voir l'effet de leur patience par quelque céleste visite, alors, ennuyées de cet état, et comme perdant patience, il n'est point de manière d'opérer dont l'esprit ne se serve, ou pour plaindre son mal, ou pour appeler à son aide, ou pour se rassasier et se contenter par cent actes et par cent industries, après un si long jeûne; à la façon d'un famélique, qui en prend excessivement, pour se récompenser d'une longue diète.

3. Enfin, quand ces âmes sont touchées divinement, et qu'elles en expérimentent quelque amoureuse opération, ne se pouvant contenir en elles-mêmes, elles agissent aussitôt pour seconder, ou pour augmenter le sentiment, le feu et les lumières où elles sont; car c'est l'ordinaire qu'elles se mettent comme de parti avec Dieu, voulant accroître l'opération divine par des efforts naturels, et faire plus dans leur conscience, que la grâce n'y veut opérer.

Il faut donc faire cesser toutes ces sortes d'opérations propres dans ces âmes extraordinaires; et en voici la façon.

1. Lorsque rien ne se passe en elles de particulier du côté de Dieu, et qu'elles n'en ont aucune visite, elles ne doivent pas incontinent s'occuper d'actes et de pratiques, comme pour suppléer au défaut de l'opération de Dieu, et pour ne perdre pas le temps, ainsi qu'elles se persuadent :

mais elles doivent grandement s'accoutumer au silence intérieur ; elles doivent imiter ce silence divin en elles-mêmes. Dieu ne dit mot, il faut aussi qu'elles ne disent mot : et elles ne doivent pas croire que Dieu ou elles doivent toujours parler. Le maître dans sa maison se tait quand il lui plaît ; ce n'est pas au valet de l'interrompre. Quand Dieu ne dit pas une parole dans ces âmes , elles doivent respecter son silence , sans l'interrompre , et là demeurer anéanties , pour imiter , par la ruine de leur opération propre et par leur cessation , la cessation de Dieu , comme n'ayant plus aucune prétention , ni droit d'action dans ce fonds divin.

2. Ces âmes ayant attendu long-temps la venue de Dieu, et ayant souffert ses rigoureuses absences, les ennuis et les dégoûts ; elles doivent sans bornes prolonger toujours leurs attentes , si Dieu ne vient pas , et retenir leurs exclamations , leurs élans, leurs soupirs , et tous les témoignages de leur langueur. C'est ainsi que , restant dans une attente humble et mortifiée , elles doivent anéantir leur opération , se refusant toutes ces décharges et ces plaintes , qu'on appelle amoureuses ; mais qui ne sont souvent que des productions d'une nature impatiente et sensuelle , et des soulagemens qu'elles recherchent pour adoucir ou pour bannir leur peine.

3. Quand Dieu se fait sentir par ces divines communications , ma pensée est que , dans ce temps plus qu'en aucun , elles doivent faire cesser toutes leurs opérations d'actes et de pratiques ; car il est étrange , Théonée , comme le goût divin fait que la nature se remue aussitôt qu'elle parle ; qu'elle s'élève , qu'elle s'oublie avec qui elle traite, étant infiniment difficile et délicat de recevoir modestement une opération divine.

Tout ce qui leur doit donc rester dans ces célestes visites, n'est point autre chose qu'un esprit d'adoration envers celui qui s'abaisse avec tant d'amour, un esprit de révérence envers l'opération qui se passe, étant si auguste et si sacrée, et un esprit d'anéantissement sous cette même divine opération, n'étant pas juste que la créature s'ingère d'agir avec le Créateur.

## § IV.

La quatrième question, qui peut donner beaucoup de jour pour éclaircir les difficultés qui s'élèvent aussi contre cette maxime, et qui d'abord peuvent choquer rudement les esprits, c'est de savoir s'il n'est jamais permis à des âmes élevées, d'agir intérieurement, de soupirer, et de se donner à toutes ferventes affections du cœur.

Je vous réponds, Théonée, qu'elles le peuvent, et même qu'elles le doivent; avec cette condition néanmoins, qui est que nous devons supposer qu'alors elles se sentent poussées intérieurement aux affections, aux sanglots et aux larmes. Car ces âmes doivent avoir pour leur grand principe, de s'accommoder au divin Esprit, agissant et dominant intérieurement, et d'en suivre fidèlement les opérations.

C'est pourquoi considérez, je vous prie, ces trois réflexions : 1°. Lorsque cet Esprit-Saint n'opère point intérieurement, cette âme, selon toutes ses puissances, doit se tenir au silence. 2°. Lorsqu'il se communique par ses dons, elle ne doit avoir que révérence et que soumission. 3°. Mais lorsqu'il la touche et la meut pour agir, elle doit suivre cette motion par une fidèle obéissance à cet Esprit dominateur : car alors ce n'est pas tant

l'âme qui agit, mais à la façon d'un instrument, libre néanmoins, elle reçoit et elle suit le mouvement de ce divin Esprit. Et c'est là proprement ce qui se doit appeler le royaume, le domaine et le triomphe du Saint-Esprit dans une âme.

Et par occasion, je vous dirai deux choses dont la remarque ne vous sera pas inutile sur ce sujet : la première, que les âmes généreuses, animées d'un esprit de haine et de mort, se refusent ordinairement la satisfaction de se soulager par les affections, par les gémissemens et par les soupirs, afin que, par ce renoncement, Dieu seul et tout pur soit leur satisfaction. La seconde mérite bien, à mon sens, d'être fort considérée.

Je veux que nous puissions et que nous devions exercer intérieurement beaucoup de saintes opérations; toutefois, il se faut accoutumer à le faire dans le calme et sans bruit. L'ordinaire est que tout ce que le cœur et les puissances produisent en nous dans les choses les plus saintes, et dans le recueillement le plus profond, se passe avec bruit, et d'une manière qui se fait toujours sentir : c'est, Théonée, que la nature veut en tout avoir quelque témoignage de ce qu'elle fait, pour s'y reposer et pour s'y complaire : et cette façon est assez commune à tous les gens de bonne volonté, et même aux personnes spirituelles, si elles n'y sont bien éclairées.

Accoutumez-vous donc à opérer intérieurement à si petit bruit, et si doucement, que les actes et les opérations de votre âme lui soient presque inconnues à elle-même, pour en bannir la corruption, qui se trouve très-souvent dans ces chaleurs d'opérations. Les plus grandes merveilles de la grâce se font dans le silence, comme si elles ne se

faisaient pas : la grâce entre dans l'âme sans qu'on la sente et sans qu'on la voie ; il ne faut que trois paroles à voix basse pour mettre un Dieu sous les espèces ; et quand elles fondent, il y fond aussi, et y cesse d'être sans tant de bruit et de mystère : de même, dans toutes les occupations intérieures, il y faut avoir tant de simplicité et tant de paix, éloignant tout ce bruit des actes, qu'à peine l'âme se comprenne-t-elle elle-même.

## § V.

La cinquième et dernière question se peut faire de la part de ceux qui ont coutume de se multiplier en actes, et qui aiment et donnent cent pratiques. Ils pourront demander si ces âmes élevées ne perdent point le temps par une certaine oisiveté amusante, lorsque devant Dieu elles se taisent, elles attendent, et elles se tiennent dans un simple respect ; car c'est d'ordinaire ce que blâment hardiment ceux à qui ces manières de conduites n'agréent pas.

Mais je réponds pour les convaincre, si je puis, du contraire, et pour rassurer de certaines personnes à qui Dieu donne attrait pour cette simplicité intérieure, que sans blesser le respect que je leur dois, ce qu'ils blâment en ce sujet ne semble pas être recevable ; puisque ceux qui en suivent les sentimens font beaucoup gémir les consciences, aussi-bien qu'ils ruinent tous les desseins de la grâce. Je ne condamne pas les méthodes et les façons réglées, que l'on prescrit pour l'intérieur ; je serais un téméraire, car il en faut pour tous les esprits, qui ne sont pas tous capables de ces voies simples et dégagées : mais aussi il ne semble pas supportable que l'on veuille donner la gêne à des

âmes qui ont de plus nobles attraits, et les réduire à des règles qui captivent l'opération du Saint-Esprit.

Il se peut donc dire que c'est un abus de penser que, dans cette cessation des propres opérations, l'on y perd son temps, et que ce soit un amusement d'imagination. Je dis bien davantage, Théonée, que toute opération trop sensible, et cette production trop échauffée de tant d'actes, est le plus souvent une pure perte de temps ; car ce n'est qu'un effet d'amour de soi-même qui se cherche partout, qui veut toujours sentir, et qui, par une curiosité continuelle, veut voir ce qui se passe dans l'âme.

Enfin, je dis plus, pour satisfaire les esprits et pour achever cette question, que ce silence intérieur de l'âme, cette attente et ce respect devant Dieu, n'est pas une pure oisiveté, mais une oisiveté saintement agissante. C'est une sorte d'oisiveté, parce que l'âme semble à elle-même ne rien opérer, tant elle le fait suavement et simplement : cette oisiveté est pourtant agissante, parce qu'en effet l'âme n'est point en silence que par un actuel empire de la volonté; elle n'est point en attente que Dieu la visite selon ses besoins que par une humble patience qui la soutient dans cet état ; elle n'est point dans une disposition de respect, sinon se recueillant, s'abaissant et s'anéantissant.

Cela donc n'oblige-t-il pas d'avouer que cette intérieure disposition de l'âme, de respect, d'attente et de silence, n'est point une disposition fainéante, comme la veulent faire passer ceux qui décrient assez souvent ce qu'ils ne font pas ? Et par là vous voyez que quand j'avance qu'il faut dépouiller une personne qui est en voie d'union,

et celle qui en a l'attrait de toutes ses propres opérations ; je l'entends des opérations sensibles, quoique bonnes, des vives, des raisonnantes, des turbulentes, toutes lesquelles manières sont les communes, pour faire place à la plus simple manière d'agir, et pour rendre l'âme capable de recevoir l'opération de Dieu.

Concluez après ce discours, ô Théonée, si vous ne respirez point d'autre vie que par le mouvement du Saint-Esprit, de retenir grandement les opérations de votre cœur, et d'en arrêter toutes les activités, pour vous donner davantage au calme, et vous habituer à une sainte cessation. Car c'est par là que vous empêcherez la corruption de vos façons d'agir, que vous mourrez jusqu'à la racine, que vous vous établirez en paix, et que vous ferez vivre et régner en vous l'Esprit de Dieu.

## MAXIME VI.

**Il est quelquefois avantageux à une âme de la laisser dans la désolation.**

Cette maxime, Théonée, est aussi nécessaire à la perfection, qu'elle peut paraître extraordinaire. Ce que j'en dirai est pour calmer l'inquiétude empressée de certaines personnes, qui font tout pour sortir des désolations intérieures où quelquefois elles se trouvent, et pour corriger la compassion trop tendre et excessive de ceux qui, en ayant la conduite, n'épargnent rien pour les tirer de leurs peines. Nous pouvons dire que les uns et les autres perdent le plus riche temps de la moisson ; les premiers, par cent soins qui font leur supplice, lorsqu'ils cherchent leur affran-

chissement ; et les seconds, par une tendresse qui est souvent plus préjudiciable que la plus dure sévérité.

Cela m'oblige d'établir cette vérité que dans la conduite des âmes, il est souvent très-salutaire et infiniment avantageux d'en laisser de certaines dans leurs peines intérieures, et de leur en laisser boire tout au long, sans rien faire pour les tirer de cet état. Néanmoins je suppose auparavant une chose ; que ces personnes aient beaucoup de générosité pour supporter une si haute et une si forte conduite ; car si elles étaient d'esprit petit et pusillanime, le directeur, à mon sentiment, doit avoir tous les soins et toutes les indulgences pour en calmer la tempête, ou pour en adoucir les amertumes.

Je mets donc deux sortes de gens dans ces désolations intérieures, les commençans et les avancés ; et je dis que pour de différentes raisons, il est bon d'y laisser tremper tout à l'aise les uns et les autres, comme le serait une éponge dans une liqueur bien amère.

## CHAPITRE PREMIER.

*Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes commençantes dans leurs désolations intérieures.*

### § I.

Pour les premiers qui entrent au service de Dieu par une sincère conversion, la vue de leurs péchés passés a coutume de produire en eux quatre sortes de peines qui les tyrannisent.

1. La grandeur de leurs crimes les poursuit partout avec de si vives représentations, qu'ils

sont obligés d'en boire la honte en eux-mêmes. La grièveté en est exagérée par leur bassesse et par le démon; ce sont des furies intérieures qui en font voir l'énormité, et jusqu'à quelle profondeur l'âme s'est précipitée.

2. Cette vue exagérante des péchés est suivie de cruels remords, dont la conscience est incessamment déchirée; ce sont des exacteurs domestiques, qui de jour et de nuit, dans les compagnies aussi-bien que dans le cabinet, poursuivent de leurs pointes la conscience, et la pénètrent si bien, qu'elle en est en tout temps et en tous lieux une victime continuelle qui ne trouve pas un moment de repos au milieu de ses supplices intérieurs.

3. Mais ces remords sont bien augmentés par la vue des jugemens de Dieu, que cette pauvre âme connaît lui être réservés. Ce juge est toujours devant ses yeux, comme l'est ce terrible moment où il lui faudra comparaître dans une difforme nudité, et toute couverte de ses crimes; ce qui fait qu'on en voit quelquefois dessécher et dépérir par les craintes et par les tremblemens dont ils sont saisis.

4. Et, pour comble de son extrême désolation, les pensées de désespoir viennent achever son malheur, lui représentant un Dieu inflexible des crimes impardonnables, un paradis perdu pour elle à jamais, et une malheureuse éternité qui ne lui peut manquer. Tout cela sont autant de flèches qui, la pénétrant cruellement, lui font perdre l'esprit; et Dieu armé de terreurs ne cesse point de la combattre (*Job.*, *c.* 6, 4).

Ce sont les tourmens intérieurs que les péchés passés d'une personne nouvellement convertie

portent très-souvent dans son âme. Mais pendant que cet orage dure, il faut que le sage directeur fasse comme le sage pilote qui, pendant la fureur de la tempête, ne s'amuse pas à rompre le vent et la vague, mais leur abandonne le vaisseau, n'ayant que le soin d'en empêcher le naufrage. Il faut de même que le directeur adroit et avisé laisse cette âme engloutie dans tous ces flots, n'ayant d'attention et de soin que d'en empêcher la perte: et il est judicieux d'en user ainsi pour sa conduite, comme il est très-avantageux pour sa sanctification; en voici les raisons.

## § II.

Dieu a ses desseins de purifier toute personne des souillures de sa vie passée, quand elle se met à son service, et cette voie de purgation est d'une absolue nécessité, plus ou moins, selon que Dieu a de nobles pensées de perfection sur son âme: c'est ce que dit le Saint-Esprit: « Que Dieu la » purge de ses péchés, pour l'élever après par » l'abondance de ses faveurs (*Eccl.*, 47). » Ces désolations intérieures, causées en tant de manières par les péchés, sont la voie la plus purifiante de toutes celles que Dieu applique pour consumer ses impuretés. Il faut donc que, pendant qu'elle est dans ce feu, un directeur la laisse brûler, et que cette purgation et cette opération purifiante s'achèvent jusqu'à la dernière rouille. Si vous tirez le métal du fourneau et de la fonte avant qu'il soit bien fondu, il ne sera jamais défait de ce qu'il a de grossier et d'impur; et si vous retirez cette âme de son tourment et de son feu, elle restera toujours dans les impuretés de sa vie.

Il faut qu'elle demeure tout au long dans son

martyre, et qu'un directeur, à l'exemple de Dieu, soit saintement impitoyable, l'abandonnant ainsi à son supplice, jusqu'à ce que la purgation en soit consommée. C'est pourquoi, Théonée, lorsque vous serez dans ces désolations de conscience, supportez généreusement ce divin martyre, sans crier après votre délivrance, si vous voulez obtenir une pureté digne de Dieu; et ne vous lassez pas de ce tourment, dont la sortie doit être couronnée de Dieu même. Trop aimables supplices qui vont jusque dans nos entrailles pour en bannir nos impuretés en les consumant, et pour y faire entrer Dieu!

## § III.

Je dis qu'il est bon et saint de laisser en proie à ses peines intérieures cette personne commençante, parce que les seconds desseins de Dieu sont: qu'elle satisfasse à sa justice; « vous n'en sortirez » pas, dit le Maître dans l'Evangile (*Matth.*, c. 5), » que vous n'ayez payé jusqu'au dernier denier.» Et un directeur ne doit point s'opposer à cette juste satisfaction, diminuant et calmant les angoisses de cette personne par son discours.

Mon Dieu! Théonée (un peu de réflexion, je vous prie, je le dis avec étonnement), ne m'avouerez-vous pas que cette maxime a peu de sectateurs, à savoir, d'aimer la justice de Dieu? C'est l'attribut le moins honoré, et à qui l'on rend le moins d'hommages: car ces hommages sont toutes sortes de croix, d'angoisses, de tentations, d'abandons intérieurs et extérieurs, de la part de Dieu et de toutes les créatures, etc. Ce sont ici les victimes qui lui sont dues; et néanmoins il n'en est presque point qui, voulant se défaire de toutes ces

tribulations, n'en refusent le tribut à la justice de Dieu.

Tout le monde crie : Bonté, miséricorde ; et personne ne dit : Justice divine, vengez-vous. L'on fuit cet attribut comme un exterminateur, et il en est peu qui lui fassent de volontaires sacrifices. Il est permis, je le confesse, de prendre tous les moyens pour se délivrer des fléaux de Dieu, ou pour les détourner ; et il serait grandement téméraire de condamner ceux qui le font. Mais, ô Théonée, que les sentimens des âmes généreuses sont bien autres ! Elles pensent que le vrai temps de la miséricorde est pour la mort, et que toute la vie doit être celui de la justice, pour n'en pas ressentir les effets dans le purgatoire, ou dans l'éternité. Plus Dieu les frappe, plus elles disent : Justice de Dieu, frappez ; et plus elles payent, plus elles veulent payer, se sentant toujours redevables. Elles ne souffrent pas seulement, pour expier leurs péchés, mais pour contenter cette divine justice ; et après l'abolition totale de leurs crimes, elles ont encore une faim insatiable de lui rendre des hommages continuels de souffrances. Leur plaisir est que, dans leurs désolations les plus amères, la justice de Dieu en prenne ses complaisances, et cette complaisance divine opère en elles, comme par un contre-coup, une sorte de joie au milieu de leur angoisse. Elles ne disent jamais, c'est assez ; parce qu'elles voient que le règne de la justice punissante est borné à une si courte vie, et que dans le ciel elle n'aura point de part en toute l'éternité, pour tirer d'elles quelque satisfaction. Oh ! se rende qui voudra, disent-elles, à cet attribut délaissé : pour nous autres, nous en voulons être incessamment les victimes

vivantes, et pendant que tout le monde fuit ou borne sa peine, nous ne voudrions pas présentement lui dérober un moment de nos souffrances, pour toutes les joies du paradis, étant le plus haut bonheur qui nous puisse arriver.

Voilà, Théonée, la haute estime qu'il faut avoir de satisfaire à la justice de Dieu ; et c'est dans cette divine vue qu'un directeur abandonne l'âme à sa désolation. Outre qu'elle ne peut satisfaire plus efficacement que par ces supplices intérieurs, que Dieu exerce sur elle ; parce que ce sont les plus rigoureux, se puisant du fond de sa substance, et parce qu'ils viennent de Dieu immédiatement; un seul coup de cette divine main faisant plus que ceux de toutes les créatures.

## § IV.

Le directeur, pour animer une personne à rester courageusement dans ses angoisses, doit la convaincre de cette vérité : que ce qui a été l'instrument du péché, doit être l'instrument de la satisfaction. Car il faut savoir que l'imagination est d'ordinaire l'instrument et le théâtre des plus grands péchés qui se commettent : c'est elle qui emprunte toutes les images criminelles des objets, qui se souille incessamment et se corrompt par ses fantômes, et qui porte la corruption et le feu dans les puissances supérieures.

C'est pourquoi le démon n'a point de plus naturel instrument du péché que l'imagination, où il trace toutes ces méchantes peintures, où il répand ses ténèbres, et où il jette ses embrasemens, pour gagner la volonté : mais aussi Dieu en fait son instrument, afin que la créature satisfasse à sa justice, lorsqu'il permet au démon d'y faire les

ravages les plus terribles, et les impressions les plus affligeantes : car le tourment de ces âmes nouvellement converties à Dieu, n'est point d'ordinaire autre chose qu'un déchirement d'imagination, que cent représentations et cent craintes fatiguent et travaillent sans aucun repos. Or, Dieu veut que cette personne souffre maintenant malgré elle, en paix et en soumission, les supplices d'une imagination, dont elle a autrefois aimé criminellement les images, et qu'ainsi l'instrument de son péché soit l'instrument de ses satisfactions. C'est donc ici où il faut qu'un directeur fortifie une âme désolée, et qu'il l'élève en haine de soi-même, et en grandeur d'esprit, sous les épreuves de Dieu.

## § V.

Il faut laisser cette âme toute plongée dans son amertume, afin d'empêcher qu'elle ne soit une superbe. Car il arrive très-souvent que de nouveaux convertis se veulent aussitôt familiariser aux embrassemens de l'époux céleste. Ils en expérimentent les douceurs et les consolations qui sont les appâts que Dieu leur jette pour les retirer de leurs égaremens. Là-dessus ils s'oublient facilement de ce qu'ils ont été, pour aspirer à des communications, dont ils ne sont pas dignes, n'étant pas encore purifiés. C'est ce qui leur fait naître une secrète opinion de vertu, comme si déjà ils étaient entre les vertueux et les spirituels ; et ce qui fait encore qu'ils n'ont jamais rien d'une vertu solide, parce qu'ils se sont oubliés d'eux-mêmes, et qu'ils se sont évanouis dans le feu de leurs ferveurs, et dans la douceur de leurs consolations. Voilà où en sont, si l'on n'y veille

de près, la plupart des conversions naissantes. Ils doivent apprendre à pleurer et à gémir, à s'abaisser et à se consumer de componction, avant que de s'approcher par des privautés qui ne sont que pour les âmes innocentes, ou bien pour celles qui ont été long-temps lavées dans leurs larmes. Pour empêcher ce désordre, Dieu permet qu'ils tombent dans la désolation, afin qu'ils sentent et qu'ils connaissent leur fonds corrompu, et qu'ils ne soient pas orgueilleux de ces divines visites. Pourquoi donc un directeur ne travaillera-t-il pas avec Dieu pour en faire des humbles, les laissant tout à l'aise avaler leur fiel, et digérer leur amertume, sans faire tant le compassif, et sans appliquer tant de remèdes et tant d'adoucissemens à leurs misères?

## CHAPITRE II.

*Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes extraordinaires dans leurs désolations intérieures.*

### § I.

Disons maintenant qu'il faut encore garder la même conduite avec bien plus de raison à l'égard des âmes élevées et extraordinaires, lorsqu'elles sont abîmées dans la désolation et dans toutes les sortes de peines intérieures, dont Dieu a coutume d'éprouver et de purifier leur sainteté. C'est donc avec celles-ci que le directeur doit garder plus particulièrement cette maxime, de les laisser dans leur détresse et dans leurs croix spirituelles, sans rien faire, ni rien dire, pour les en soulager : parce que les grâces éminentes, dont elles sont favorisées, ne se peuvent mieux conserver en

leur pureté que dans toutes ces désolations intérieures et ces rigoureuses épreuves, où elles sont abandonnées. Lorsque Dieu se retire, dit Job (*c.* 41), les saints tremblent, et ce tremblement les purifie.

Ce principe est indubitable que les grandes grâces se conservent dans les grandes désolations. Il faut beaucoup de sel pour empêcher la corruption d'une grande masse de chair : et jamais la semence jetée en abondance dans le sein de la terre, ne se conserve mieux que par les grandes gelées et par le grand hiver. De même, sous les tempêtes des désolations et des peines intérieures, les grandes grâces de ces âmes se conservent avec toute la pureté ; c'est le sel qui empêche la corruption, et c'est un hiver qui resserre toutes les avenues, pour conserver cette précieuse semence dans le fond de l'âme.

Saint Paul ne dit-il pas (*Col.*, *c.* 3) que la vie spirituelle du chrétien est cachée dans Dieu avec Jésus-Christ? c'est pour cela que cette vie divine de l'âme est inconnue à elle-même, parce qu'elle est cachée. Les grandes grâces d'une âme, telle que nous la dépeignons, sont aussi cachées et ensevelies dans les tempêtes ténébreuses de ses désolations, et parce qu'elles y sont cachées, elle ne les comprend pas ; et c'est cette ignorance avantageuse qui en conserve la pureté, nos connaissances ne servant le plus souvent qu'à corrompre et à souiller les dons de Dieu.

Mais après que cette âme est revenue de ses angoisses, où elle a connu ce qu'elle était, elle voit bien que les éminentes grâces dont elle est enrichie, sont de purs dons du ciel, et alors, avec cette connaissance, elle n'est pas plus capa-

ble de souiller ces divins trésors, que la boue l'est de souiller le rayon du soleil. N'est-il donc pas plus avantageux pour elle qu'un directeur la laisse en ses détresses intérieures, puisque par là ses dons précieux, qui en font une rare et une extraordinaire, se conservent dans leur pureté.

C'est ainsi que Dieu, au même temps qu'il l'élève comme un saint Paul, jusqu'au troisième ciel, lui fait voir aussi comme à un saint Paul, sa corruption et sa bassesse, dans les tentations et dans les agonies où elle est réduite. L'élévation de saint Paul trouva sa sûreté et sa pureté dans sa tentation ; et l'élévation de cette âme trouve un asile à sa pureté dans sa désolation. Otez à saint Paul sa tentation, peut-être que ses ravissemens, comme il le dit lui-même (1 *Cor.*, *c.* 9), en eussent fait un réprouvé ; et ôtez à cette âme, par une conduite trop indulgente, ses angoisses intérieures, peut-être aussi en ferez-vous une superbe et une réprouvée.

## § II.

Je serais d'avis qu'on laissât ces grandes âmes abandonnées à leur désolation, car c'est leur donner un beau sujet d'exercer les actes des vertus les plus héroïques ; de résignation à de plus grandes croix, parce qu'alors elles s'élèvent au-dessus d'elles-mêmes, par de certains efforts admirables, pour se donner en victime à cent fois plus de croix que ce qu'elles en ont ; d'abjection, parce que se voyant tentées si déplorablement, et avec tant de bassesse, il n'est point de si grands pécheurs sur la terre, qu'elles ne se mettent infiniment au-dessous ; de défiance de soi-même, se regardant comme des enfans qui

naissent nouvellement à la vertu; parce qu'elles se sentent attaquées des plus grossières et des plus horribles tentations ; d'obéissance , parce que l'état effroyable où elles sont fait que , se croyant au bord du précipice, elles ont une docilité sans résistance , pour éviter leur perte , qu'elles estiment autrement inévitable.

Il en va de même de toutes les autres vertus : et ainsi , quand ces âmes pensent que tout est perdu, c'est alors que d'une manière inespérée elles font d'admirables progrès. C'est pourquoi il semble bon qu'un directeur souffre quelquefois qu'elles gémissent dans leur détresse ; car ces angoisses de l'âme peuvent infiniment plus pour la polir et la perfectionner , que toutes les directions et les adresses d'un homme, comme nous l'apprend Jérémie (*c.* 12), que Dieu sanctifie les âmes dans le temps qu'il les fait mourir de peines et de douleur.

## § III.

Ce qui nous oblige encore à dire qu'il faut laisser en proie ces grandes âmes à leurs désolations, c'est que ces mêmes désolations préparent ordinairement à de nouvelles faveurs de Dieu. Il en est comme de la semence, qui ne fait jamais mieux qu'étant jetée dans le sein de la terre, et ne germe jamais plus heureusement que lorsque la terre a été bien remuée : jamais aussi l'âme n'est mieux disposée aux éminentes faveurs de Dieu , que lorsque son fonds ayant été renversé par la désolation , cette même désolation lui est comme une divine semence qui germe en elle de nouvelles grâces et de nouveaux dons. Car c'est la méthode que Dieu garde communément, quand il est prêt de faire quelques grandes communica-

tions, d'envoyer les tonnerres et les tempêtes dans l'âme; c'est-à-dire toutes les misères des tentations, comme les avant-coureurs de sa venue : à la façon qu'autrefois voulant donner les tables de la loi à son peuple, il les y disposa auparavant par les éclairs et par le fracas du tonnerre qu'il fit éclater sur la montagne.

C'est la manière dont nous voyons qu'il a usé avec tous les saints, ainsi que sainte Thérèse le dit d'elle-même, afin qu'ils soient capables de recevoir purement sa visite, passant de l'extrémité de la misère à l'extrémité du bonheur. Car comme il serait fort naturel qu'une pauvre paysanne à qui l'on mettrait la couronne sur la tête, fût modeste, retenue et toute couverte de honte au milieu de sa gloire; pareillement une âme sortant de l'abîme de ses tentations et de ses angoisses, pour entrer dans la gloire de Dieu, y est plutôt avec confusion et avec anéantissement, qu'avec un esprit de grandeur, portant encore comme l'odeur de ses bassesses et de ses humiliations. Cette manière est donc celle de Dieu, de jeter une âme dans sa désolation et de l'abaisser, pour la disposer à quelque faveur bien exquise, « lui faisant comme une couronne de tribulation, » dit Isaïe (*c.* 22), avant que de lui donner une » couronne de gloire. » Si cela est, un directeur ne lui ferait-il pas grand tort de la tirer de sa peine? et ne doit-il pas chérir cette disposition, toute douloureuse qu'elle est, et la respecter sans y toucher, puisqu'elle doit être bientôt couronnée de quelque insigne faveur de Dieu?

## § IV.

Enfin, il me semble qu'il est très-glorieux pour

ces grandes âmes, qu'un directeur les laisse dans leurs désolations et leurs détresses, pour en être abreuvées et enivrées, parce que ce sont elles qui sont réservées pour honorer et pour imiter les délaissemens et les peines intérieures de Jésus. Ses imitateurs ne vont pas là communément ; ils se bornent à l'extérieur, parce qu'ils ne comprennent pas assez les excès de sa divine âme, et que leur courage est trop petit pour y entrer : « Ce » sont ces âmes héroïques qui sont destinées à cette » grande imitation, Dieu portant la désolation » dans le fond de leur intérieur, au sentiment d'un » prophète (*Os.*, *c.* 13), comme jusqu'à la source, » d'où elles pourraient puiser quelque soutien. » Et c'est où doit les élever un sage directeur, et les rassurer, quand il les voit pénétrées des désolations les plus amères et des derniers délaissemens, bien loin de dissiper leurs peines par ses industries.

Il faut qu'il assiste Jésus abandonné, lui conservant dans la douleur des compagnes de son abandon, et qu'il fasse comme l'office d'Abraham, qui immolait à Dieu son fils Isaac ; de même qu'il immole à Jésus abandonné et agonisant, comme autant d'Isaac, toutes les âmes angoissées qu'il aura sous sa conduite, sans leur épargner le coup. Jamais Jésus n'honora plus hautement son Père que dans les détresses et les abandonnemens de sa divine âme ; et jamais ces grandes âmes ne peuvent plus honorer Jésus par aucune action de leur vie, que par ces intérieures désolations. Si donc la compassion trop indulgente d'un directeur les en voulait retirer, ne serait-ce pas vouloir ravir au cœur souffrant et délaissé de Jésus l'honneur qui lui est dû ? Mais ne serait-ce pas priver ce divin cœur de son

unique consolation? Il est soulagé dans toutes les peines de sa passion par cent et cent imitateurs qui se bornent au sens: il en cherche parmi ses plus chers amis, qui entrent dans les angoisses de son cœur pour s'en consoler, et il n'en trouve point, se plaint-il chez Jérémie (*Lam.*, *c.* 1): pourquoi donc un directeur lui ôtera-t-il quelques âmes choisies, que les angoisses intérieures et les amertumes mettent en la compagnie de leur époux?

Je pourrais ici fort à propos animer ces âmes désolées à tenir bon sous l'épreuve de Dieu; mais je les renvoie à mon Traité de l'abandon, maxime 10, livre 2, où elles pourront voir les raisons obligeantes qu'elles ont de chérir leur état.

## § V.

Je conclus ce discours par quelques avis, que je pense être singulièrement nécessaires pour la conduite des personnes qui souffrent intérieurement.

1. Il importe grandement, Théonée, de ménager avec beaucoup d'adresse ces sortes de peines, et d'y avoir l'œil, parce que ce sont de pures opérations de la grâce; et de ne pas penser que ces choses se manient d'une façon commune; car, hélas! combien de pauvres âmes gémissent dans ces dispositions, lorsqu'un directeur ne sait pas où les prendre!

2. Que si la conscience vous dit que vous n'entendez pas ces voies qui quelquefois ne sont pas seulement douloureuses, mais épouvantables dans leurs opérations, vous devez humblement vous défaire de ces personnes; ou bien vous ne ferez que les entretenir par vos discours, ou les troubler par vos conduites, ou vous embrouiller vous-même avec elles.

3. Si cette âme qui est dans la désolation et dans les angoisses est une âme forte, je vous conseille alors de la traiter selon sa force, et vous dépouillant vous-même selon le sens de toute humanité, de seconder son opération douloureuse, en lui donnant toute son étendue.

4. Pour la fortifier dans ses peines, je serais de sentiment que vous la formassiez à s'en proposer encore de plus grandes que celles qu'elle expérimente, et à s'y abandonner. Cette manière est fort efficace pour élever de grands cœurs, et pour les mettre au-dessus de leur peine : et c'est aussi ce que l'on voit réussir en bien des personnes à qui cette divine maxime est inspirée. C'est ce que je traite tout au long dans la maxime 11, livre 2.

5. Si néanmoins la détresse allait à tel excès, qu'une personne affligée fût proche de l'abattement, on ne lui doit pas en ce temps refuser quelques mots de douceur et de consolation : mais toujours pour en revenir après à l'encouragement, et pour ne la tenir guère sur ces adoucissemens de discours.

6. Enfin, Théonée, vous saurez que les angoisses vont quelquefois à de telles extrémités, qu'alors tous les discours du plus intelligent directeur sont importuns à une âme, au point de l'affliger plutôt que de l'adoucir et de la fortifier, comme l'étaient autrefois ces consolateurs importuns à Job (*c.* 12). Ce qui est à faire en ce temps, c'est d'en user comme les premiers amis de Job, qui, le voyant sur son fumier, n'osaient ouvrir la bouche, n'ayant plus que des yeux pour en contempler la misère, et que des oreilles pour en ouïr les gémissemens : pareillement les coups que Dieu porte sur une âme sont quelquefois si ef-

froyables, qu'un directeur n'a plus qu'à en contempler les épouvantables opérations, et à en écouter le récit, lui étant fort inutile pour le discours.

## MAXIME VII.

Ce n'est point absolument une mauvaise disposition dans de certaines circonstances, d'avoir peine de penser à ses péchés, et de les pleurer.

## CHAPITRE PREMIER.

*Quelles sont les personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés.*

Je me suis proposé de traiter cette maxime pour la consolation de certaines âmes qui sont dans cette disposition intérieure, d'avoir peine de penser à leurs péchés, ou si elles y pensent, de n'en pouvoir être émues d'aucune douleur sensible. Leur état mérite bien qu'on les console, parce qu'elles croient être réprouvées de Dieu dans cet aveuglement ou dans cette insensibilité; mais il ne mérite pas moins de consolation, parce qu'elles tombent quelquefois dans des conduites, qui n'entendant pas bien ces voies, les prennent pour des abandons de Dieu, quoique c'en soient des visites amoureuses, et pensent que ces âmes en sont fort éloignées, lorsqu'elles font le sujet de ses délices. Pour guérir donc ce mal imaginaire, bien que la peine en soit véritable, je tâcherai de leur présenter dans ce discours un remède qu'elles ne trouvent pas toujours dans l'entretien, et de don-

ner à leur état un soulagement que ne leur donne pas un mauvais rencontre de conduite.

Ne soyez donc pas surpris de cette vérité, Théonée, si vos péchés sont toujours présens à votre esprit, et si la douleur que vous en avez au cœur n'en sort jamais; car cette surprise vient de ce que vous ne connaissez que votre disposition et votre voie; et vous apprenant quelles sont les personnes dont je parle, je veux en même temps vous apprendre à connaître leur disposition, et à soulager leurs peines.

Je distingue quatre sortes de personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés, ou qui ne peuvent concevoir aucune douleur sensible.

1. Les premières sont celles qui ont péché grièvement, et qui en ressentent les remords dont elles sont incessamment poursuivies. Pour éviter ces poursuites, pour en émousser la pointe, et pour n'être pas confuses de l'énormité de leurs crimes, elles se défont autant qu'elles peuvent de ces idées, afin de jouir d'une fausse paix et de continuer impunément dans le péché. Il est clair que cet éloignement de pensée n'est point sans un nouveau péché, puisque c'est l'effet d'une volonté malicieuse qui refuse sa guérison.

2. Les autres qui ne pensent point à leur péché, ce sont personnes dont la vie ayant toujours été fort innocente, ne peut conséquemment leur fournir ces grandes vues criminelles, qui persécutent et qui portent la honte et la vive componction : celles-ci ne peuvent être coupables, pour ne point penser à une chose dont la pensée ne peut être, non plus que la matière n'en est point.

3. Les troisièmes qui ne pensent point à leurs péchés sont ces gens de qui la conscience est tout

abrutie dans le vice, ou de qui l'esprit est étouffé dans une foule d'occupations ; cet abrutissement et cet étouffement sont aux uns et aux autres un voile qui leur aveugle l'entendement, et qui leur dérobe la pensée de leurs crimes ; cet aveuglement est coupable, parceque la cause en est criminelle.

4. Enfin, il y en a qui ont grandement offensé Dieu, mais qui, après en être heureusement revenus par ses miséricordes, et menant une sainte vie, ne peuvent très-souvent avoir le souvenir de leurs crimes passés. Ils ne le peuvent non plus pour les péchés présens et ordinaires : c'est pourquoi ils se tourmentent, quand il se faut confesser, afin de trouver matière au sacrement ; car toute la mémoire des misères où ils tombent tous les jours, comme le font les plus justes, leur est tellement effacée, qu'ils n'y voient non plus que dans un abîme. Ils tâchent au moins de s'exciter à la douleur, par la représentation de quelque péché du passé ; mais ils se travaillent en vain ; car ou ils n'en peuvent rappeler les images, ou ils n'en sont pas plus émus, que si ces péchés ne leur appartenaient pas. C'est ce qui les réduit à une extrême désolation et ce qui les fait penser que leurs ténèbres sont des abandons de Dieu, et que leur insensibilité est le caractère de leur réprobation.

Il est donc uniquement question de ces personnes, et l'on demande si, dans cette espèce d'impuissance de connaître leurs péchés, et d'en avoir la douleur sensible, elles sont en mauvais état.

Je réponds que cette disposition n'est point mauvaise ; j'ajoute qu'elle est innocente, et que très-souvent elle est sainte et élevée. Consolez-vous donc, chères âmes, et sortez de vos per-

plexités : votre dureté se va fondre, et votre nuit se va changer en un beau jour ; ou plutôt, vous allez voir comme cette dureté est préférable à l'amollissement d'une céleste rosée, et comme ces ténèbres sont plus belles que le plus agréable jour. Mais parlons premièrement de l'aveuglement des péchés.

## CHAPITRE II.

*Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir pas penser facilement à leurs péchés.*

### § I.

Vous saurez, Théonée, qu'il y a des âmes qui, étant parvenues à un certain point de perfection, et à de certaines dispositions de conscience, ne s'établissent plus dans aucun état, et d'elles-mêmes ont peine à s'occuper d'aucune pensée : elles sont tellement à Dieu, et font d'une telle manière son bien et son fonds, que c'est Dieu seul qui les établit, et qui leur imprime leurs dispositions. De cet empire divin que Dieu prend sur leur conscience, il en arrive trois effets : 1°. Elles ne font que recevoir simplement tous les états par où il les mène, n'ayant de leur part qu'une soumission toute pure aux impressions qu'il veut faire dans leur âme. 2°. Par même suite, étant dans un état intérieur, elles ont une morale impuissance d'en sortir, pour passer dans un autre, qui pourrait satisfaire leur inclination. 3°. Et par une même conséquence il arrive que Dieu les mettant dans l'oubli de leurs péchés, elles y sont avec autant de sainteté que de repos, parce que c'est Dieu qui, par son opération propre, les éta-

blit de cette sorte, et leur donne cette disposition intérieure.

Il y a encore des âmes tellement prises de l'amour divin, qu'il leur est presque aussi peu possible de penser à leurs péchés, qu'elles sont heureusement éloignées de les commettre, tant elles sont occupées de cet attrait, leur plénitude leur donnant une sainte incapacité de recevoir aucune autre pensée. Elles ne sont non plus capables d'une contrition douloureuse, parce que cet amour, qui est éminemment toutes choses, les purifie bien mieux par son divin feu, que ne ferait pas le feu de la contrition.

Il y en a d'autres, pénétrées si vivement et tellement saisies de certaines occupations secrètes, que ces occupations épuisent toute leur capacité, les empêchant de penser à rien, et d'être touchées de rien que de ce qui les tient et les remplit : si bien que la mémoire de leurs péchés, et tout ce qui en suit n'est point alors bien de saison, Dieu ayant gagné toute la puissance et la capacité de l'âme, par cette occupation pénétrante.

Je trouve enfin des personnes d'une si innocente vie, si proches d'elles-mêmes, et si intimement attentives à sanctifier les mouvemens de leur cœur, qu'à peine tombant dans quelques défauts volontaires, dont, au moment qu'elles les commettent, il se fait toujours un secret désaveu, sont-elles presque jamais après occupées de la vue de ces péchés : elles n'en sont pas pour cela coupables non plus que les autres ; car c'est Dieu qui les mène par ce chemin, les immolant à un perpétuel aveuglement. Ces ténèbres leur sont un cruel supplice, parce qu'étant consumées du désir de s'avancer, et se persuadant que l'avancement n'est

que dans la victoire des passions, elles tombent dans le trouble et dans la détresse, ne voyant pas leurs péchés qu'elles pensent être grands en nombre et en qualité.

## § II.

Je dis donc, Théonée, que ces personnes, pour ne penser pas à leurs péchés, n'en sont aucunement coupables : 1°. Car ce n'est pas un effet de vanité, comme si elles ne voulaient toujours que s'élever, et prendre le vol dans la contemplation des choses sublimes, dédaignant d'abaisser leurs regards jusqu'à la honteuse corruption de leur nature; puisque ce sont des âmes qui marchent avec une extrême simplicité. 2°. La chose ne vient pas aussi d'un stupide aveuglement, qu'une grossière ignorance de l'intérieur a coutume de produire; puisque nous supposons dans cet état des personnes spirituelles et très-éclairées. 3°. Ce n'est pas encore un effet de paresse, puisqu'elles sont toujours appliquées, et qu'elles ont sans cesse l'œil ouvert sur elles-mêmes. 4°. L'on ne peut dire non plus que ce soit la superbe qui les fasse fuir la vue de leurs péchés; puisque tout leur désir est de se connaître jusqu'aux plus secrets et aux plus légers déréglemens de leur cœur.

Tout cela ne prouve-t-il pas que les ténèbres de ces âmes sont des ténèbres innocentes, et qu'elles doivent être paisibles dans l'ignorance de leurs péchés, Dieu les menant par ces nouvelles routes, ou parce qu'il veut leur faire trouver la mort dans leur obscurité, ou parce qu'il les veut faire craindre dans cette ignorance, ou parce qu'il veut les humilier dans cette bêtise, ou parce qu'il les veut occuper d'une manière plus divine?

## CHAPITRE III.

*Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables, pour ne pouvoir pleurer facilement leurs péchés.*

### § I.

Supposons la disposition ordinaire, qui est d'avoir la vue et la connaissance de ses péchés; et supposons avec cela que le cœur n'en soit point touché sensiblement : l'on forme là-dessus une seconde question; à savoir, si une personne est en mauvais état, qui, dans la considération de ses péchés, n'en peut être émue d'aucun sentiment de componction.

Je ne parle pas ici de ceux qui, pour être volontairement habitués au péché, ou pour mener une vie abandonnée à leurs sens et à leurs passions, en contractent une stupidité et une dureté criminelle; car comme ces personnes veulent le péché, leur dureté est leur châtiment et leur condamnation. Je ne veux parler que de certaines saintes âmes qui sont incessamment dans les plaintes et dans les abattemens; parce qu'elles se voudraient voir le cœur pulvérisé de douleur, et les deux yeux fondus en larmes, et avec tout cela ne peuvent presque exprimer une seule larme, et pousser un soupir.

Mais ne vous en tourmentez pas, épouses de Jésus, cette insensibilité ne vous doit pas être moins chère que vos ténèbres : car votre dureté n'est pas plus criminelle que votre aveuglement; si vous êtes pressées de ce reproche, que la grièveté de vos péchés ne vous touche pas, humiliez-vous-en, et vous en faites une nouvelle sorte de

douleur. Dieu fera saillir des eaux du rocher, quand il lui plaira; et quand il lui plaira, il amollira la pierre, où il ne laisse pas de se reposer aussi-bien que sur le foin et sur la paille.

Disons donc, pour calmer ces pauvres affligées, et vous-même, Théonée, si vous gémissez avec elles, qu'il y a deux sortes de douleur, que l'on peut concevoir de ses péchés : la première est une douleur sensible qui cause émotion, tendresse et trouble, et qui s'opère dans la partie inférieure : ce défaut de douleur n'est jamais péché; parce qu'il ne dépend pas de nous d'être touchés sensiblement, et ce n'est plus qu'une grossière sensualité dans ces personnes qui se travaillent pour sentir cette douleur, cherchant plutôt la tendresse qui se trouve dans la douleur, que le véritable sentiment de l'offense de Dieu. Cette sorte de douleur n'est qu'une grâce sensible, une douce amertume de la conscience, et d'ordinaire une pure satisfaction de nature, après laquelle courent tous les esprits faibles, et les âmes tendres et immortifiées. La seconde sorte de douleur réside dans la volonté, lorsqu'elle déteste en vérité le péché; et cette douleur qui n'est point autre qu'un acte de détestation que forme cette puissance, est si absolument nécessaire que celui qui ne l'a point, pèche indispensablement.

Or, il faut avoir de la douleur de la dernière façon, pour les péchés présens, l'obligation en est toute entière; car ne s'en étant point encore repenti, il y a une obligation absolue d'en concevoir une fois du sentiment.

C'est pourquoi je ne puis, je vous l'avoue, approuver de certaines dispositions d'âmes qui se disent être tellement occupées de Dieu, qu'ayant

fait quelque faute, elles n'y peuvent entrer non plus que dans un péché étranger, et en former quelque acte de douleur. Je conçois bien qu'une âme pénétrée de Dieu n'est pas quelquefois tout à fait libre de se faire une occupation du péché qu'elle vient de commettre, tant est grande en elle l'occupation intérieure qui absorbe tout, néanmoins j'estime que c'est une grande illusion de penser qu'elle ne puisse former le regret d'un péché nouvellement commis; parce que l'esprit de Dieu, par l'opération dont il l'occupe, n'empêche pas la satisfaction qui est nécessairement due pour le péché.

## § II.

Nous en sommes ici aux péchés de la vie passée, dont la vue et la considération ne touchent non plus de certaines âmes, que si ces péchés ne leur appartenaient pas. Qu'elles sachent donc, afin de ne se point affliger de ce qu'il leur paraît une dureté coupable, que cet état n'est pas absolument mauvais; parce que personne en rigueur n'est obligé de satisfaire une seconde fois par la douleur, pour les mêmes péchés : si bien qu'ayant déjà fait leur devoir par la confession, leur disposition n'est nullement criminelle quand la vue et la considération de leurs péchés passés ne font aucune impression douloureuse sur leur esprit.

Davantage, comme il y a des personnes tellement possédées de Dieu, qu'elles n'ont presque pas la liberté d'une pensée, et qu'elles n'ont ordinairement que celles qu'il leur inspire; aussi ne sont-elles point touchées d'autres sentimens que de ceux qu'il leur imprime. Tous les hommes auraient beau travailler, et user de tous les plus

puissans motifs, pour leur donner au cœur quelque componction : elles auraient beau elles-mêmes se représenter les plus grandes abominations de leur vie passée, pour se piquer de douleur ; ni elles, ni tous les hommes, n'y pourront pas faire la plus légère atteinte : et pourquoi ? parce que, Théonée, toutes ces industries et toutes ces causes agissantes sont humaines ; et Dieu seul qui s'est réservé le pouvoir de toucher ces âmes comme il lui plaît, a ses temps marqués et ses momens où il les touche et où il les blesse. Il vient quand il n'est pas attendu ; il porte le coup, et forme la plaie, quand on n'y pense pas ; et il confond l'âme et l'humilie par l'horreur de ses péchés, quand elle se croit la plus éloignée de ces monstres infâmes.

Cela vient d'un certain domaine d'amour plus particulier et plus élevé qu'il prend sur ces personnes; en sorte que, comme elles ne sont capables d'être touchées d'aucune consolation, que de la part de Dieu, elles ne sont aussi capables d'être touchées d'aucune douleur sensible de leurs péchés passés que par son opération. C'est pourquoi il fait quelquefois à ces âmes des représentations si vives de leurs misères et de leurs péchés, qu'un pur et simple rayon qu'il leur en donne, les anéantit infiniment plus que ne ferait toute l'invention et toute l'éloquence humaine. Oh ! quel bonheur ! oh! qu'il est purifiant et sanctifiant d'être ainsi sous cette divine main !

Enfin, il s'en voit que Dieu en des temps se plaît tellement à remplir de ses douceurs, ou de la vue de ses divines perfections, que c'est à leur âme un agréable sommeil, dont il ne permet pas qu'elles soient réveillées, par aucun trouble, et c'est ce

trouble qu'opère la douleur des péchés. C'est pour ce sujet que Dieu rend leurs cœurs inaccessibles à tous les traits de la componction, afin qu'elles goûtent paisiblement la douceur de ce divin sommeil. A votre avis, Théonée, pensez-vous que l'âme soit alors bien coupable de n'être point émue de ses péchés, parce que Dieu la lie, et endort amoureusement ses puissances dans la jouissance du souverain bien ?

## MAXIME VIII.

**La souveraine paix de l'âme est de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve.**

### § I.

Il est si ordinaire aux personnes qui veulent la perfection de se partager à cent soins, que ces soins tant multipliés font très-souvent qu'elles n'ont rien moins que ce qu'elles veulent. L'on veut ordinairement tout ce que l'on n'a pas ; l'on retourne sur le passé par des regrets inutiles qui ne peuvent rappeler ce qui n'est plus ; l'on s'embarrasse du futur qui n'est pas dans notre disposition; et l'on se resserre fort peu dans l'état présent de son âme , pour en faire toute son occupation.

Cela n'est-il pas vrai , Théonée ? Ceux qui ont la connaissance des âmes ne voient rien de plus fréquent que ces embrouillemens intérieurs ; et vous-même vous m'avouerez que vous vous en troublez comme les autres ; parce que tout le monde passionne ce qu'il n'a pas , et ne veut presque jamais ce qu'il a. Cette vérité est si claire , et d'une expérience si commune et si familière ,

qu'elle fait même qu'on a peine quelquefois de supporter la paix de son cœur.

L'on connaît facilement que l'âme veut se défaire de sa disposition présente, quand elle est pénible ; mais qui pourrait croire que, quand elle jouit intérieurement d'une douce paix, elle ait peine de s'y tenir? Il n'est rien néanmoins de plus véritable, et les personnes qui ont une science acquise de ces opérations, comprennent facilement ce que je dis ; parce qu'elles savent que la nature a de si grandes activités, qu'elle a toutes les difficultés à s'en retenir, dans les plus paisibles communications de Dieu, à cause qu'elle trouve sa mort dans cette inaction qu'on demande alors d'elle.

Mais laissons cette pensée, pour nous attacher maintenant à la première, dont l'intelligence peut être facile à toute sorte d'esprit ; à savoir, qu'ordinairement les âmes ne sont jamais contentes de la disposition présente où elles sont, et qu'il n'est rien pour elles de plus désagréable que ce qu'elles possèdent. Dirai-je qu'elles ne sont quasi jamais guère contentes de Dieu, quelque voie qu'il puisse prendre pour les sanctifier, étant toujours avec lui de mauvaise humeur, fâcheuses, toujours plaintives et inquiètes: jamais, disent-elles, elles ne s'avançent, jamais elles ne font rien de bien ; leurs peines sont toujours à contre-temps ; elles ne sont point celles qui les peuvent sanctifier ; tout ce qu'elles voient de bien dans les autres, qu'elles n'ont point, les travaille : elles ne font que courir après des idées de vertu et de perfection où elles ne peuvent venir ; et jamais elles ne reposent paisiblement dans l'état présent de leur conscience. Oh! pour Dieu, mon cher Théonée,

tirez-vous aujourd'hui de ce commun et déplorable aveuglement, et apprenez que toute la paix et la perfection de votre âme consistent à demeurer uniquement dans l'état présent, où elle se trouve hors le péché.

## § II.

Mais avant que de mettre cette vérité dans tout son jour, vous devez savoir que je n'entends parler que de ces dispositions qui sont nécessaires, et non pas de celles dont il nous est libre de nous défaire. Or, ces dispositions pénibles que la nécessité nous impose, sont de deux sortes; il y en a d'extérieures, il y en a d'intérieures. Les extérieures sont, par exemple, les maladies, les affaires pressantes, les persécutions, les misères de la pauvreté, les accablemens de procès, la tyrannie d'un mari, les insolences d'un enfant, etc. Les intérieures sont, les tentations, les sécheresses, les délaissemens de Dieu, les impuissances brutes et stupides de former aucune bonne pensée, etc. Tous ces états sont nécessaires, et il n'est pas au pouvoir de la volonté de nous en faire sortir.

Ce que j'avance maintenant est que, pour avoir la parfaite paix de votre âme, et pour arriver à la dernière perfection, vous devez vous habituer, quand vous serez en quelqu'une de ces dispositions, de vous y resserrer, et y demeurant avec repos, d'en faire toute l'occupation de votre cœur, et d'aimer uniquement et avec complaisance l'état présent où vous êtes, sans vous divertir l'esprit à aucune autre chose, qui pourrait vous détourner de votre disposition.

## § III.

Or sus, Théonée, avouez-moi ingénument une

vérité : n'est-il pas constant que vous ne devez avoir qu'un soin, qui est celui de vous tenir simplement où Dieu vous place? Car nous ne sommes jamais bien que là où sa volonté nous destine et nous met, nos malheurs ne venant que des égaremens de cette divine volonté. Si cela est, vous êtes obligé de m'avouer, par une même suite, que l'état où vous vous trouvez, soit de maladie, soit de persécutions, soit de pertes, soit de tentations, soit de délaissemens intérieurs, etc., est justement la place où Dieu vous met, par une volonté particulière, autant qu'elle est absolue; parce que sa pure volonté nous est déclarée par la nécessité de nos dispositions.

La grande conséquence que j'en tire, c'est que vous devez aimer tout état où vous êtes, et vous devez n'aimer que celui-là ; car vous devez aimer uniquement la volonté divine, et vous devez n'aimer que cette volonté. Dites donc, quand vous serez malade : Je ne me plais et je ne m'aime que dans ma maladie, que je préfère infiniment à la meilleure santé. Quand vous serez persécuté, dites : Oh ! que maintenant les persécutions me sont précieuses ! je ne les changerais pas pour toutes les approbations de l'univers. Quand vous ferez quelque perte considérable, dites : Ma perte me vaut mieux présentement que tous les trésors ; hé ! que je suis bien de n'avoir que mon Dieu ! Quand vous serez tenté, dites : Oh ? qu'être tenté est une bonne chose, quand Dieu le veut, et que la tentation est un doux repos à celui qui en sait voir le centre et le caractère ! Quand vous serez dans la désolation de plus grandes sécheresses, dites : Que cette disposition est pleine de rosée et d'onction à mon âme, et que j'y suis avec un doux

plaisir ! Quand votre cœur sentira de certaines absences divines, dites : Mon exil maintenant m'est plus cher et plus agréable que d'être dans la cour du prince, et j'estime plus pour moi d'être à cette heure privé de sa face que de la voir. Quand vous serez dans un embarras d'affaires indispensables, dites : Oui, cette confusion, et d'occupations, et d'affaires, et de procès, m'est plus douce, et j'y demeure plus volontiers que je ne ferais dans le plus dégagé et le plus simple repos de la solitude.

C'est ainsi, Théonée, que l'état présent de votre âme doit toujours être uniquement le sujet de vos complaisances et de votre amour, et faire l'intime et la seule occupation de votre esprit ; parce que c'est Dieu qui vous y place, et qui vous met dans cette situation, dont vous ne devez point sortir, que par de nouveaux ordres. Il en doit être comme d'un enfant qui ne remue point de la place où sa mère l'a mis, que cette mère ne l'en vienne relever. L'état où vous êtes de maladie, de tentation, d'affaires, de persécutions, de délaissemens intérieurs, est un état nécessaire, où Dieu vous a placé comme une bonne mère ; soyez-y donc aussi comme un bon enfant, pour y demeurer toujours avec de tendres complaisances, jusqu'à ce que cette main divine vous en relève, pour vous placer dans une autre.

## § IV.

Regardez encore votre état présent comme une croix, où Dieu lui-même vous attache actuellement et vous cloue, faisant de vous un crucifié. Oh ! donc, qu'il est alors doux et honorable pour vous, d'être ainsi attaché et uni à votre dispo-

sition, uni à des monstres, uni à des délaissemens, uni à des tentations, uni à des embarras, uni à la maladie, uni à toutes les plus déplorables misères; parce que votre état présent est l'action d'un Dieu qui vous y lie et qui vous y cloue, et vous en avez vos assurances par la nécessité de votre disposition.

## § V.

Mais afin de vous obliger davantage à demeurer paisiblement dans votre disposition présente, pour moi, je vous conseille d'en faire votre seule pensée, que vous portiez en tout lieu; votre seule méditation, dont vous fassiez l'exercice de votre esprit; la seule matière de votre contemplation; le seul fond et sujet de vos résolutions et de vos bons propos : en sorte que votre esprit, que votre cœur et que vos puissances soient toujours pénétrés de votre état, et ne le soient que de votre état; que vous ne soyez doucement occupé, ou que de votre maladie, ou que de votre tentation, ou que de votre délaissement, ou que de votre tristesse, ou que de votre persécution.

C'est ainsi que, par un ingénieux et un vertueux retour, vous faites un état et une occupation de ce qui vous veut détruire. Car s'il arrive que vous retiriez vos pensées de votre disposition présente, pour les porter ailleurs; hé! ne voyez-vous pas que cette diversion de pensée ne fera que vous déchirer en vous partageant; que vous ne tirerez pas tous les avantages que vous pouvez de votre peine, selon les intentions que Dieu en a, puisque vous n'en ferez pas une sainte occupation; mais sur toutes choses, que vous ne serez jamais avec une agréable onction dans votre état

souffrant, ce qui est infiniment à plaindre? et pourquoi? Parce que l'on n'est jamais avec onction dans sa disposition souffrante, que quand on s'y accommode paisiblement par de douces vues, en faisant son bonheur, son centre et sa béatitude, sans aller à aucune idée étrangère, qui n'est pas celle de son état.

## § VI.

Une considération peut encore vous obliger plus que tout ce que je viens d'avancer, à demeurer par une simple adhérence, et par amour, dans tous les états pénibles de votre âme, en faisant de ces états tout le sujet de votre occupation, de vos désirs, et tout votre trésor : parce que votre âme devient par ce moyen incapable d'être jamais altérée d'aucun trouble. A votre avis, de quel principe viennent nos troubles et toutes les agitations de notre esprit? Hé! vous ne le savez que trop : c'est que nous passionnons ordinairement tout ce que nous n'avons pas (je vous l'ai déjà dit), et nous sommes avec impatience dans la possession des choses que nous avons.

Mais une personne qui a cette maxime, de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve, passe dans une sainte incapacité d'être jamais troublée; car elle ne veut jamais que ce qu'elle a, et elle fait de son état présent toute sa félicité. Dans la tentation elle ne veut point une agréable tranquillité; dans une foule accablante d'affaires, elle ne désire point le repos; dans la maladie, elle ne pense pas seulement à la santé; dans la plus grossière stupidité pour les choses divines, elle ne forme pas un seul souhait, pour y avoir plus d'entrées; et ainsi son cœur, toujours

égal à soi-même, est incapable d'être troublé; parce qu'elle veut toujours uniquement l'état présent où elle se trouve, et elle ne met absolument son bonheur qu'en ce que Dieu lui donne dans un tel moment, et dans une telle circonstance. Cela vient de ce que l'œil de la foi est si pur en elle et si net, que dans tous les états particuliers où l'âme est établie, il n'y voit qu'un Dieu agissant, et par une suite nécessaire l'âme ne voulant que sa disposition présente, n'est plus capable d'être troublée par aucune nouveauté de désirs.

## § VII.

Mais pourrez-vous vous défendre, Théonée, de vous attacher et de vous unir à l'état présent de votre âme, si je vous dis que vous devez uniquement ne chercher et ne vouloir que Dieu? C'est ce que fait celui qui se borne, et qui s'aime simplement dans sa disposition; il ne veut que Dieu seul, et c'est ce que vous devez faire. Toutes les dispositions, soit extérieures, soit intérieures, vous doivent être également indifférentes en elles-mêmes, sans avoir plus d'estime et plus d'attachement pour les unes que pour les autres; parce que tout cela n'est point Dieu, dont la seule volonté peut faire le prix et la valeur de ces états.

Il en est comme de celui qui rend obéissance à ses supérieurs; celui-ci, s'il est parfaitement obéissant, ne regarde, ni la matière, ni le lieu, ni l'occupation, ni le temps, ni toutes les circonstances de l'obéissance; toutes ces choses lui étant grandement indifférentes, et n'y mettant pas plus de différence et de distinction, que si elles étaient de même nature, et faisaient un même objet: il y voit uniquement la volonté de son su-

périeur, laquelle le détermine, et l'arrête dans les actions particulières, qui commençent de ne lui être plus indifférentes par cette volonté déclarée.

C'est ainsi que toutes les dispositions intérieures et extérieures vous doivent être parfaitement indifférentes, lorsque vous les considérez en elles-mêmes, et prises devant Dieu ; c'est ainsi que votre esprit se doit élever au-dessus de tout : et de la jouissance, et de la souffrance; et de la paix, et de la guerre ; et des ténèbres, et des lumières ; et du repos, et du travail ; et de l'action, et de la contemplation; et de la retraite, et du dehors ; et des impuissances, et des facilités; et du silence, et du discours ; car il importe très-peu, et c'est toute une même chose d'être dans l'un, ou dans l'autre de ces états ; mais chacun de ces états commence d'être très-précieux, dès là même que vous y êtes.

Prenez garde, je vous prie, ce que tous les objets sont à un aveugle ; il n'en fait point de distinction, ni pour la matière, ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour la différence de l'être ; il se tient seulement à ce qu'il prend, et où il est. C'est ce que vous devez être, Théonée ; aveugle à l'égard de toutes les dispositions, sans en distinguer, pour ainsi dire, la nature et la manière, ne faisant que vous tenir simplement et aveuglément dans l'état où la volonté de Dieu vous met, laquelle seule doit y mettre la distinction, et rendre votre disposition précieuse.

Vous voyez bien ce qu'est le cachet qu'on applique à la matière, qui en exprime en soi tous les traits et les caractères? C'est ce qu'est à tous nos états cette divine volonté, qui leur donne son impression, et par cette impression les divinise :

mais avec cette différence, que la matière qui est imprimée du cachet en conserve toujours les chiffres et les traits. Il n'en est pas ainsi de cette volonté de Dieu, dont tous nos états sont comme caractérisés. Elle n'est, pour en parler de cette sorte, que comme un cachet coulant, qui s'applique successivement à toutes nos dispositions, et nos dispositions en étant imprimées, perdent aussi cette impression, à mesure qu'elles passent et qu'elles s'écoulent.

C'est donc à vous de demeurer avec paix, avec amour et avec adoration, dans votre disposition présente, parce qu'elle porte une impression divine, tandis qu'elle subsiste; et ainsi vous y devez être si doucement, et elle vous doit être si chère, qu'elle vous tienne même lieu de Dieu. Votre tentation vous doit tenir lieu de Dieu; votre maladie vous doit tenir lieu de Dieu; votre sécheresse vous doit tenir lieu de Dieu; votre impuissance vous doit tenir lieu de Dieu; vos ténèbres vous doivent tenir lieu de Dieu : parce que, et ces ténèbres, et cette impuissance, et cette sécheresse, et cette maladie, et cette tentation sont imprimées et caractérisées de la volonté divine. N'est-ce pas là pour reposer bien amoureusement dans les plus fâcheuses et les plus terribles dispositions, et pour en faire son lieu de délices, aussi-bien que toute son occupation.

## §. VIII.

Revenons-en donc là, à savoir, que celui qui ne veut que Dieu seul, demeure volontiers par un attachement sanctifiant dans sa disposition présente, parce que Dieu est là uniquement, et il ne se trouve point ailleurs.

Dites donc incessamment : Je n'aime que ce que j'ai, et je n'ai pas un seul mouvement de désir et d'amour pour tout ce que je n'ai pas. Si mon état présent est une épreuve, j'adore cette épreuve ; si c'est un châtiment, je chéris ce châtiment, et j'aime mieux être sous les coups que dans les caresses ; si c'est un poids de misères et de corruption, oui, je me roule et je me délecte dans l'infection de cette corruption et de cette misère, plus délicieusement que je ne ferais parmi les plus douces odeurs des consolations ; parce que mon état présent est un état divin.

Ne vous en rebutez donc jamais, ô mon Théonée ! et portez une grande compassion à ces âmes ou aveugles, ou impatientes, qui n'étant jamais satisfaites de leur disposition présente, s'inquiètent éternellement pour courir après tout ce qu'elles n'ont pas, avec la perte qu'elles font d'un bien infini qu'elles possèdent.

## § IX.

Pour achever de vous faire voir la solidité de cette maxime, je n'ai qu'à vous dire qu'il n'est rien au monde de solide comme une âme qui s'y établit : parce que ni le ciel, ni la terre, ni les démons, ni les créatures, ne sont pas capables de l'ébranler. Si Dieu même l'entreprend par toutes ses plus rigoureuses épreuves, elle devient une invincible à tous les coups de Dieu : car que peuvent faire les démons et les créatures, sinon de la tenter et de la persécuter, dans le corps, dans l'esprit, dans la réputation, dans les biens ? Que peut faire Dieu, sinon d'opérer en elle des soustractions de grâce, des aridités, des ténèbres, des ennuis ?

Or, toutes ces poursuites ne sont pas capables de la retirer de l'état pacifique de son intérieur, parce que toutes ces voies dont on se sert pour la tenter, est cela même qu'elle chérit. Si l'on pense donc la renverser et la troubler par de nouvelles dispositions, c'est ce qui est impossible, parce qu'elle ne veut aussitôt, et elle n'aime que ces nouvelles dispositions, fondée sur ce principe qu'elle n'aime que ce qu'elle a. Cela fait qu'elle n'est pas même troublée de tous les états intérieurs et extérieurs, qui vont apparemment à la ruine de sa perfection, parce qu'elle s'y repose également, comme dans des états qui portent, aussi-bien que les autres, le caractère de la volonté divine.

O Dieu! Théonée, quelle précieuse maxime, qui met toujours l'âme sur son pied et dans son fonds de paix, la resserrant en elle, pour n'avoir d'occupation et d'amour que pour sa disposition présente! C'est de cette manière que vous trouverez une source de tranquillité et de perfection; où tant d'autres puisent leur inquiétude, et que, sans vous tourmenter, vous trouverez au milieu de vos misères et de votre sein, une félicité que les autres en s'inquiétant ne trouveront jamais dans les états les plus beaux et les mieux imaginés, et dans les plus agréables idées de vertu.

Oh! que malheureux sont ceux qui, ayant des dispositions souffrantes, dont ils ne se peuvent défaire, les augmentent pour ne vouloir pas s'y accommoder, et pour chercher vainement ce qu'ils ne trouveront jamais! Mais aussi, qu'heureux sont ceux qui, par une sainte et sage adresse, sans se figurer mal à propos des idées d'une disposition intérieure ou extérieure, qui ne dépend pas d'eux,

font, par un admirable usage, et par un ingénieux détour, l'exercice de leur plus grande sainteté, des plus grandes misères, où actuellement ils gémissent !

## MAXIME IX.

**Il ne faut point s'étonner de voir quelquefois des personnes de grande vertu faire de grandes chutes.**

### § I.

Je prie l'esprit consolateur que ce peu de mots soient à la consolation de ceux qui, après s'être long-temps consommés dans la vertu, se sont quelquefois déplorablement oubliés d'eux-mêmes ; et à la vôtre, Théonée, si, après avoir été singulièrement favorisé de Dieu, vous vous étiez aussi malheureusement égaré dans quelque désordre. O la misère et l'étrange malheur pour ces personnes, d'avoir ainsi quitté leur Dieu ! Mais, ô le mauvais rencontre pour elles, quand elles tombent entre les mains d'un directeur qui n'est pas assez entendu, et qui n'a pas toutes les qualités pour ces sortes de conjonctures. Il est donc bien à plaindre, quand elles rencontrent des directeurs, ou qui ont l'esprit borné et timide, ou qui n'ont pas un grand usage dans la conduite des âmes, ou qui ne sont pas intelligens dans ces voies de Dieu.

Car si l'esprit en est petit et borné, ils s'effraient aussitôt au récit de ces grands désastres ; s'ils n'ont pas une longue expérience des consciences, ils ne peuvent comprendre ces sortes de chutes, n'ayant point vu d'âmes élevées tomber dans ces précipices ; c'est qu'ils jugent par comparaison ; et s'ils

n'entendent pas les chemins et les routes écartées de Dieu, ils ne pourront pas aussi entendre comment il permet de si étranges désordres dans des sujets si nobles et si élevés.

Il est donc infiniment de besoin dans ces occasions, d'avoir un directeur qui ait le cœur grand, et capable pour entendre ces péchés sans s'étonner, pour affermir par son assurance ces sortes de pénitens, et pour en empêcher le désespoir où la confusion et la douleur sont quelquefois capables de les jeter.

Car hélas! n'en voit-on pas qui, recevant la confiance de ces grandes âmes ainsi précipitées, se troublent incontinent? Ce qui ne vient que de leur esprit naturel, limité et rétréci, que Dieu pour cela n'ôte pas aux plus éminentes vertus. Mais aussi, combien ces personnes sont-elles à plaindre sous cet accablement; et combien y en a-t-il qui trouvent leur dernière désolation sous des directeurs, où elles pensaient trouver leur consolation et leur remède? Après tout, Dieu le veut ainsi pour des raisons qui nous sont inconnues : elles cherchent des directeurs qui les calment et qui les consolent, et Dieu permet qu'ils ne servent qu'à les tourmenter; comme s'ils devaient être les ministres de sa justice, et non pas les instrumens de sa miséricorde.

Voici, à mon avis, ce qu'un directeur peut penser, pour recevoir ces âmes avec un cœur compassif, et pour en adoucir la douleur. Que la faiblesse de l'homme, hélas! est bien au delà de ce qui s'en peut dire ni penser, et qu'elle n'est pas moins grande dans les personnes les plus éminentes en vertu, que dans les communes, pour en ressentir les misères : qu'il n'est point d'ex-

trémité de malheur, où la créature la plus sainte ne puisse aller ; que si cette pauvre âme ne s'est pas encore abîmée plus avant, ç'a été par un pur effet de miséricorde, qui a voulu empêcher la profondeur de sa chute.

Le directeur doit penser qu'il tomberait encore lui-même avec plus d'horreur, si la force et la douceur d'une grâce plus abondante ne le retenaient; et que peut-être en peu de temps il sera précipité dans de plus grands désordres ; car afin qu'il y soit, et que Dieu l'abandonne à ce point, il peut croire qu'il en a donné plus de sujet. Ce sont les vues que doit avoir un sage directeur pour concevoir de tendres compassions dans le malheur de cette grande âme abattue.

## § II.

Mais s'il a beaucoup de cœur et d'expérience, il portera ses pensées bien plus loin pour la consolation de cette pauvre conscience. Il pensera que, dans la véhémence de la tentation, elle n'a peut-être eu que fort peu de grâce ; car Dieu quelquefois permet qu'une âme soit abandonnée à elle-même dans ces assauts, avec un faible secours de la grâce, qui ne lui manque pourtant jamais, afin qu'elle sorte de l'opinion de sa suffisance, et qu'elle apprenne à se connaître par les tristes effets de ses propres faiblesses.

Il pensera encore que Dieu d'autres fois frappe de temps en temps ces grandes âmes comme de coups de foudre, afin d'abattre l'élévation où elles s'aiment, n'étant rien qui déplaise à ses yeux, comme une âme superbe des faveurs du ciel.

De plus, parce qu'il sait que les avantages de la vertu se prennent de tous côtés, il considérera

qu'à ces grandes âmes les grandes chutes sont très-souvent l'occasion d'une sainteté plus éminente ; car après toute leur vie elles restent à chaque moment anéanties en elles-mêmes ; et comme elles portent incessamment l'image de leurs crimes devant les yeux , il n'est pas croyable jusqu'où elles s'humilient, dans quelle posture criminelle elles se tiennent, et quels sont les admirables avantages qu'elles en tirent pour la vertu.

Il ne s'étonne pas de ces grands égaremens , parce qu'il sait la méthode de Dieu , qui est de se venger très-souvent par ces chutes funestes des âmes qu'il appelle à une haute perfection, quand elles n'y travaillent pas selon ses desseins ; ce qui est une marque de la jalousie qu'il a pour ces âmes de choix , qu'il lui plaît de favoriser entre mille autres , ayant toujours la main levée pour les frapper de quelque abaissement ignominieux, sitôt qu'elles se souillent par quelque détour vers la créature.

## § III.

C'est ce qu'Origène montre fort au long dans son Traité sur les Cantiques (*Orig. hom. in cant.*), et qu'à ce propos , Théonée , il importe grandement que vous sachiez ; je ne fais qu'emprunter sa pensée. Dieu ne permet jamais , dit ce père , que ces personnes aillent dans les voies du vulgaire , et qu'elles en demeurent à la vie commune des hommes, se comportant d'une manière indifférente et aisée dans la vertu , et se contentant de ne point faire de chute considérable , sans aspirer à monter plus haut : c'est ce qu'il ne permet jamais.

Il souffre volontiers que tant d'âmes roturières

qui ne sont, dit-il, que du gros du troupeau, marchent le train ordinaire, sans les en presser davantage, et sans en concevoir de plus grandes indignations : mais pour ces âmes choisies, il a toute une autre délicatesse.

Il veut, poursuit cet auteur, qu'elles se séparent du troupeau, et qu'elles prennent des voies et des routes qui ne soient pas communes, qu'elles conçoivent la noblesse et le privilége de leur appel, et qu'elles fassent de grandes choses ; il veut, continue le même, qu'elles se portent de ferveur et d'élévation aux choses divines, qu'elles ne soient inspirées que de l'esprit de Dieu, et qu'elles ne vivent que de l'esprit d'adoption : en un mot, il veut que leur vie et leur manière d'agir soit aussi sainte et sublime par-dessus le commun, que la qualité d'une reine est élevée sur la bassesse de ses sujets. Voilà les hautes prétentions, Théonée, d'un amour délicat et jaloux, tel qu'Origène nous le dépeint.

Mais si ces âmes ne correspondent pas, et si, par ce défaut de correspondance, elles privent Dieu de ses douceurs et des plaisirs qu'il s'en promettait ; ah ! sa jalousie alors s'arme de fureur pour punir ces ingrates ; et il s'en venge par trois rigoureux châtimens, à savoir, par les délaissemens, par les tentations et par les grandes chutes qui nous sont marqués au même lieu par Origène, et que je trouve être opposés à trois grâces particulières, dont il voulait les favoriser.

1. Dieu avait dessein de faire d'elles son lieu de délices, et comme son refuge pour se délasser, et pour se récompenser, par ses douces communications, des rebuts et des mépris des créatures : ces déloyales le privent de ses divines satisfac-

tions, abhorrant de se tenir captives en elles-mêmes, et d'être fidèles en sa compagnie. Mais aussi que fait Dieu, pour punir leur lâcheté et leur infidélité? Il les bannit hors d'elles-mêmes, dit ce Père, les abandonnant à un esprit de dissipation, et au lieu des biens agréables, dont il leur avait déjà donné les premiers goûts, et dont il leur destinait la plénitude, il les met en proie à la désolation, et change toutes les richesses de leur conscience, dans la plus honteuse et la plus affligeante pauvreté.

2. Il voulait les rendre inaccessibles aux coups de leurs ennemis, dont elles n'eussent fait qu'entendre de loin le bruit et les attaques, les tenant toujours chèrement proche de lui ; mais parce qu'elles n'ont pas voulu s'assujettir à des lois si amoureuses, il permet qu'elles soient pénétrées et déchirées de tentations : car c'est une chose effroyable, de voir quelquefois les cruelles agitations de ces âmes qui refusent d'aller où Dieu les appelle.

3. Il voulait enfin, les menant dans les grandes voies de perfection, leur donner quelque participation de son impeccabilité par un cœur incorruptible, et une innocence invulnérable : mais parce qu'elles n'ont pas voulu se joindre à ses desseins, autant qu'il les voulait élever, autant il permet qu'elles se précipitent dans les péchés les plus honteux et les plus funestes, quoique souvent la honte n'en soit connue que de Dieu et de leur complice.

Ce sont les trois châtimens dont se venge sa jalousie sur ces âmes qui refusent de contenter son amour par une sainteté extraordinaire, ne les pouvant souffrir dans un état de vertu médiocre.

L'arrêt en est porté : elles sont des soleils, ou elles sont des ombres ; elles sont dans un jour de midi, ou elles sont ensevelies dans les ténèbres ; elles ont la couronne sur la tête, ou elles sont dans l'opprobre ; elles sont destinées à être des reines, ou elles seront des esclaves ; enfin c'est leur destinée, que l'une des deux extrémités fasse leur partage.

Dieu menace encore et frappe ces âmes choisies par des soustractions de grâces, par des abandons et par des chutes, dit le même Origène; parce que les ayant favorisées de belles connaissances, et de nobles sentimens, afin de les gagner par ce charme, elles négligent ces attraits sans les seconder ni les cultiver, aimant mieux demeurer dans une vie basse et fainéante.

Ne vous y trompez pas, leur dit saint Bernard (*Serm.* 2), et ne pensez pas être quittes d'une vertu commune : vous êtes obligées à Dieu d'une éminente sainteté, parce que les grâces dont il vous poursuit et dont il vous comble pour cet effet, sont éminentes, et il veut que votre perfection réponde à l'éminence de ces faveurs prévenantes : si vous ne le faites, ah ! il vous exterminera; s'il ne fait pas de vous le sujet de ses délices, au moins il en fera le sujet de ses vengeances, et il contentera sa colère en vous abattant, s'il ne peut satisfaire son amour en vous élevant.

Nous avons une belle figure de cette vérité dans le Lévitique, rapportée par Origène dans le même lieu que j'ai allégué (*c.* 12). « Si une femme du » commun, dit la loi, commet un adultère, » qu'elle soit lapidée ; mais si elle est fille d'un » prêtre, qu'elle soit brûlée. » C'est la figure, dit ce père, des âmes communes et des âmes que

Dieu favorise entre les autres ; si les premières l'offensent, il les châtie, mais le châtiment en est commun, comme l'est leur condition : si les dernières lui sont désobéissantes et des réfractaires, il ne se contente pas pour les punir, qu'elles soient lapidées, mais il les condamne au feu : c'est-à-dire qu'il ne se contente pas d'avoir pour elles des colères communes, mais il s'en venge par des châtimens qui sont proportionnés à la grandeur de leur état.

J'ai voulu, Théonée, par cette légère digression prise à propos, vous faire voir la rigoureuse obligation qu'ont de certaines âmes d'être à Dieu dans la totalité ; parce qu'il se les réserve par le choix éternel qu'il en a fait ; il les regarde comme des princesses et des reines ; et il veut les élever au comble de la perfection, pour y prendre ses délices.

Néanmoins, quelques châtimens que Dieu en tire lorsqu'elles lui sont infidèles, cela ne doit pas faire que le directeur n'ait pour elles toutes les bontés dans leurs chutes, sans seconder les rigueurs de Dieu, mais plutôt s'opposer à lui comme un autre Moïse, afin de faire pencher vers elles ses miséricordes.

Enfin, il est très-assuré que Dieu quelquefois permet de profondes chutes dans des personnes qu'il destine au gouvernement des autres, comme le remarque sainte Thérèse, dans la quatrième demeure de son château de l'âme, afin que par leur expérience elles apprennent qu'il faut avoir des entrailles de bonté pour les misères du prochain.

Toutes ces raisons, et bien d'autres lumières, que Dieu verse dans l'esprit d'un directeur, l'obli-

gent d'avoir un abîme de miséricorde, pour y recevoir tendrement ces grandes âmes qui se sont si malheureusement précipitées.

Ah! que je veux de mal à ces cœurs petits et resserrés qui, dans ces rencontres s'étonnent et s'effraient, et n'ont que de la dureté pour ces pauvres égarés! et que pour châtiment de ce faux zèle qui les anime, de la petitesse de leur esprit et de leur cœur impitoyable, ils mériteraient bien de tomber dans les mêmes désordres! Il faut avoir, Théonée, un sein de mère dans ces occasions; mais s'il y faut des tendresses naturelles, il y faut aussi une force qui fasse que vous ne témoigniez jamais aucun étonnement, au récit que la personne vous fait de ses désastres; étant vrai que cet étonnement manifesté est une extrême imprudence, laquelle est capable de renverser, ou de perdre cette conscience affligée.

## § IV.

Pour achever cette instruction, vous me demanderez comment il faut traiter et conduire ce grand pénitent qui, d'une si haute élévation, est tombé si profondément.

1. Je vous répondrai qu'il ne le faut jamais confondre de paroles, car il est assez pénétré de confusion, et par la grandeur de son crime, et par la confession volontaire qu'il en fait; il faut plutôt participer à cette confusion avec lui, et en essuyer et adoucir la peine par cent bontés dont il faut user.

2. L'on doit encore prendre bien garde de n'avoir aucun mot dur et assommant; ah! qu'il s'en faut retenir; car son esprit, plus proche du désespoir que de toute autre chose, a plutôt besoin

qu'on le relève, et qu'on lui fasse concevoir hautement des miséricordes de Dieu, ne pouvant jamais assez lui en découvrir les abîmes.

3. J'estime même qu'il ne faut rien faire, pour donner plus de pointe et de douleur à sa contrition, lui représentant la grièveté de sa chute, et lui en exagérant l'excès ; parce qu'au lieu d'animer sa douleur, il se trouverait qu'on y jetterait le trouble, étant déjà autant navré de la grandeur de son crime, qu'il est confondu de sa bassesse ; si ce n'est que l'esprit en fût fort et généreux : car alors je pense qu'un directeur, pour seconder la grâce, et pour mener plus loin la grandeur de la contrition, pourrait quelquefois user de vives représentations, et de toutes les pensées, et de tous les termes les plus capables de lui dépeindre la noirceur de son crime.

Pour ce qui est des pénitences qu'il lui faut imposer, si vous voulez là-dessus mon sentiment particulier, je vous renvoie à la maxime 7 du livre 1, où je tâche de montrer que, pour la grandeur ou pour la petitesse des pénitences que l'on peut imposer, il faut s'accommoder aux dispositions du sujet, et y considérer la grièveté des crimes, la nature de la douleur et les forces corporelles ; faisant grand fonds sur ces trois considérations, pour régler judicieusement les pénitences que l'on donne au criminel.

## MAXIME X.

Nous avons les dernières obligations de faire régner Jésus en nous.

Il me serait facile, Théonée, de vous montrer

tous les droits que Jésus a d'exercer sur nous sa royauté, par les différens titres qui lui donnent ce caractère et ce rang; car il ne se faut pas persuader qu'il soit de lui comme des autres rois de la terre.

Il n'est point ici-bas de roi qui le soit par nature, puisque la nature nous a faits tous égaux dans la création (*Apoc.*, *c.* 19) : mais Jésus est essentiellement et par nature notre roi, ces deux choses en étant inséparables, d'être roi et de subsister.

Les autres ne le sont point par donation, n'étant point de puissance assez grande et assez libérale pour partager des couronnes (*Joann.*, *c.* 15); mais la royauté de Jésus est un présent que lui a fait son Père, pour l'établir avec ce titre glorieux sur toutes les créatures.

Je veux qu'il y en ait qui se fassent rois par l'élection des peuples; toutefois, cette élection est souvent bien défectueuse, ou parce que leur jugement se trompe dans le discernement de l'objet, ou parce qu'il y a toujours bien des esprits révoltés, qui condamnent ce que les autres approuvent; mais Jésus est un roi choisi par le jugement du Père éternel (*Sap.*; *c.* 6), qui ne se peut égarer; et il n'est point d'esprit au ciel et sur la terre qui puisse lui refuser son approbation.

Que s'il s'en trouve d'assez heureux pour conquêter des couronnes, néanmoins ils ne le peuvent qu'en empruntant des forces étrangères, et souvent leurs couronnes sont plutôt le sujet de leur tyrannie que d'une juste conquête (*Act.* 20); mais Jésus seul, et par soi-même, s'est acquis la qualité de roi, au prix de son sang, ne devant uniquement sa conquête qu'à sa propre vertu.

C'est donc une chose trop connue qu'il est notre

roi, il serait bien inutile de porter ces preuves plus loin ; je veux pourtant vous suggérer quelques pensées, à la faveur desquelles vous puissiez entrer dans ce divin royaume ; à savoir, quelle est l'étendue de ce royaume, quelle est la méthode de régner de ce roi, et quelles sont les révoltes qu'on lui fait.

## CHAPITRE PREMIER.

*Il est montré quelle est l'étendue du royaume de Jésus en nous.*

### § I.

N'ALLEZ point chercher son royaume dans tout ce grand monde visible, dont il fait si peu de cas, que partout il a des compagnons de sa royauté. Dans le ciel, les bienheureux portent comme lui la couronne sur la tête ; ici-bas les rois partagent avec lui sa royauté ; et dans les enfers les démons n'y exercent-ils pas leur tyrannie? L'étendue de son royaume a des espaces, où personne n'entre pour être son rival : c'est le fond de nos consciences, inaccessible à toute créature, et réservé à Jésus seul. Oh ! quel précieux et quel divin fonds ! mais hélas ! inconnu à ceux-là mêmes qui en sont la matière.

Les rois de la terre établissent d'ordinaire leur trône et le séjour de leur empire dans quelque ville située au milieu de leur royaume, afin que de ce centre ils puissent plus facilement envoyer leurs ordres et donner mouvement à ce grand corps : de même Jésus, ce roi tout agneau en douceur, a mis son trône, dit saint Jean, au milieu de nous et dans nos cœurs (*Apoc., c.* 5). C'est de

là qu'il ordonne, qu'il inspire et qu'il imprime de tous côtés ses sacrés mouvemens, afin que tout soit dans un parfait et dans un continuel assujettissement à son empire. N'est-ce pas aussi là que se font entendre les inspirations, les reproches, les invitations au recueillement, et les mouvemens qui font courir au bien du prochain? C'est du trône de nos cœurs que Jésus donne sans cesse ses ordres, soit qu'il appelle au secret de l'intérieur, soit qu'il envoie à des actions de charité et de zèle, soit qu'il condamne nos infidélités, soit qu'il nous récompense de ses caresses; toutes lesquelles choses sont des actions de roi et de souverain, et elles partent et coulent du cœur comme d'une divine source; parce que Jésus y repose comme dans son trône et dans son lit d'honneur.

Votre propre cœur, Théonée, vous peut mieux convaincre de cette vérité, si vous en consultez de près les mouvemens. Oh! donc, quel respect et quelle douce vénération ne faut-il pas avoir pour son cœur ainsi anobli, et comme divinisé par la qualité du trône du roi Jésus! Et autant de fois que nous nous approchons de ce cœur par voie de recueillement, ne devons-nous pas être aussitôt anéantis par un respectueux silence au pied de ce trône, où Jésus est assis?

## § II.

Les royaumes de la terre ont encore leurs bornes et leurs limites jusqu'où vont les commandemens du prince. Ce royaume de Jésus a aussi ses bornes et ses extrémités, où sans cesse il envoie ses ordres et ses commandemens; c'est ce qu'il vous importe de bien comprendre, si vous voulez être un sujet fidèle de cet aimable roi.

Ces bornes sont : le corps, les sens, les actions les plus petites ; sans parler de l'intérieur de ce royaume, qui sont les puissances, les passions et tous les mouvemens du cœur. Il veut exercer son empire sur tout l'intérieur, cela est hors de doute ; sur les puissances, comme sur les maîtresses places, qui ne doivent point reconnaître d'autre souverain que Jésus ; sur les passions, comme sur des séditieux, qui veulent toujours s'élever contre leur prince ; et sur les mouvemens du cœur, comme sur les grands et les princes de sa cour.

Mais l'empire de Jésus ne se resserre pas seulement dans l'intérieur de son royaume, il veut régner également sur toutes les extrémités : sur le corps, sur les yeux, sur la langue, sur une parole, sur les plus menues actions ; il porte l'exercice de son empire sur toutes les opérations les plus légères qui nous sont propres.

Un roi de la terre est aussi-bien le roi d'une bourgade que de sa ville capitale, et il ne règne pas moins sur un roturier, et sur le dernier de son royaume, que sur les premiers de sa cour. Cela veut dire que Jésus, ce roi sans pareil, doit autant régner sur nos regards, sur nos paroles, sur les moindres mouvemens de notre corps, que sur notre cœur et sur les nobles puissances de notre âme, qui ont coutume de régner sur nous ; parce qu'il n'est rien dans nous où ne se doive étendre l'exercice de sa royauté, se pouvant dire que toute l'étendue de notre être et de nos opérations, la même est l'étendue de son empire.

Oh ! qu'à la bonne heure, tout ce qui est en moi soit donc esclave de Jésus ; que rien ne se fasse par le pur mouvement de ma liberté ; et qu'à tous les momens je sois sous ses divines chaînes, renon-

çant à cette propriété et à ce malheureux domaine que l'esprit humain veut avoir en toutes choses.

## § III.

Les rois de la terre n'exercent pas incessamment leur empire, mais ils ont de certains temps marqués, où ils exigent les tributs de leurs sujets : il en est bien autrement du grand empire de Jésus, dont la royauté est de tous nos momens, n'en étant pas un seul où il ne l'exerce; car il veut exiger sans relâche les tributs de nos moindres opérations, s'en rendant le maître, et qu'il n'y ait pas une seule action qui ne soit mue par l'empire de son esprit.

Enfin, où fut-il jamais qu'un roi s'étant investi de son royaume, en renouvelle souvent l'investiture, et fasse de nouvelles entrées dans ses villes. Cette cérémonie se fait une fois pour toujours : mais Jésus (ô l'amour, ô la passion de son cœur!), afin de régner sur nos âmes, renouvelle presque tous les jours son entrée dans nos consciences, par la communion, comme pour affermir sa royauté, et pour témoigner le plaisir qu'il a de renouveler ses triomphantes entrées : ou bien je dirai qu'il conquête autant de fois son royaume, que venant dans nous par ce passage amoureux, il peut crier : ville gagnée. Son royaume a donc même étendue que nos actions, que notre corps et que nos sens.

Mais je vous prie de remarquer qu'il veut singulièrement régner sur notre cœur : car, dit saint Cyprien (*Ad Fort.*), dont la pensée est exquise, il a consacré dans nous pour y établir son trône par demeure de son divin Esprit, non pas la tête, ni les yeux, ni les mains, mais notre poitrine, mais notre cœur, où nous ne devons jamais entrer

qu'avec une profonde adoration, et une sacrée horreur, pour y voir Jésus, ce pacifique Salomon, dans son lit de justice.

Vous remarquerez encore une chose, que dans un grand empire, le roi a ses gouverneurs pour lui conserver les places éloignées de la cour, lesquelles il confie comme des dépôts à leur fidélité; dont ils ne sont pas les propriétaires, ni les maîtres, mais les simples dépositaires : voilà une image de ce que nous sommes.

Jésus faisant toujours sa royale demeure dans nos cœurs, nous établit comme les gouverneurs de ses places, ou plutôt comme les dépositaires de son empire; c'est-à-dire, qu'il nous met en dépôt, les yeux, la langue, le corps, tous les sens, et toutes les puissances, pour les lui conserver dans l'intégrité, pour n'en point faire un usage propre, et pour n'y donner point d'entrée à ses ennemis. C'est pour cela que saint Paul (2 *Tim.*, 1), nous avertit de garder fidèlement ce divin dépôt, par l'assistance du divin Esprit, qui nous est donné pour cet effet : et comme un gouverneur qui se ferait maître d'une place serait criminel de lèse-majesté, aussi peut-on dire que vous devenez criminel de lèse-majesté divine, sitôt que vous tournez à vos usages vos sens, votre corps et vos puissances; parce que ce sont des places, parce que c'est un bien du royaume de Jésus, qu'il vous a confié comme un dépôt, et qu'il a mis sous votre garde.

---

## CHAPITRE II.

*Il est montré quelle est la manière de régner de Jésus en nous.*

### § I.

Nous venons de voir l'étendue du royaume de Jésus en nous : mais voulez-vous savoir sa méthode et sa manière de régner ? Je vous la découvre, Théonée, afin que, comme un bon sujet, vous vous accommodiez à votre roi légitime.

1. Il règne sur le rien. Les autres rois de la terre font bien voir qu'il sont impuissans, parce qu'ils n'en auraient, ni le nom, ni la couronne, si leurs sujets étaient détruits ; et la grandeur de leur pouvoir, comme de leurs richesses, dépend de l'opulence et du nombre de leurs peuples. O la faiblesse de cette royauté caduque et périssable : mais vous, ô mon roi Jésus, et mon souverain, vous avez bien une autre méthode de régner ; car l'éminence de votre royauté s'établit et s'exerce sur le rien, et vous n'avez que faire de nos pouvoirs pour recevoir ce divin caractère. Cela veut dire, qu'à le bien prendre, Jésus règne dans la destruction de ses sujets : voyez, je vous prie, le jour de cette vérité.

Un prince donne des marques de sa royauté par des subsides et par des taxes, qui sont ses revenus : mais le grand Jésus donne des marques de la sienne, non pas s'enrichissant de nos biens, mais détruisant tout dans nous. Pour régner dans notre entendement, il en détruit toutes les propres lumières ; pour régner dans la volonté, il en détruit tous les attachemens ; pour régner dans notre

cœur, il en détruit toutes les inclinations; pour régner dans nos sens, il en détruit tous les épanchemens : c'est qu'il veut régner seul et sans compagnon dans toutes ces parties de nous-mêmes.

Ne disons-nous pas, et cela est vrai, que Dieu a montré son empire dans le rien de tous les êtres, en ce qu'il les a tirés du néant, mais non pas les laissant dans le néant? Voilà la manière dont Jésus règne dans le rien de nos puissances et de nos sens. Cela ne veut pas dire que nous demeurions dans une oisiveté fainéante; mais il veut dire que nos sens et que nos puissances étant vides, purifiés et anéantis, Jésus alors s'en sert pour faire des merveilles de grâces; et ces sens, et ce cœur, et ces puissances sont un fonds où s'élèvent d'admirables opérations. Oh! que de prodiges, quand une âme est réduite au rien, bien vide et bien anéantie! Jésus se plaît ainsi à régner en Dieu, parce que dans ce grand vide, et dans ce rien de la créature, il ne trouve point d'obstacles à ses opérations divines.

Hé bien, Théonée, n'est-ce pas là un roi qui a un art de régner, dont tous les rois de la terre sont incapables? Et ne sommes-nous pas heureux d'être les sujets de ce grand souverain, qui nous fait trouver nos avantages dans nos pertes? En vérité, cette façon de régner ne peut être propre et digne que de Jésus.

## § II.

La seconde méthode que garde ce bon roi, c'est qu'il a une facilité inconcevable pour nous donner accès.

Mon Dieu! que les rois et les grands de la terre sont difficiles en ce point! Car s'il faut que des su-

jets les approchent, que de cérémonies pour cet effet ! Il n'y a que de certains temps où on les peut approcher : et puis, il faut percer des corps-de-gardes, et être bien venu auprès de quelques favoris. Quand on leur parle, ce n'est que quelques momens dérobés ; et souvent la majesté qu'ils affectent ôte la liberté de la parole. Quelle dure servitude avec tous les grands de la terre !

Oh ! que la faculté est bien autre avec notre aimable roi ! 1°. Nous pouvons lui parler en tout temps ; parce que jamais il n'est empêché, à raison de son infinie capacité, s'appliquant à chacun de nous, comme s'il n'y avait au monde qu'un cœur dont il se dût occuper. 2°. Nous n'avons pas à pénétrer des corps-de-gardes, pour l'approcher ; d'autant qu'il n'est point borné des lieux, par le moyen de cette production sacramentelle, qui s'en fait incessamment de tous côtés. 3°. Nous n'avons pas besoin de favoris, de quelque petite condition que nous soyons, c'est-à-dire, d'intelligences et de séraphins, pour nous introduire ; parce que nous le portons, ce cher hôte, inséparablement dans nos cœurs, qui font son trône et son palais. 4°. Pour l'espace de nos entretiens, oh ! il n'est point limité ; parce que nous pouvons parler à ce bon roi aussi long-temps et aussi souvent que nous pouvons entrer en nous-mêmes. 5°. Enfin les éclats et les splendeurs de sa majesté ne nous interdisent point le discours ; parce qu'il se fait notre égal, il se familiarise en nos consciences, et nous le pouvons entretenir avec autant de liberté que notre propre cœur.

Après cela que peut-on dire, sinon que la facilité de traiter avec ce bon roi Jésus est si grande, que l'on en fait ce qu'on veut ? N'est-ce pas pour

cela que sur la terre il a voulu être appelé l'agneau de Dieu? et dans le ciel ne porte-t-il pas le nom d'agneau, que suivent partout des millions de purs esprits (*Apoc.*, *c.* 14)? Il a voulu comme tempérer et adoucir sa majesté royale, afin que nous ne fussions point intimidés de nous mettre sous son joug.

O mon aimable et mon adorable roi, qui sera maintenant assez dur et misérable pour ne se pas assujettir à la douceur de votre empire? Hé! que ne suis-je lié de mille chaînes par vos divines mains, pour ne sortir jamais de mon esclavage! O mon roi et mon tout! quand sera ce précieux moment? et quand serai-je tellement dompté, que vous soyez chez moi un paisible souverain? C'est où mon cœur aspire, et je n'aurai jamais de repos que vous ne régniez en absolu sur tout mon être.

## § IV.

Je tombe insensiblement, Théonée, à vous montrer comme la troisième manière de régner de Jésus est de nous conduire à une sainte captivité.

Les rois ne font pas des esclaves de leurs sujets, pourvu qu'ils en tirent des finances, et que ces sujets leur soient de service au besoin, ils leur laissent la liberté toute entière; mais Jésus vous laisse volontiers tout le reste, et il en fait peu de cas, pourvu qu'il ait votre liberté. C'est là sa fin et le terme de ses conquêtes, de faire de nous autant d'esclaves; et ceux-là sont bien trompés, qui pensent avoir en eux le royaume de Jésus, s'ils ne sont incessamment les esclaves de Jésus.

Cette vérité est si claire et si solide, et il est si

constant qu'une sainte et douce captivité de nous-mêmes est la fin de sa royauté, que cela se touche au doigt dans l'expérience des âmes, sans user d'autre raisonnement. Car faites avec moi, je vous prie, cette remarque, que quand Jésus commence d'entrer dans une âme, et de s'en emparer, il y jette aussitôt les chaînes, et elle sent en elle-même une générale captivité, étant comme si elle n'avait plus de liberté d'opérer par aucun mouvement naturel; tant elle est gagnée par les charmes de son vainqueur, qui lui laissant d'une part tout son franc arbitre, la fait néanmoins pencher doucement où il l'appelle.

C'est pourquoi tous ses sens sont liés, ne pouvant regarder, parler, marcher, et se mouvoir, par nature et par humeur : son cœur est lié, ne pouvant pas même concevoir une seule inclination et une légère tendresse pour la créature; sa volonté est liée, car elle se sent comme impuissante de rien vouloir, si elle n'en reçoit l'impression; son entendement est lié, sentant une secrète et douce occupation, qui l'empêche de penser à toutes choses, comme il lui plaît, et qui l'oblige à demeurer uniquement attachée à l'objet pour qui elle a son attrait; en un mot il n'est rien en elle qui se meuve seulement par un principe de propre liberté; c'est ce que m'avoueront, sans en excepter aucune, toutes les personnes intérieures attachées à Jésus. Et tout cela n'arrive, sinon parce que Jésus y voulant établir sa royauté, il répand aussitôt une charmante et universelle captivité dans tout le corps, dans les sens et dans les puissances de l'âme; et cette captivité, où la liberté se soumet agréablement, est le caractère assuré de son empire.

Il est porté dans la Genèse que Pharaon donna à Joseph un pouvoir si étendu sur toute l'Egypte, qu'il fit commandement que personne n'eût pas seulement à remuer la main ni le pied sans la permission de Joseph ; c'est une figure naturelle de ce qui se passe à notre égard. Dieu le Père, dont le royaume est dans nous, a établi Jésus ce divin Joseph sur tout ce royaume avec un si haut empire, que rien ne se doit faire que par son mouvement. Quand il est dit que personne ne devait seulement remuer la main ni le pied dans l'Egypte sans le congé de Joseph, la chose ne doit pas se prendre à la lettre, ce terme n'étant que pour énoncer la grandeur de son pouvoir : mais en vérité le pouvoir de Jésus sur nous s'étend jusqu'à ne pas remuer la main, tourner l'œil, faire un pas, pousser un soupir, qu'on n'en reçoive mouvement de son esprit.

## CHAPITRE III.

*Il est montré quelles sont les révoltes que l'on fait au roi Jésus dans le royaume de notre intérieur.*

### § I.

Il nous reste à considérer quelles sont les révoltes qui se font contre ce roi débonnaire, afin que les bons cœurs soient animés à lui être fidèles, voyant les indignités dont est traité celui à qui tout le ciel rend ses hommages.

Il entre sans cesse dans son royaume par sa grâce et par la communion, mais il en est d'ordinaire banni honteusement ; car combien est-il d'âmes qui ne reprennent l'usage d'une mauvaise

liberté, rompant leurs chaînes? La plupart se contraindront bien pour un temps sous les lois de ce roi vainqueur, suivant les mouvemens de son esprit, mais incontinent ils reviennent à eux-mêmes.

Vous savez, Théonée, comme le roi David fut chassé de sa ville avec opprobre par ses sujets, et accueilli même d'injures et d'outrages; il ne le fut pourtant jamais si indignement que le roi Jésus l'est des consciences. Après qu'il a fait tous les efforts pour entrer dans un cœur, et que pour se le soumettre il a usé de toutes les adresses de sa grâce, l'on commence à trouver son joug insupportable, et l'on rejoint avec ses ennemis, qui sont les passions et l'usage d'une liberté corrompue. Cela vient de ce que tout le monde s'ennuie d'une vie captive, et ne peut souffrir le règne de ce divin souverain, avec cette condition d'être toujours lié et assujetti.

Représentez-vous un roi, qui étant banni de ses états, rôde après sans cesse pour voir s'il n'y pourra point faire entrée par quelque surprise favorable : c'est ce que fait Jésus, ce roi chassé et banni, rôdant toujours au tour des cœurs par les fréquentes attaques de sa grâce, pour rentrer dans ses droits et dans son royaume.

Il est comme un roi dépouillé, ou à la façon d'un pauvre qui souffre (pour me servir de la comparaison de l'époux aux Cantiques) (*c.*5), toutes les rigueurs des saisons et des temps, frappant à la porte du cœur. Cela est étrange, que nous ne lisons d'aucun roi qu'il ait entré souvent dans son domaine avec tant de triomphe, et qu'il en ait été chassé avec tant d'ignominie que Jésus l'est des cœurs.

## § II.

Mais ce qui augmente l'insolence de nos révoltes, c'est que Jésus (ô l'effroyable vérité ! ) est aujourd'hui traité comme un roi imaginaire, un roi de carte et de théâtre. J'oserais presque dire que les Juifs, dans son couronnement d'épines, n'en faisaient pas un fantôme de royauté, comme le font les chrétiens : ils n'en reconnaissaient pas tous la vérité, et pour cela leurs moqueries insolentes en étaient moins criminelles; les chrétiens le reconnaissent pour leur roi, et lui en rendent leurs hommages; et cependant, ô le blasphème ! plusieurs le traitent de folie, comme autrefois les gentils (*Paul.*, 1 *Cor.*, *c.* 1), car ils abhorrent d'en imiter les abaissemens et les confusions, et font passer pour fous et pour extravagans ceux qui vont dans les grandes voies de l'abjection.

C'est pourtant cette qualité de roi d'opprobres qu'il a préférée sur la terre à celle de roi de gloire. Il n'a montré qu'une fois les éclats de celle-ci sur le Thabor à l'écart et dans la solitude ; et il a fait miracle, se rendant invisible pour fuir cette qualité éclatante que les Juifs le voulaient obliger de recevoir ; mais il a consenti volontiers d'être fait un roi d'opprobres aux yeux de tout le monde, sous les marques ignominieuses d'un roseau, d'une couronne d'épines, et d'un morceau de drap rouge jeté sur ses épaules. C'est sous cette posture qu'il voudrait régner dans le cœur du chrétien, et c'est cette posture qui est insupportable à son esprit ; se pouvant dire que Jésus et les ignominies ne faisant qu'une même chose, Jésus est aujourd'hui un sujet d'opprobres à la plupart des chrétiens. Hélas ! quel roi !

Ah ! mon Jésus et mon véritable roi, vous n'êtes maintenant guère moins sans sujets, que vous le fûtes dans cet ignominieux et ce douloureux couronnement : l'on ne vous aime plus qu'en peintures et en tableau, dans les églises, dans les salles et dans les cabinets, et l'on vous laisse, ô mon roi ! boire tout seul et tout votre soûl votre déshonneur. Il est pourtant vrai, Théonée, qu'il ne s'est mis sous cet habit de roi d'opprobres, qu'afin de mériter du moins la qualité d'un paisible souverain dans votre cœur ; et c'est ce qu'il n'obtient pas.

Une chose fait encore éclater l'outrage de nos révoltes, c'est que dans le trône de Jésus chassé et banni, l'on y place la créature, la vanité, la sensualité : ce sont les rois et les souverains qui nous commandent, et à qui l'on rend une inviolable fidélité ; et cette indigne préférence est la chose du monde qui est la plus intolérable à notre roi légitime. Tous ces malheurs viennent de ce que nous avons une furieuse passion d'être toujours les souverains et les maîtres de nous-mêmes, et de conserver le droit naturel que nous avons de notre liberté. Mais offrons-le à cet adorable roi, et nous faisons volontairement ses esclaves, afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne soit soumis à son divin empire, puisque tout empire de la créature n'est que tyrannie, et que celui de Jésus n'est que liberté, que paix et repos au Saint-Esprit.

---

# MAXIME XI.

Les personnes dévotes et consacrées à Dieu ont une obligation très-particulière de suivre les maximes de Jésus-Christ.

## CHAPITRE PREMIER.

*Il est montré, par un léger trait, comme les maximes de Jésus-Christ sont ruinées.*

### § I.

Voulant inspirer à tout chrétien l'esprit de Jésus, il est aussi bien nécessaire que j'en donne une idée juste et réglée, afin que l'effet puisse répondre sans peine au désir de ceux qui pourraient être touchés d'amour envers ce Sauveur, et qu'ils n'agissent plus que dans son esprit, étant élevés au-dessus de l'humain. Mais auparavant il faut qu'en deux mots j'éclaircisse ce que veut dire agir dans l'esprit de Jésus-Christ. Je trouve qu'il dit trois choses: 1°. suivre ses maximes, 2°. se revêtir de ses divines opérations, 3°. et dans toutes les actions être animé de son esprit.

Voilà, Théonée, les trois sens que je donne à ce que nous appelons agir dans l'esprit de Jésus-Christ. Je donne aussi trois discours différens, par trois différentes maximes, afin de satisfaire tout au long les cœurs passionnés pour Jésus, et de gagner, s'il est possible, ceux qui lui disputent sa conquête. La première vérité est pour toutes les personnes qui font une profession déclarée de la vertu, soit dans le siècle, soit hors

du siècle, où je leur montre l'étroite obligation qu'elles ont de suivre partout les maximes de Jésus-Christ. Ce sujet, je vous l'avoue, est capable d'animer et de pénétrer tout ensemble, et l'on ne s'en peut énoncer qu'avec douleur, où l'état des choses oblige presque à ne faire qu'une lamentation. Car il n'est rien aujourd'hui qui soit rejeté, même de bien des personnes vertueuses, et qui professent la perfection (pour les gens du grand monde, cela se suppose), comme le sont les maximes et les vérités que Jésus-Christ a prêchées. En voulez-vous un trait raccourci, mais plus clair que le rayon du soleil? Je vous le donne d'abord pour fermer la bouche aux personnes les plus intéressées?

§ II.

Les maximes de Jésus-Christ sont de bannir toutes les vaines joies de ce monde, et la consolation des sens. Et combien y en a-t-il qui, portant le nom et l'habit de vertueux, ne cherchent point la satisfaction de leurs sens, et toutes ces joies fades et séculières, pourvu que les choses ne leur paraissent pas bien criminelles?

Les maximes de Jésus-Christ sont que de passer sa vie dans les gémissemens et dans une sainte tristesse, qui se fait bien plus sentir au cœur qu'elle ne se peint sur le visage, est un grand et un rare bonheur pour une âme : et combien y en a-t-il qui approuvent cette disposition, que l'on appelle communément sombre, mélancolique et peu sociable?

Les maximes de Jésus-Christ sont d'abhorrer tout ce qui a de l'éclat, et de chercher partout les ténèbres et l'abjection; comme sa naissance, sa

vie cachée et sa mort nous le font voir; et aujourd'hui toute l'ambition, sous un visage et sous un habit réformé, n'est-ce pas de se pousser et de parvenir par toutes les voies politiques qu'on appelle raisonnables : n'est-ce pas même de produire souvent au dehors sa spiritualité, et d'en faire métier et académie? Et ne regarde-t-on pas comme le rebut et comme la lie du genre humain ceux qui vivent dans l'obscurité, éloignés de l'éclat et du grand jour, soit que la vertu leur fasse aimer ces ténèbres, soit que leur peu de talent et le défaut des autres qualités leur ait fait trouver heureusement ce prodigieux bien d'être naturellement méprisables?

Les maximes de Jésus sont de se taire dans les calomnies, et de mourir volontiers sous les coups de langue à toute sa réputation, et à l'estime des hommes; dont il nous donne lui-même un prodigieux exemple dans sa passion, parmi les interrogations et les outrages qui lui sont faits : et que voit-on autre chose que des personnes qui, par une délicatesse à se ménager, ont des empressemens et des passions de se justifier partout?

Les maximes de Jésus sont de haïr son corps. Et n'est-on pas sans cesse sur les aises de ce corps, afin que du moins rien ne lui manque en toute manière?

Ses maximes sont de s'étudier à une simplicité d'enfant dans ses conduites et dans ses paroles : et est-il rien qui passe pour ridicule et dont on se joue, comme d'une personne de qui la façon et les discours sont simples? Est-il rien qu'on affecte comme de paraître adroit et d'une sage politique?

Enfin ses maximes sont de fuir le monde et tout commerce avec le monde, si ce n'est quand le

pur bien des âmes y appelle : puisque c'est lui contre qui le Fils de Dieu lance incessamment ses anathèmes dans son Evangile : et combien en voit-on de trop épanchés et trop évaporés, entre ceux de qui l'état les oblige d'être comme des morts parmi les vivans ?

Voilà donc l'esprit de Jésus-Christ et ses divines maximes d'un côté ; et voilà de l'autre, qu'il n'est rien de combattu, d'abandonné et de méprisé, comme son esprit et ses maximes, même de bien des personnes consacrées et dévouées à son service.

Ce tableau n'est-il pas véritable ? Est-il un seul qui le puisse contredire ! et ne diriez-vous pas qu'aujourd'hui plusieurs de ceux qui son t consacrés à Jésus-Christ et à la croix, soient avec les autres séculiers les ennemis déclarés de Jésus et de la croix ? C'est à vous, personnes dévotes, c'est à vous à qui l'obligation est toute entière, de suivre ses maximes ; à vous, qui, touchées de piété, vous êtes déclarées pour la vertu, et qui vous approchez des autels. Considérez donc, je vous prie, avec moi toutes les raisons que vous avez de remplir cette obligation, et de ne pas abandonner la cause d'un si bon maître.

## CHAPITRE II.

*Les raisons qui montrent les obligations qu'ont les personnes dévotes et consacrées à Dieu, de suivre les maximes de Jésus-Christ.*

### § I.

Jésus-Christ vous a appelées, dit saint Paul, *(Eph., 4.)*, par une vocation sainte, selon les des-

seins qu'il a eus sur vous de toute éternité, et le choix qu'il en a fait, en vous inspirant un état de vie plus sainte que n'est pas l'ordinaire, et en vous retirant de ces grandes routes du siècle réprouvé, n'a été qu'afin que vous souteniez la perfection du christianisme, qui est dans une étrange désolation, les vérités en étant de nos jours diminuées, et presque éteintes dans les esprits.

Mais, pour le bien comprendre, il nous faut voir en quoi consiste cette perfection du christianisme : je trouve qu'elle est dans l'observance des conseils évangéliques, qui sont les sublimes maximes de Jésus-Christ; et ces maximes qui sont beaucoup en nombre, se peuvent réduire à trois, comme à trois genres, qui renferment toutes les espèces, à savoir :

1°. A l'amour de la mortification; 2°. à l'amour de l'abjection; 3°. à l'amour des persécutions.

Or, il faut concevoir qu'aujourd'hui le monde rejette ces maximes, ou comme déraisonnables, ou comme intolérables; et qu'au sentiment des profanes séculiers, chercher incessamment la mortification, demeurer avec joie dans l'abjection et chérir les persécutions, est une folie, un scandale et une extravagance : c'est ainsi qu'à peine est-il un véritable chrétien dans le siècle, et que l'imitation d'un Jésus-Christ est en effet l'aversion et la fable des mêmes chrétiens.

Qu'a fait Dieu là-dessus, âmes dévotes? Ah! il vous a choisies et tirées de cette masse de réprobation, vous inspirant un genre de vie plus saint qu'il n'inspire au reste des hommes, pour soutenir le parti de son Fils et pour autoriser ses maximes; pour être dans les souffrances, dans les abaissemens, dans les confusions et dans les per-

sécutions, et pour agir partout dans son esprit. Voilà la fin de cette vocation et de ce choix qu'il a fait de vos personnes. C'est pourquoi vous êtes obligées d'agir partout dans ses maximes : cela veut dire d'aimer en tout temps et en toute occasion, les tribulations, les abaissemens et les persécutions, et vous devez être incessamment disposées pour en être les victimes, quand Dieu le voudra.

Mais, pour vous définir encore plus précisément ce que c'est qu'agir dans l'esprit et dans les maximes de Jésus-Christ, et pour vous en laisser une idée bien nette, vous saurez que ce n'est autre chose, sinon que ses maximes doivent être votre unique règle en tout ce que vous faites.

Par exemple, vous ne devez témoigner en tous vos discours aucune estime que pour la mortification, pour les abaissemens, pour les confusions de la part des créatures ; et vous devez vous en déclarer hautement partout, avec un sentiment et une liberté chrétienne : bien davantage, vous devez être fort réservé pour ne donner jamais aucun mot d'approbation aux maximes du monde, et à tout ce qui est de vain, de grand et de délicieux, selon les sens et la chair : ce que les gens de bien ne laissent pourtant pas quelquefois de louer, ou par mauvaise coutume, ou par politique, ou par un reste d'estime qu'ils ont encore pour ce qui frappe le sens.

Si vous êtes appelé de Dieu à la conduite des âmes, vous devez conduire celles qui vous sont données de la Providence par les adorables maximes du crucifix, et non par des maximes molles, complaisantes, lâchement accommodantes, qui ruinent toute la solide vertu, qui font outrage à

Jésus crucifié, et qui scandalisent les consciences.

Etes-vous dans les tribulations, dans les abaissemens et dans les persécutions? vous les devez recevoir comme les plus hautes faveurs du ciel, et vous estimer indigne que Dieu vous traite avec tant d'amitié. Cela s'appelle agir dans l'esprit et dans les maximes de Jésus, conformément à l'obligation que vous en impose le choix qu'il a fait de vous

## § II.

Vous êtes ses âmes choisies et réservées; vous êtes donc ses garans; voyez, je vous prie, ce que j'en infère. Parce que vous êtes ses garans (étrange conséquence), il vous reste une obligation rigoureuse d'être mortifiées, abjectes et persécutées: et comment cela? C'est que Notre-Seigneur a été notre garant et notre pleige envers son Père, étant sur la terre, nous apprend saint Paul (*ad Heb.*, 7); il a été notre répondant: et maintenant c'est à vous de l'être, âmes dévotes, puisque vous êtes établies pour être les garans de sa doctrine et de ses maximes. Il vous demande que vous répondiez pour lui, parce qu'il est abandonné et réprouvé des hommes: il attend que vous prouviez et que vous souteniez ses maximes, non-seulement par vos discours (1 *Pet.*, *c.* 2); parce qu'un garant répond de son bien, et quelquefois de son corps et de toutes ses facultés; mais encore par votre vie mortifiée, par vos humiliations et vos confusions, par les rebuts et par les persécutions des créatures. Ne soyez donc pas étonnées (*Thes.*, 1, *c.* 3), lorsque cette grêle et cet orage tomberont sur vous, n'en soyez non plus ébranlées qu'un rocher, vous dit saint Paul, parce que vous de-

vez vous souvenir de ce grand mot, que vous n'êtes établies que pour cela; c'est-à-dire, pour garantir les maximes de Jésus-Christ, étant des victimes de tribulations.

Si vous lui manquez, hélas! l'humilité et l'opprobre de la croix, qui sont tout l'honneur, le trophée et la grande gloire de Jésus-Christ, seront anéantis, et pourquoi? Parce que le monde les ayant en horreur (*ad Gal.*, 3), il n'y a plus que vous dans le christianisme pour garantir et pour maintenir par vos souffrances et par vos humiliations la vérité, la bonté et la noblesse des opprobres et de la doctrine de Jésus-Christ. Voudriez-vous bien l'abandonner au besoin, et ne pas répondre, à si peu de frais, pour celui qui vous a cautionnées auprès de la justice divine, aux dépens de tous les supplices de sa vie et de son honneur?

## § III.

J'ajoute, âmes saintes, parce qu'il a fait de vous un choix particulier, que ce choix vous constitue ses disciples: c'est donc une suite que vous devez souffrir et être humiliées. Le disciple est obligé de soutenir la doctrine de son maître, ou il y doit renoncer: votre obligation est bien plus rigoureuse, de soutenir celle de Jésus-Christ et ses maximes, ou il y faut renoncer; le voudriez-vous bien? car c'est ici une science de pratique, et non pas seulement de spéculation. Il a prouvé lui-même sa doctrine par l'opprobre de la croix; et le bois, dit saint Augustin, où ses sacrés membres ont été attachés, a été la chaire d'où ce divin maître nous a enseignés: il faut donc que vous prouviez aussi, comme les disci-

ples d'un si grand maître, la doctrine qu'il vous a enseignée, par vos souffrances, par vos bassesses et par vos abandons.

Je dirai encore ce mot, pour vous montrer les étroites obligations que vous avez de vivre dans les maximes de Jésus-Christ. Ayant été choisies pour être consacrées à la piété, vous n'êtes entrées dans ce choix que pour être le refuge de Jésus (ô l'amoureuse et l'aimable qualité!) et vous n'êtes ce refuge que dans l'exercice de ses maximes.

N'est-ce pas une chose digne de compassion, comme elle est surprenante, qu'il ne soit rien d'abandonné et de rejeté des hommes comme Jésus? Car personne ne veut suivre en pratique ses maximes, ou comme impossibles, ou comme trop contraires à la nature de l'homme. C'est pour cela qu'il est contraint de se réfugier vers vous, ô âmes dévotes, comme à son asile, de la manière qu'il le fit autrefois vers ses apôtres.

Cet aimable Sauveur prêchant ses divines maximes, plusieurs de sa suite n'en pouvant supporter la rigueur (*Joann.* 6) (c'est ainsi qu'ils les qualifiaient) l'abandonnèrent aussitôt : et lui, se voyant ainsi méprisé et abandonné, se tourne vers ses apôtres comme à son refuge, et leur demande si, étant dégoûtés pareillement de ses maximes, ils ne voulaient point imiter ces déserteurs (*Joann.*, 6).

C'est de cette sorte, âmes choisies et dévotes, que dans le rebut et dans l'abandon que fait le monde des maximes et des vérités que Jésus-Christ prêche en son Evangile, il va vous trouver pour être son refuge et son asile (*Joann.*, 6) : et c'est pour ce sujet qu'il a fait choix de vos personnes parmi tant de réprouvés, afin que vous meniez avec lui une vie méprisée, souffrante, obscure, et oppo-

sée à celle du siècle : car c'est vous de qui la vie doit être sans parler la condamnation des malheureuses maximes du monde.

## CHAPITRE III.

*Continuation des raisons qui prouvent le même sujet.*

### § I.

Pour achever de vous faire voir les obligations que vous avez de vivre dans les maximes de Jésus-Christ, je vous présente de nouvelles considérations que vous pèserez, je vous prie, attentivement. Je ne puis croire que votre cœur n'en soit touché de compassion et d'une sainte indignation, voyant la doctrine de ce bon maître tellement dans le mépris et dans l'abandon.

Bien que ces maximes prises en elles-mêmes soient des premières vérités, néanmoins elles ont encore besoin de preuves aux yeux des hommes ; parce qu'elles passent l'intelligence humaine, et en bien des choses sont au-dessus de la pure raison qui se révolte, et qui n'en peut souffrir les arrêts. Elles demeurent donc sous le blâme, ou comme impossibles, ou comme trop rigoureuses, et elles doivent passer pour n'être pas véritables dans l'opinion commune, si la vérité n'en est mise en évidence. Et c'est à vous, âmes dévotes consacrées à Jésus, de l'autoriser par votre vie et par votre imitation ; c'est ici l'emploi et la commission dont vous êtes chargées, vous dit saint Jean, de rendre témoignage à la vérité (*Joann.*, 27), et de montrer dans vos actions à toute la terre, que Jésus n'a point imposé un joug impossible.

Vous devez cette reconnaissance au choix qu'il a fait de vous, et comme il vous a privilégiées, vous faisant entrer dans les voies de ses élus, vous devez vous rendre dignes de cette élection, prouvant dans vos mœurs la doctrine de celui qui vous a choisies.

Il veut vous avoir en quelque manière cette obligation, que vous mettiez en crédit ce qu'il a prêché, et que vous défendiez Jésus d'avoir été un séducteur (*Joann.*, 7; *Matth.*, 27), comme l'on disait autrefois, qu'il abusait les peuples, débitant des maximes dont l'infirmité humaine ne peut supporter la rigueur. Car toute sa doctrine des souffrances, des humiliations, de la pauvreté, de la vie cachée, et du reste, passera pour des idées, et pour de nouvelles productions d'un zèle emporté, si on nè la voit écrite sur vos corps, dans vos paroles, en votre manière de vie, et en toutes vos actions, et il faut que l'on se dise, comme il est porté dans saint Luc, que la sagesse incarnée à été justifiée par ses enfans (*Luc.*, 7).

C'est à vous de prêcher avec saint Paul (*Eph.*, 9), que votre ambassade est dans la chaîne; cela veut dire que votre commission est de prouver les divines maximes de ce grand maître, par vos tribulations, par vos abaissemens, par une vie incessamment mortifiée, et par la véritable mort de vous-mêmes. Toutes ces choses étant autant de chaînes qui vous lient à Jésus-Christ et à son divin esprit.

## § II.

Et cependant, hélas! ne se peut-il pas dire, à la condamnation de plusieurs gens de vertu, et de beaucoup de personnes, qui portent un extérieur

de la plus grande réforme, que les séculiers suivent plus fidèlement et plus inviolablement les maximes du monde, qu'elles ne font celles de Jésus ? Oui, Théonée, la chose est étonnante, plus qu'il ne se peut imaginer, et pourtant c'est la vérité.

Pour cet effet, je me sers ici de la pensée d'un prophète (*Jer.*, 2), qui en faisait autrefois le reproche au peuple de Dieu, et qui les renvoyait aux peuples étrangers, leur disant à son imitation : Allez, je vous prie, allez dans ce grand monde ; voyez un Paris, voyez la cour ; mais considérez attentivement leurs maximes : et regardez bien si jamais on y change rien des manières, et de toutes les folies que le monde y apprend. Et il se trouve des dévots de profession, ce peuple chéri de Dieu, qui changent la gloire des opprobres, des maximes du crucifix, et des souffrances, dans des vanités, dans les fausses maximes du monde.

N'est-ce pas là un reproche aussi dur et aussi ignominieux que véritable, qu'il y ait au monde plus de hardiesse et de fidélité, pour en professer les maximes, que n'en ont assez ordinairement plusieurs gens de bien pour celles de Jésus-Christ ? Puisqu'ils passent même quelquefois jusqu'à se séculariser, et qu'ils ne suivent les maximes de l'Evangile, sinon les ajustant par un accommodement profane et outrageux à celles d'un monde que Dieu a réprouvé. N'est-ce pas où vont quelques serviteurs de Jésus-Christ, à son scandale ?

Car où sont-ils, Théonée, hélas ! où sont-ils ces généreux disciples, qui se déclarent en pratique avec plus de liberté et plus de fermeté, pour la divine doctrine de Jésus, que les mondains ne le font pour les extravagantes maximes du monde ? C'est une chose déplorable, que parmi ceux qui

ont juré au crucifix une imitation inviolable, il se trouve quelquefois des parjures qui, par des maximes et par des mœurs sécularisées, trahissent lâchement ce qu'ils ont promis.

Je vous présente encore une vue, qui vous montre combien vous êtes obligées, ô âmes dévotes, de vous tenir aux maximes adorables de Jésus. Ces deux propositions ont une évidence qui ne souffre point de repartie; que jamais il n'y a eu de secte qui ait eu plus d'approbateurs que celle de Jésus-Christ; toute la terre le sait : mais aussi, qu'à proportion il n'y en a jamais été qui ait eu moins de sectateurs : c'est-à-dire, qu'il n'y a eu jamais de maître, dont les maximes aient été plus méprisées en pratique que celles de Jésus; car elles ne le sont pas seulement de ceux qui ne les approuvent pas, mais de ceux qui les reconnaissent, et ce qui est de plus étrange, de ceux qui se portent pour ses imitateurs, et pour les disciples de sa doctrine.

Hé! faut-il qu'il se trouve des gens de bien qui, comme les autres, abandonnent cette divine académie, fuyant et abhorrant les mépris, les abjections, l'obscurité, les croix, qui sont la matière des maximes de ce grand maître? Vu nommément qu'il a tout dit, et qu'il a tout fait, et qu'il n'y a point de posture qu'il n'ait prise pour nous engager à la pratique.

## § III.

Entrons encore plus avant dans la contemplation de cette épouvantable indignité: je vous demande quel est le langage ordinaire, si ce n'est de parler avec un certain goût, et avec un sentiment d'approbation de tout ce que Jésus-Christ a

réprouvé ? On le fait autant que les plus profanes séculiers : car n'en entend-on pas qui, sous un habit de réforme, n'estiment que ce qui éclate, que les grandeurs, que les grands succès, qu'un grand talent, et que de pareilles folies, qui amusent le monde et qui en font les maximes ? et cette estime, et ce goût ne paraît-il pas dans les expressions, dans le ton de la voix et sur le visage ? Avec cela comment peut subsister l'estime de Jésus crucifié et des maximes qu'il a données, des humiliations, des confusions, et de toutes sortes de délaissemens et de souffrances ? Ce langage n'est-il pas une marque de l'aversion que beaucoup de gens de bien même ont en pratique des divines maximes et de la doctrine de Jésus ?

Et de fait, pour une preuve manifeste de cette vérité, je vous fais une instance, à vous, personne dévote et vertueuse, à vous-même, Théonée : ayant appris quelque désastre d'un particulier, quelque confusion arrivée, un mauvais succès, un bouleversement de fortune, et choses pareilles ; où a-t-il jamais été, je dis jamais, qu'une seule fois dans la vie, vous ayez dit, ou entendu dire, avec un profond sentiment : Mon Dieu ! que cette personne est heureuse et digne de jalousie ! O la faveur, et le haut privilége ! Il paraît bien que nous ne sommes pas comme elle des amis de Dieu : et quand sera-ce que Dieu nous fera une grâce pareille et une pareille miséricorde ? Au contraire, l'on ne trouve parmi la plupart de ceux qui portent le nom de vertueux, que des compassions séculières et peu chrétiennes, comme d'un pur séculier qui plaint la disgrâce d'un séculier.

Et d'où vient ce déplorable désordre ? de la

folle estime qu'on a comme les autres, de tout ce qui éclate et qui fait maxime parmi le monde, et de l'horreur qu'on a des abaissemens du crucifix et de sa doctrine. Mais quoi? Un dévot, un religieux, un chrétien, n'estimer et ne parler que de ce qui éclate, et de ce qui est agréable aux sens? Un chrétien dévot n'estimer pas uniquement, et ne suivre pas les adorables maximes de son divin maître? Mais un chrétien dévoué au crucifix, n'aimer pas les opprobres de Jésus? quel opprobre est cela même?

## § IV.

Enfin, pour achever de vous montrer les obligations que vous avez de vivre dans les maximes de Jésus, concevez une bonne fois que les suivre, c'est être dans une mort continuelle de son esprit, de son cœur et de ses sens, et de recevoir sans cesse le coup de mort des créatures. Or, l'état d'un serviteur de Dieu, dévoué et consacré à Jésus, lui impose cette loi, que sa vie doit être une mort continuelle, qu'il doit renoncer à toutes les créatures, et que toutes les créatures ont un droit de mortification sur lui; si bien que l'obligation de vivre selon son engagement, la même est une obligation de vivre dans toutes les maximes de Jésus-Christ. Et si vous voulez avoir une juste conception d'un serviteur de Jésus, je vous dirai que c'est une victime publique, sur laquelle tout le monde a droit de frapper, et à qui tout se peut refuser, telle que le fut autrefois Notre-Seigneur, à qui toutes les créatures avaient reçu permission de son Père de faire tous les outrages.

Il est donc vrai que les conseils évangéliques, qui sont les saintes maximes de Jésus, ne sont

ordinairement guère plus aimées en pratique des chrétiens, que si l'on désavouait un Jésus crucifié (j'en ai donné un crayon au commencement de ce discours); et c'est une désolation dans le christianisme, laquelle fait que nous n'avons presque plus que l'ombre de cette première vérité des anciens chrétiens. Après cela, je ne sais pas comment ceux qui ne sont pas en effet dans l'exercice de ces divines maximes, ont la hardiesse de dire qu'ils aiment Jésus : et comment ceux qui l'aiment en vérité, et ne sont pas incessamment à la componction et aux larmes, de voir aujourd'hui sa doctrine et ses enseignemens abandonnés en pratique par ses amis.

## MAXIME XII.

Dans toutes les impuissances de l'âme, de quelque côté qu'elles soient, et dans toutes les privations, il faut se revêtir des opérations de Jésus-Christ.

Les misères ordinaires où les âmes se trouvent, et les pertes continuelles qu'elles font dans leurs exercices spirituels, m'obligent de leur suggérer ce qui est capable de changer leurs peines, de relever divinement toutes leurs impuissances, et de faire ainsi que toutes leurs occupations intérieures ne soient point infructueuses.

Il n'est rien qui soit commun, comme ces plaintes : je ne puis rien faire dans l'oraison, ni dans la communion, et universellement dans toutes mes retraites; et autant de fois que je me veux occuper intérieurement, l'esprit ne me fournit rien, ou par incapacité, ou par stupidité, ou par un certain vide et pauvreté de toutes mes puissances :

cela fait que j'y perds tout mon temps, qui ne m'est pas rendu moins désagréable qu'il est inutile.

Je vous l'accorde, qu'il ne vous doit pas être moins désagréable qu'il est inutile, parce que vous n'allez pas au remède. Oh! que Jésus, cet aimable et ce souverain médecin, est peu connu, et que les âmes l'appellent rarement au secours! Et pourtant il est à nous, mon cher Théonée; nous l'avons comme à gage et à nos services; tout ce qui lui appartient est à nous en propre; et avec cela l'on ne s'en sert non plus que d'un bien étranger? C'est que l'aimable Jésus n'est point connu. Je veux vous apprendre à ne laisser pas oisif ce bien divin, non plus que vous-même, et connaissant ce que vous est Jésus, à connaître aussi le moyen de vous sanctifier intérieurement dans vos plus grandes misères.

Il s'agit donc de savoir ce qu'il faut faire, lorsqu'on ne peut méditer ni s'occuper d'aucune bonne pensée dans les plus saints exercices, par un certain vide, par un appesantissement, et par une impuissance où toute personne se trouve souvent, le capable comme l'ignorant. J'estime que le capable également avec celui qui ne l'est pas, doit suivre en ceci l'avis de saint Paul (*Rom.*, 13), et se revêtir des opérations de Jésus-Christ, pour ne point perdre le temps, et pour rendre sa disposition toute divine: ce qui n'est pas si difficile et si mystique, que les personnes communes n'y puissent entrer, aussi-bien que les spirituelles: je vous en développe par ordre toutes mes pensées.

## § I.

*La différence qu'il y a entre imiter Notre-Seigneur et se revêtir de Notre-Seigneur.*

Il est à remarquer, Théonée, pour aller au-devant du doute qui se peut former, qu'imiter Notre-Seigneur et s'en revêtir, n'est pas une même chose. Nous imitons Notre-Seigneur, quand nous faisons quelque action par ressemblance de celles qu'il a opérées ; et quand, par notre opération propre, nous exprimons en nous ce qu'il a fait intérieurement, ou extérieurement : de sorte que notre opération, pour en bien parler, soit une expression et une image de la sienne.

Mais se revêtir de Jésus-Christ, n'est autre chose qu'une appropriation et une application de ses actions ; de manière que ce n'est pas tant moi qui agis, que je m'applique les opérations de Jésus : et alors il ne reste autre chose à l'âme, que d'offrir au Père éternel ces mêmes opérations adorables, pour supplément des siennes.

Par exemple, vous voudriez bien témoigner à Dieu votre amour, et vous ne savez que lui dire, offrez-lui tous les actes d'amour que le cœur charitable de son Fils a produits autrefois, et produit encore sur nos autels. Vous voulez vous anéantir devant cette haute et infinie majesté, et vous ne savez comment vous y prendre, présentez-lui les profonds anéantissemens de Jésus humilié, souffrant et crucifié. Si vous voulez vous recueillir en esprit de respect et d'adoration devant la grandeur de Dieu, lorsque de folles imaginations vous en ôtent le pouvoir, offrez-lui les divins recueillemens de l'âme de Jésus toute respectueuse et adorante.

C'est ainsi que voulant vous occuper intérieurement de quelques actes, et en ayant l'impuissance et l'incapacité, vous devez recourir aux mêmes actes de Notre-Seigneur, et les offrir à Dieu comme un bien qui vous est propre : de sorte que parmi vos impuissances, il faut vous oublier totalement de vous-même, et vous laisser là dans vos stupidités et dans vos misères, n'ayant simplement que deux regards ; l'un vers ces divines opérations de Jésus, que vous tenez en main comme un présent ; et l'autre vers son Père, à qui vous les offrez. Cela s'appelle se revêtir de Jésus, comme le dit encore saint Paul (2 *Cor.*, 5), que nous ne voulons pas être dépouillés, mais être revêtus.

Car faites réflexion que ce qui revêt, comme l'habillement, est manifeste à nos yeux, mais que ce qui est revêtu, comme le corps, ne se voit pas : pareillement l'âme, dans cette disposition, se présentant à Dieu ne se voit pas ; parce qu'elle est revêtue, et comme habillée des opérations de Notre-Seigneur ; mais les opérations de Jésus qui la revêtent, sont manifestes aux yeux de son Père, qui ne s'arrêtent qu'à cet habillement divin, dont l'âme est couverte. C'est aussi le sens que l'on peut donner à ce que dit le même saint Paul (*Col.*, 3), que notre vie est cachée avec Jésus dans Dieu : car alors l'âme est toute cachée et absorbée sous les opérations de Notre-Seigneur, qui la revêtent et la couvrent, étant exposée à ces yeux divins : se pouvant encore dire que, dans ces dispositions, Jésus lui est à la façon d'un tombeau, parce qu'elle y est tellement ensevelie et perdue, que Jésus seul se voyant qui la revêt et l'environne, elle n'est vue de sa part, non plus que ce qui est ren-

fermé dans les ombres et dans le sein d'un tombeau.

L'on peut encore, ce me semble, concevoir assez bien ce revêtement de l'âme de la part de Jésus-Christ, par la comparaison de son humanité adorable, à l'égard de son Père : cette humanité était toute cachée et engloutie dans le Verbe, qui la revêtant s'offrait en victime à son Père : en sorte que c'était le Verbe qui revêtant son humanité, donnait un prix infini à ses opérations, et la rendait à Dieu le Père infiniment aimable. Il en est de même à proportion d'une âme toute cachée et ensevelie sous les opérations de Jésus, qui la rendent souverainement agréable aux yeux de Dieu. Vous comprenez donc bien maintenant ce que c'est qu'être divinement revêtu des opérations de Jésus-Christ.

## § II.

*Il est montré quand il se faut revêtir de Notre-Seigneur.*

Mais quand se faut-il revêtir de ces divines opérations? C'est ce qu'il nous faut voir, Théonée. Vous saurez que Jésus quelquefois revêt une âme de lui-même et de ses opérations, sans qu'elle y mette que fort peu du sien, sinon qu'elle reçoit librement ce qui s'opère en elle: de même qu'une mère, par son action propre, revêt et habille son enfant, qui, sans avoir fait autre chose que de laisser agir sa mère, se trouve tout habillé : pareillement l'âme n'y contribuant que très-peu, se voit tellement revêtue, imbue et remplie de Jésus et de ses divines opérations, que, sans retour sur elle-même, elle n'a plus de vue que de Jésus et de Dieu.

Mais l'ordinaire est que l'âme elle-même, par

son action propre, se revêt et se remplit de ses saintes opérations. Voici le temps où elle doit ainsi en user.

C'est lorsqu'elle sent son esprit tout interdit et impuissant de rien faire : dans d'épaisses ténèbres et des obscurités, dans une certaine disposition terrestre et stupide, dans un vide de toute bonne pensée; quand elle ne sait où elle en est, ce qu'elle doit faire, ni où se tourner.

Dans cet état, vous devez aussitôt vous approcher de Jésus, et prenant chez lui ce que vous n'avez pas chez vous, l'offrir à Dieu son Père pour supplément de vos impuissances; lui offrir l'amour, les adorations, les abjections, la patience de Jésus, pour de semblables opérations, où vous n'avez alors de capacité, non plus qu'une brute. Et qu'en sera-t-il, si vous n'en venez pas là, je veux dire, à ce divin revêtement? Il arrivera que, dans cette disposition engourdie et terrestre, vous y serez sans fruit, sans élévation, l'esprit tout étouffé, et la nature abrutie, n'étant pas en votre pouvoir de sortir de cette bassesse par aucune opération de votre part.

J'ajouterai néanmoins une chose, Théonée, que vous ne devez pas seulement vous revêtir des opérations de Jésus dans ces impuissances, mais que dans vos oraisons, et toutes les fois que vous vous mettez en la présence de Dieu, ce doit être encore votre manière d'agir la plus familière. Car ne savez-vous pas que Jésus tout entier est à vous? que c'est votre bien et votre possession? O le riche héritage! Vous présentez à Dieu le Père le sang de son Fils, ses tourmens et ses mérites, et vous le faites, parce que vous pouvez dire en vérité: Ce divin sang est à moi; ces tourmens et ces mé-

rites sont à moi. Or, ces divines opérations d'amour, d'adoration, d'anéantissement, de recueillement, de patience, ne sont pas moins à vous, puisque ce sont les fruits d'un arbre, et les écoulemens d'une source qui vous appartient; pourquoi donc ne vous les approprierez-vous pas, et ne vous en revêtirez-vous pas, pour en faire à Dieu vos offrandes?

Il y a même cela de particulier, que ces opérations de Jésus ont un rapport bien plus naturel à la disposition de nos consciences; car je ne puis souffrir comme lui, ni donner mon sang comme lui, mais je puis opérer comme lui: et ainsi ma conscience a bien plus de rapport et plus de capacité, pour prendre la forme et le revêtement de ses opérations divines.

Davantage, pensez que vous êtes redevable à la justice de Dieu, et que vous avez entre les mains deux sortes de monnaie pour la satisfaire; vous avez vos actes propres et vos opérations; vous avez les opérations de Jésus, dont la donation vous a été faite: répondez-moi, laquelle des deux monnaies est de meilleur aloi et la plus précieuse? si ce ne sont pas les opérations de Jésus; et puis, dites-moi si pour payer Dieu dignement, il n'est pas juste que le plus précieux lui soit donné? Pourquoi donc ne lui offrirez-vous pas ce que vous avez de meilleur, vous revêtant de Jésus et de ses divines opérations, sans vous arrêter à la bassesse des vôtres?

De plus, ô Théonée! une âme qui vraiment ressent, connaît et pénètre son indignité, à peine ose-t-elle offrir à Dieu rien de son fonds: parce que le plus ordinairement ce qui vient de notre part est impur. Il en est à peu près comme d'un

bourbier qui a pris au-dessus une croute ; pendant que rien ne s'y remue, vous n'en sentez pas la mauvaise odeur, mais vous ne l'avez pas plutôt remuée, qu'aussitôt une exhalaison s'en élève, qui empeste l'air et ceux qui sont autour : de même notre conscience n'est que pourriture et qu'infection ; ce qui se voit en ce qu'elle ne se remue pas plutôt par ses opérations propres, qu'il en sort pour l'ordinaire des actes si corrompus et si pleins d'amour de nous-mêmes, qu'ils ne peuvent guère être à Dieu que de très-mauvaise odeur.

C'est pourquoi, un cœur persuadé de sa corruption et de sa bassesse, a peine de parler devant Dieu, et d'offrir rien de son fonds ; mais tout son refuge est aux opérations de Jésus, pour avoir quelque chose à présenter à Dieu, laquelle soit digne de Dieu. Il entre dans les recueillemens de cette divine poitrine, dans les ardeurs de cet aimable cœur, dans la révérence et les adorations de cette belle âme, dans les abîmes anéantissans de toute cette adorable humanité, c'est ainsi qu'il devient tout Jésus, s'oubliant soi-même, et qu'il ne craint point de paraître devant la majesté de Dieu, avec assurance d'en obtenir ce qu'il veut.

## § III.

*La haute sainteté de ce revêtement de Notre-Seigneur est montrée.*

Vous venez de voir, Théonée, les obligations amoureuses que vous avez de vous revêtir de Jésus, afin que vous appreniez par là à vous quitter vous-même, comme un fonds misérable et tout perdu : mais considérez maintenant la sublimité de ce revêtement, et qu'il n'est rien de re-

levé, comme d'entrer dans les opérations de Notre-Seigneur, et de s'en revêtir.

Premièrement, l'âme dans cet état se dépouille et se vide, et s'anéantit autant qu'elle le peut être; parce qu'elle fait cesser toutes ses manières d'opérer (dont je montre l'air et la méthode dans la maxime quatrième, livre 3), se refusant ainsi son action intérieure, qui est toute sa vie et son soutien, et par ce refus se détruisant autant qu'il est en son pouvoir. Et puis, elle le fait par une haine qu'elle a de tout ce qui part d'elle, comme étant impur et indigne de Dieu; mais singulièrement elle se refuse toute opération propre et naturelle, pour faire place aux opérations de Jésus, dont elle se revêt. Peut-elle faire plus noblement, puisqu'elle ne peut être plus glorieuse que lorsqu'elle est plus anéantie?

Secondement, une âme ainsi revêtue des opérations de Jésus, a ses assurances d'être toujours bienvenue auprès de Dieu, et d'en avoir les regards toujours favorables et amoureux, que peut-elle souhaiter davantage pour le comble de sa joie et de sa félicité? Le Père éternel la voyant ainsi sous la posture de son Fils, sous ses opérations divines, et comme tout éclatante de ses habillemens et de ses divines couleurs, ne refuse jamais à cette âme son approbation et son amour. C'est ici la tunique de Joseph, dit-il (*Gen.*, 33, 37), je reconnais à l'attouchement les mains et l'extérieur de mon fils aîné; cela fait qu'il n'a que des regards de complaisance pour une âme ainsi disposée.

Troisièmement, afin de bien juger de l'éminence de cet état, rappelez toutes les opérations intérieures de Jésus-Christ; n'est-il pas vrai

qu'elles furent infiniment agréables à Dieu son Père, lorsqu'il était sur la terre, et qu'elles lui rendirent un honneur infini? N'est-il donc pas vrai aussi, Théonée, que vous revêtant de ces mêmes opérations, et en faisant une oblation à son Père, vous lui renouvelez la même joie, le même honneur et la même gloire? et n'est-ce pas en quelque façon vous l'obliger et en faire votre redevable? Approchez, approchez donc sous cet habillement, sans appréhensions, puisque vous êtes l'obligeant et que Dieu est l'obligé, et que, tout ignorant et grossier que vous soyez, vous direz toujours assez bien, parlant le langage de Jésus.

Quatrièmement, je dis encore, afin que vous compreniez toujours mieux la dignité de ce revêtement, que c'est la plus agréable de toutes les choses que vous puissiez faire à Jésus. Tout le monde considère assez ses actions extérieures, son sang et sa mort, et tous y rendent leurs hommages par imitation, par paroles et par les sentimens de leurs cœurs. Il y en a peu qui passent jusqu'à la contemplation des mystères cachés de son âme; mais il y en a bien moins qui se revêtent des opérations adorables de son cœur : et c'est pour cela que ceux qui le font, le touchent d'un plaisir très-sensible; en voici la raison. Si la solitude, si les tourmens et les persécutions de Jésus n'avaient point d'imitateurs, toutes ces choses mourraient dans les esprits; c'est pourquoi fort peu entrent dans les divines opérations de son intérieur, elles sont mortes dans la pensée des hommes : c'est donc vous, Théonée, qui vous en revêtant, les faites renaître, et leur donnez une nouvelle vie; et c'est aussi pour cela que vous

êtes à Jésus un sujet de gloire et de plaisir tout extraordinaire, pendant que les autres laissent mourir dans l'oubli ce qu'il y a eu de plus précieux dans sa divine vie.

Cinquièmement enfin, je vous prie de concevoir par ce trait l'éminente manière de se revêtir de Jésus-Christ et des saintes opérations de son cœur. Peut-être n'y avez-vous jamais pensé, et néanmoins c'est le sentiment de l'Eglise dans la préface de la messe. Que dit-elle donc? Elle dit que tous les bienheureux ne pouvant par leurs propres opérations rendre à Dieu ce qu'il mérite, et étant comme saintement désespérés de leurs devoirs, leur recours est de se revêtir des divines opérations de Jésus; les anges le louent des louanges de Jésus; les dominations l'adorent des adorations de Jésus; les puissances tremblent des tremblemens respectueux de l'humanité de Jésus devant sa haute majesté. C'est ainsi que nous devons faire à l'imitation du paradis, lorsque dans l'oraison nous sommes exposés devant ce Dieu saint et terrible; et vous devez juger de la noblesse et de la sainteté de ce revêtement, par l'exemple que ces suprêmes intelligences nous en donnent.

Mais jugez encore par ces trois paroles: 1°. Qu'il n'est point de personne si misérable et si criminelle, qui ne puisse ainsi s'élever vers Dieu; 2°. qu'il n'en est point de si grossière et de si matérielle, qui par ce moyen ne se puisse spiritualiser; 3°. et qu'il n'en est point de si vide et de si impuissante, qui ne puisse par là sanctifier son état et le rendre sublime devant Dieu. Donc rendons nos hommages, ô Théonée! avec tout le ciel aux admirables opérations de ce divin cœur

de Jésus, nous les appropriant, et ne paraissant point devant le trône de Dieu, que sous cette divine posture.

## MAXIME XIII.

Tout chrétien a obligation d'être animé de l'esprit de Jésus-Christ en toutes ses actions.

Voici la fin du christianisme, comme celle de Jésus, qui a été de nous animer de son esprit, et de faire uniquement notre vie. Tout ce que nous faisons de saintes actions pour le prochain et pour nous-mêmes, par voie de zèle, de charité et de pénitence; tout ce que nous en entendons et tout ce que nous en lisons, n'est pas où il faut reposer, ni la dernière fin qu'a eue Jésus, mais c'est de vivre de sa divine vie; sans cela avec tout le reste nous sommes des corps inanimés, et avec cela sans tout le reste nous sommes en quelque manière divinisés.

C'est pourquoi saint Paul dit (*Col.* 1), qu'il annonçait Jésus-Christ, afin que tout homme se perfectionnât, et fût parfait en Jésus-Christ. Et ainsi toute personne, pour bonne et sainte qu'elle paraisse dans cent actions de piété, dans les austérités les plus rigoureuses, et dans toutes les façons qui canonisent aux yeux des hommes, n'est pourtant qu'un bruit sans corps et qu'un fantôme de vertu, si en toutes choses l'esprit seul de Jésus ne l'anime et n'en fait la vie.

Par là, je ne veux pas seulement dire qu'il faut suivre les maximes de Jésus et s'en revêtir; je porte plus avant, et je vais jusqu'à la fin consommée du christianisme. Vous agissez dans ses

maximes, lorsque vos actions se font sur cette règle, et qu'elles y ont de la conformité; vous vous revêtez de Jésus, lorsque vous vous appropriez ses divines opérations, ou pour suppléer à l'impuissance des vôtres, ou pour en relever la bassesse : mais allant plus outre, vous êtes animé de l'esprit de Jésus, lorsque son Esprit-Saint influe en toutes vos opérations, et que seul il leur donne mouvement; en un point, comme le recommande et le rebat incessamment saint Paul, que Jésus fasse uniquement la vie de l'âme.

Concevez-le, Théonée, par ce mot : Votre corps est tout animé de votre âme, et il ne l'est que parce qu'il est toujours présent à l'âme, laquelle, à raison de cette présence, lui donne vie, et lui imprime ses mouvemens : de même nous sommes animés de l'esprit de Jésus, lorsqu'intérieurement nous nous tenons toujours proche de lui par adhérence et par union, en paix et en simplicité, sans nous multiplier en cent pensées, quoique très-bonnes et très-vertueuses; et cette adhérence intérieure, cette union avec l'aimable Jésus, fait qu'alors son Esprit-Saint donne vie à tout ce que nous faisons, et s'insinuant dans nos plus petites actions, les règle, les anime et les divinise.

Je dis maintenant que la consommation du christianisme! où doit tendre tout chrétien, consiste à être animé de cet esprit de Jésus : il ne faut donc pas se persuader qu'en être ainsi animé dans toutes ses actions, cela soit seulement propre des grands spirituels; c'est un abus et un langage de personnes immortifiées, qui renoncent à suivre de près Jésus-Christ. L'obligation en est indifféremment à tout chrétien; et si vous me dites qu'il

en est très-peu qui entendent, et encore moins qui pratiquent cette vie de Jésus; je vous réponds aussi que cela même est pitoyable dans le christianisme, mais que l'obligation n'en est pas moins grande. N'ai-je donc pas sujet d'y animer, mais particulièrement les chers amateurs de Jésus, auxquels je sacrifie volontiers toutes mes pensées puisqu'ils font eux-mêmes une profession particulière de se sacrifier au plus aimable des objets? Jugez par là si vous pouvez sans injustice vous dispenser de vivre de la vie de Jésus : je vous en montre l'obligation de la part de ce bon maître, c'est une première vérité; je vous la montre de votre part à vous-même, c'est une seconde vérité.

## CHAPITRE PREMIER.

*L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, prise de la part de lui-même.*

### § I.

N'EST-IL pas vrai que le sang de Jésus est la divine monnaie, et le prix de notre rachat? N'est-ce donc pas une suite nécessaire, que nous sommes ses rachetés et ses esclaves? Oui, sans doute; et je conçois cette appartenance de nos êtres à Jésus-Christ en un si haut point, qu'il n'est point de droit qui soit souverain comme le sien. Car supposons que nos âmes et que nos corps ne lui appartinssent pas par le droit de création, néanmoins ils lui appartiendraient par le droit de ce rachat. Vous n'êtes point à vous, nous avertit saint Paul, (1 *Cor.*, *c.* 6), car vous avez été rachetés par un grand prix.

Avec tout cela, en vain pourtant, Théonée,

aurait-il ce droit sur nos êtres, s'il ne l'avait généralement sur toutes nos actions, car celui qui ne peut rien prétendre sur le fruit, ne peut aussi avoir que des prétentions inutiles sur l'arbre. Il faut donc dire que si le droit qu'il a sur nos actions est un droit absolu et souverain, il ne le peut néanmoins exercer qu'en leur donnant la vie et les animant : et de notre part, nous ne nous soumettons au droit de cet aimable vainqueur, et nous ne le rendons capable d'exercer son empire, qu'en lui adhérant, et nous y unissant intérieurement en tout temps et en tout lieu.

Il a encore un droit d'influence sur toutes nos actions, parce qu'il a droit de chef sur toute l'Eglise qui en est le corps (*Eph.*, *c.* 1). Ne savons-nous pas que le chef, comme chef, a droit d'influence sur toutes les actions des membres, puisqu'il est le principe de mouvement, de direction et de vie? Pareillement, puisque Jésus est notre chef il a droit d'influer, et de faire couler son esprit dans toutes nos actions; c'est-à-dire, qu'il faut que l'esprit de Jésus donne naissance et mouvement à toutes nos pensées, à nos desseins et à nos actions, pour petites qu'elles soient, et non pas l'intérêt, le plaisir, ou quelqu'autre considération de la chair; qu'il les dirige, en éloignant toute passion qui les puisse corrompre; car nos actions les plus saintement commencées, contractent facilement des impuretés dans la suite, et faisant chemin; à la façon des ruisseaux, qui étant purs dans leurs sources, se souillent néanmoins dans leur course de fange et de limon; qu'il faut enfin que cet esprit de Jésus fasse la vie de nos actions, ne permettant pas qu'il y entre rien de naturel, et qui ressente l'homme, comme il

est très-facile aux personnes même les plus spirituelles.

Mais, pour donner plus de jour à cette vérité, disons mieux : que les membres n'ont point d'autre vie que celle du chef, et qu'ils sont toujours animés d'une même âme et d'un même esprit.

Si nous sommes donc les véritables membres de Jésus notre chef, comme nous en assure saint Paul (2 *Cor.*, *c.* 9), ah ! il faut, Théonée, il faut que partout nous soyons uniquement animés de son esprit : il faut que cet esprit divin vive tellement en nous, dans les plus petites choses, qu'il anime jusques à nos paroles, à nos regards, à nos démarches, à nos postures ; et qu'il se puisse dire de nous, que nous marchons comme Jésus, que nous parlons comme Jésus, que nous regardons et que nous opérons comme Jésus ; et qu'ainsi notre vie est la même avec la vie de cet aimable Sauveur : parce que la noblesse du chef est la noblesse des membres qui en tirent leur grandeur, et nous devons être des membres divinisés, ayant un chef tout divin.

Oh ! quel honneur pour nous, d'être élevés à une si belle vie ! Quelle heureuse nécessité de ne nous en pouvoir dispenser sans injustice ! Et quel droit admirable dans ce bon maître, d'avoir bien voulu en faire sa conquête par ses sueurs et par son sang !

## § II.

Portons encore cette pensée plus loin : Vous êtes, dit saint Paul (1 *Cor.*, *c.* 12), le corps de Jésus-Christ, et les membres de ses membres. Oh ! si cela est, jugez combien nous devons vivre de son esprit ? Car, je vous prie, pesez bien cette

vérité : que ce que notre corps est à notre âme, nous devons être le même à l'esprit de Jésus.

1. L'âme anime tout le corps jusques à la moindre partie, et jusques au moindre mouvement. pareillement l'esprit de Jésus doit animer en nous ce qu'il y a de plus petit dans l'extérieur et dans l'intérieur, n'étant rien de léger qui ne doive être mû par cet esprit de grâce, et soumis à son mouvement et à son empire.

2. L'âme ne laisse aucun moment où elle n'anime le corps ; et il n'est point de moment dans le jour où nous ne devions être pleins et animés de Jésus.

3. L'âme se retrouve dans toutes les actions, pour empêchantes qu'elles soient, sans que l'empêchement des occupations l'étouffe ou la bannisse du corps ; pareillement l'esprit de Jésus doit toujours surnager dans toutes nos actions, où nous devons tellement être, que notre cœur (remarquez ce mot) soit toujours plus occupé de Jésus que de la chose même que nous faisons.

Et pour en avoir plus clairement la preuve, comme le corps ne doit pas être plus animé de l'âme que nous devons l'être de Jésus, considérons le très-saint sacrement de l'Eucharistie. L'âme entrant dans le corps acquiert (souffrez ce terme) un droit d'animation, et le corps de sa part contracte une obligation de soumission à ses mouvemens : c'est ainsi que Jésus entrant en nous, par le sacrement de l'Eucharistie, acquiert un droit essentiel d'animer tout notre être, et de notre part, nous subissons une loi indispensable et une obligation rigoureuse, de n'être animés en tout que de l'esprit de Jésus : peut-il être de droit plus foncier, puisqu'il se prend jusque dans nos entrailles ?

Mais cette demeure ineffable de Jésus en nous, ne nous laisse-t-elle pas encore une prodigieuse obligation d'être animés de son esprit? Oui, cette obligation en résulte, ô le prodige d'amour en tout! ô l'étonnement des anges! par cette application et par cette pénétration de son corps avec le nôtre, de sa chair avec notre chair, de ses yeux avec nos yeux, de son cœur avec notre cœur, de son âme avec notre âme : en sorte que cette demeure, cette application, cette pénétration étant continuelles, nous sommes aussi dans une continuelle obligation de n'être animés que du divin esprit de Jésus dans les plus petites opérations du corps et de l'âme. Quel droit de Jésus? Quelle obligation du cœur humain?

De plus, je vous demande s'il n'est pas très-juste que Jésus exerce sur nous son domaine, mais un domaine propre, et de telle nature, que personne n'en puisse exercer de pareil? Très-juste, me direz-vous, et de la justice la plus étroite; parce qu'il est le Roi des rois, et le grand Souverain. Or, je maintiens qu'il n'exerce jamais sur nous un plus haut empire que lorsque nous sommes animés de son esprit, Il n'est point de créature qui ne puisse exercer son pouvoir sur le corps, sur la vie et sur les biens; mais il n'en est point qui ait pouvoir et empire sur notre esprit. C'est donc en cela que Jésus montre et exerce son divin empire, lorsque nous sommes animés de son esprit; car lui seul peut entrer dans le fond et dans l'essence de nos âmes.

## § III.

Enfin, pour comprendre parfaitement combien nous sommes obligés de n'agir que dans l'esprit de

Jésus-Christ, par union et par adhérence continuellle avec lui, je vous prie de bien considérer cette grande vérité : Que nous sommes proprement chrétiens par la communication de son esprit, ayant reçu, comme nous l'apprend saint Jean, une participation de cette plénitude qui a été en lui (*Joann.*, *c.* 6). Nous avons été faits chrétiens dans le baptême par son sang, dont nos âmes ont été lavées comme par la cause efficiente, il est vrai : mais singulièrement nous sommes chrétiens par l'esprit de Jésus-Christ, comme par une espèce de cause informante; et c'est cet Esprit-Saint, nous dit saint Paul (*ad Tit.*), que Dieu a répandu dans nous abondamment par Jésus-Christ.

Car ne disons-nous pas que c'est la forme qui distingue l'être de l'être? Pareillement, et avecproportion nous devons dire, qu'agissant dans cet esprit de Jésus-Christ, comme par un principe intérieur, nous sommes distingués de l'hérétique et du chrétien charnel et animal, qui proprement n'en ont que le nom. Ne sont-ce pas là, Théonée, des titres forts, bien fondés et tout à fait aimables dans Jésus, qui nous obligent d'agir en son esprit, nous tenant toujours unis et adhérens à lui, et qui lui donnent un droit d'influence et de vie dans toutes nos actions ?

Et puis, qui est l'esprit rebelle et assez misérable, qui ne se veuille soumettre à celui de Jésus, et se faire esclave de tous ses mouvemens? Et qui sera assez perfide pour secouer son joug, et un empire acquis par des manières si étranges, et dont l'exercice fait le bonheur et la gloire du captif? Aimez, nobles amateurs de Jésus, aimez à être les esclaves de cet Esprit-Saint, et puisque tout le monde en rompt les chaînes par l'amour

d'une méchante liberté, priez-le qu'il redouble les vôtres, et qu'incessamment il vous lie de ses sacrés mouvemens. Voyons maintenant les raisons que nous avons de la part de nous-mêmes.

## CHAPITRE II.

*L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, prise de notre part.*

### § I.

Supposons, Théonée, que Notre-Seigneur n'ait aucun droit sur nous, pour étendre son empire et sa vie sur nos actions : néanmoins, toutes les raisons d'intérêt nous obligent encore de lui transporter ce droit, pour nous faire les esclaves et les instrumens de sa divine vie, et pour nous défaire de toutes les corruptions inséparables de cette vie propre et naturelle où nous gémissons : et cela est si véritable, que si toutes nos actions ne se font dans l'esprit de Jésus, par adhérence et par union avec lui, dès là même elles tombent et périssent; parce que de notre fonds nous avons une entière incapacité à tout bien.

Il faut que le sarment soit uni à la vigne pour porter des fruits (*Joann.*, *c.* 1.); car c'est uniquement par le moyen de cette union, qu'il tire de la vigne sa vigueur et sa vie. Il faut aussi, dit Jésus-Christ, que par une même nécessité, afin que nous fassions des actions méritoires, et des fruits de sainteté, nous soyons à la façon des sarmens, toujours adhérens et unis à lui, pour en puiser l'esprit et la vie. Ce que confirme encore saint Paul (*ad Ph.*, *c.* 14), que tout ce qu'il opère de bien, il ne le fait que par l'assistance qui lui vient de l'esprit de Jésus.

Voilà notre pauvreté et notre impuissance déclarées par la bouche de l'oracle ; voilà notre nécessité intimée , d'être aussi incessamment attachés à Jésus par adhérence , et par union intérieure , que le sarment l'est à sa vigne , si nous voulons que nos actions aient vie. Il n'y a point d'explication à donner; car c'est un Dieu qui en a prononcé l'arrêt. Quelles pertes, hélas ! ne se font donc pas tous les jours ! Et dans quels abîmes de néant notre pauvre vie ne fond elle pas , étant si peu de cœurs qui soient incessamment attachés à Jésus !

Mais le besoin de conserver cette union avec le divin Sauveur vous paraîtra bien autre , si je vous dis que nos actions ne sont pas seulement vides et stériles , n'étant pas animées de l'esprit de Jésus , mais que sans cet esprit , nos actions , quoique bonnes d'ailleurs, sont très-imparfaites et très-impures; parceque l'esprit de vie divine n'est que dans Jésus-Christ, dit saint Paul (*ad Rom.*, *c.* 7) , et l'esprit de corruption n'est que dans nous. Nous pouvons , ce me semble , concevoir par ces deux principes , et l'infection et l'horreur de tout ce qui part de nous , et la nécessité de cette liaison et de cette union avec Jésus.

C'est une première vérité , que notre esprit est essentiellement corrompu ; qu'il a une tendance continuelle à la corruption ; que partout il est intéressé et charnel ; et qu'il n'a point de soi d'autre capacité que d'opérer incessamment notre perte. C'est d'ailleurs une seconde vérité , que nous ne pouvons agir absolument qu'en même temps quelque esprit ne règne dans nos actions : et de ces deux principes il faut conclure que si l'esprit de Jésus ne règne pas dans nos actions, le nôtre

s'y retrouve et les anime, et qu'ainsi tout ce que nous faisons est empoisonné et corrompu, l'esprit de Jésus ne s'y rencontrant pas:

Oh ! quelle source infectée! quel écoulement corrompu ! et de quelle mauvaise odeur est devant Dieu tout ce qui sort de nous, quand l'esprit de Jésus en est absent ! C'est pour cela que, dans la pensée de saint Paul (*ad Eph., cap.* 3), nous devons sans cesse fortifier l'homme intérieur par l'esprit de Notre-Seigneur.

Mais pour Dieu, Théonée, réveillez votre attention, pour comprendre une pensée qui vous montrera manifestement jusqu'où nos actions sont corrompues, si elles ne sont inspirées et animées de l'esprit de Jésus. Je lui donne tout son jour, où vous découvrirez une belle et amoureuse conduite de la grâce.

## § II.

Nous remarquons que plus une personne s'approche de Dieu, moins elle fait et opère de son côté ; c'est la nature des voies de Dieu : et la chose est si certaine, que nous n'avons qu'à consulter là-dessus l'expérience des cœurs. Car en est-il aucun qui ne confesse (et vous-même ne le direz-vous pas?) que lorsqu'il est visité et consolé de Dieu intérieurement, il parle moins, il fait moins d'actes, et il tombe insensiblement dans le silence, se trouvant tout lié, et comme impuissant de rien opérer? d'où vient, à votre avis, cette cessation d'agir, à laquelle les âmes les plus communes se sentent attirées dans ces visites? Elle vient de ce que d'une part toutes nos opérations et nos productions étant d'elles-mêmes grandement impures; et de l'autre l'esprit de Dieu entrant

dans l'âme, et ayant dessein de s'y communiquer, il détruit peu à peu ce qu'elle fait, et en suspend tous les actes, afin de substituer son opération divine, et d'agir avec toute la pureté. Ce qui se voit encore clairement dans la contemplation, où l'esprit de Dieu seul opère, et où l'âme ne fait que recevoir.

La chose va si loin, que cet esprit divin agit quelquefois en des personnes d'une manière étonnante, puisqu'il y fait tout absolument : car nous ne devons pas lui accorder moins dans de certaines âmes, qu'au démon dans les énergumènes. Serait-il dit que le maître fît moins que le valet, et que le démon eût dans l'âme une possession et une union plus étroite que l'esprit de Dieu ? Le démon dans les possédés, pense, parle, regarde, de sorte qu'ils ne sont que les organes et les instrumens du démon, qui fait tout en eux : or, l'esprit de Dieu ne doit pas avoir un moindre empire dans de certaines âmes bien disposées, où nous disons que c'est lui qui donne au corps, aux sens extérieurs et aux puissances de l'âme tous leurs mouvemens ; de telle manière que ces âmes ne sont que de simples instrumens maniés par l'esprit de Dieu, soumis néanmoins par le mouvement de leur liberté, qui en fait des victimes à l'opération de cet Esprit-Saint.

N'est-ce pas ce qu'a dit Notre-Seigneur à ses apôtres (*Matth., c.* 20 ; *Amb., in Luc., c.* 12), que ce n'étaient pas eux qui parlaient, mais l'esprit de Dieu qui parlait en eux ? N'est-ce pas pour cette raison qu'un père donne à cet Esprit-Saint une autorité qu'il appelle impériale, voulant dire qu'il exerce sur l'âme l'empire le plus élevé ? Et n'est-ce pas encore pour cela que nous lisons de

l'abbé Rupert, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Gertrude, de sainte Thérèse, et de bien d'autres, qu'ils expérimentaient en eux-mêmes une présence de Notre-Seigneur, si réelle et si palpable, et une possession si absolue, qu'ils n'y voyaient plus que l'action et l'opération de Jésus.

Dieu en vient à ces manières de possessions, parce que les puissances et les sens ne peuvent presque opérer qu'ils ne se souillent et ne se corrompent : et pour empêcher cette corruption, il détruit peu à peu, et par degrés, leur opération, jusqu'à ce qu'il agisse seul avec toute la pureté et la sainteté de son esprit.

Cette pensée à qui je viens de donner toute son étendue, vous fait voir, Théonée, combien grande est la corruption de ce que nous faisons, puisque la fin de l'esprit de Dieu en nous, selon les desseins qu'il a de notre perfection, est de détruire toutes nos opérations, pour faire place à la sienne: et de là, passant plus avant, nous devons inférer l'extrême obligation que nous avons d'agir toujours dans l'esprit de Jésus par adhérence et par union continuelle avec lui.

## § III.

Et puis, devons-nous avoir moins de soumission et de dépendance de Notre-Seigneur dans toutes nos actions qu'il en avait de son Père (*Joann.*, *c.* 4)? Il ne faisait rien que par son ordre, et nous ne devons rien faire que par l'ordre de Jésus. Son humanité sainte n'avait aucun mouvement de corps, d'esprit, de cœur, qui ne fût animé du Verbe ; et sur ce divin exemple, nous ne devons avoir aucun mouvement, ni dans le corps, ni dans l'esprit, qui ne soit animé et inspiré de l'esprit de Jésus ;

écoutez-en la raison, prise dans son premier principe ; elle vous doit demeurer au cœur.

Parce que, dit saint Paul (1 *Cor.*, *c.* 3), comme Dieu le Père était la fin de Jésus, qui lui rapportait toutes ses actions, et qui ne faisait rien que par son mouvement ; pareillement Jésus est la fin du chrétien, qui doit faire tout pour lui, et n'avoir point de mouvement que de son divin esprit dans tout ce qu'il opère. Si bien que l'obligation que nous avons d'agir dans l'esprit de Jésus, se prend de la nature de notre fin, puisque tout ce que nous sommes, corps, âme, cœur, action, doit se consumer uniquement pour Jésus-Christ, comme lui-même s'est tout consumé en victime pour son Père.

O mon Dieu ! quelle douce consolation pour un véritable amateur de Jésus ; que tout ce qu'il y a d'esprits au ciel et sur la terre aille à Jésus comme à son repos et à son centre ; qu'il en soit la continuelle victime d'amour ; et comme il ne subsiste que pour Jésus, qu'il ne fasse aussi rien qu'animé de son divin esprit. Derechef, quel excès de consolation pour un amant de Jésus ! Est-ce la vôtre, Théonée ?

Et pour achever les preuves de cette vérité, vous saurez que nous ne pouvons être agréables au Père, que nous ne portions en nous l'image de son cher Fils (*Gal.*, *c.* 4), et que toutes nos actions n'en aient l'air et le caractère ; car de nous-mêmes nous sommes des objets d'aversion et de colère, à cause de la corruption qui nous compose, comme je l'ai montré. Il faut donc que nous soyons marqués de ce caractère divin, donc l'impression ne se fait que par l'esprit de Jésus ; et c'est pour cette raison que ce Père des bontés a fait passer l'esprit de son cher Fils dans nos cœurs, dit saint Paul (*Gal.*, *c.* 4),

de sorte que si vous êtes avec fidélité sous le mouvement de ce divin esprit, Théonée, vous ne parlerez plus qu'en Jésus, ô le divin état; vous ne penserez plus que comme Jésus; vous n'agirez plus qu'à la façon de Jésus; parce que son esprit étant l'âme de tout ce que vous ferez, vous n'opérerez plus rien, au sentiment de saint Paul (*Col., c.* 2), que selon son opération dans vous.

Mais hélas! pour vivre d'une si belle et si divine vie, faut-il recourir à tant de raisons? et ne suffirait-il pas de dire que Jésus le veut, pour en allumer en nos cœurs la passion? N'est-ce pas un témoignage de l'éloignement que nous avons de ce bon maître, qu'il faille tant de choses pour nous en approcher? Et après tout cela, insensibles encore et durs pour Jésus, ô le malheur! n'aimons-nous pas cette vie de chair et des sens où se passent nos jours? C'est ce qui m'oblige aussi à fermer ce discours par quelques dévotes considérations, qui peut-être étant ajoutées à toutes mes raisons, feront effet pour obtenir de vous cette vie animée de Jésus-Christ.

*Suite du même discours.*

## § I.

Représentez-vous que son divin esprit est comme une teinture universelle dont toutes les actions des chrétiens doivent être colorées, empourprées et divinisées. Plus la soie et la laine demeurent dans la teinture, plus elles en prennent la couleur; de même, demeurant dans Jésus par union et par adhérence continuelle en tout ce que nous faisons, plus nous y serons, plus nos actions seront pleines, éclatantes et relevées de ce divin

esprit. Pouvons-nous être en meilleure demeure? et où se trouvera-t-on jamais si bien que chez Jésus ?

Considérez qu'à la vérité son sang a été répandu pour nous racheter, il est vrai ; mais que ce n'a été qu'une de ses intentions ; il a été encore répandu pour nous posséder, pour conserver la proie qu'il avait conquêtée, et pour vivre dans nous ; ce qu'il ne peut faire que par son esprit vivant et régnant dans toutes nos actions ; car pendant que cela ne sera pas, l'on ne peut dire que Jésus soit assuré de sa conquête, n'étant que son esprit qui puisse nous lier et nous attacher intérieurement à lui, comme à notre conquérant.

Et pourquoi agir dans notre propre esprit, puisque notre esprit n'est que corruption ? Que devenons-nous, Théonce, ne sortant point de là, éloignés ainsi de Jésus? Hé! vous ne l'ignorez pas, que n'en étant pas animés, nous ne sommes qu'un cadavre pourri qui découle en impuretés.

Mais encore, pourquoi ne ferons-nous pas uniquement place au divin esprit de cet adorable Sauveur? Tout le monde aspire à sa royauté; toutes les bonnes âmes le veulent faire triompher dans elles-mêmes; cela est louable, néanmoins sachez que vous ne l'établirez jamais votre roi que par son Esprit-Saint, qui le fait seul régner dans les âmes ; et que jamais Dieu n'élèvera en vous son triomphe, à quoi nous exhorte saint Paul (2 *Cor.*, *c.* 2), comme à la consommation de sa gloire, que par la vie et par l'empire de l'esprit de Jésus.

Après tout ce que je viens de dire, voulez-vous savoir le secret pourquoi nous n'en voyons que très-peu qui soient animés de Jésus? C'est que

cela ne se peut faire que par une union et une intérieure et continuelle adhérence avec lui ; ce qui n'est point sans une perpétuelle captivité de notre esprit. Et combien en voit-on qui fassent métier de tenir toujours leur esprit à la chaîne et dans ce saint esclavage? La plupart des gens qui font état de la vertu, abhorrent cette captivité ; et parmi tous les exercices de piété, l'on se réserve toujours un certain libertinage intérieur, pour ne se pas tant gêner sous les liens d'un recueillement continuel. Et comme ce recueillement qui nous lie incessamment à Jésus est la seule voie, et comme le canal par où sa vie et son esprit coulent en toutes nos actions, ne vous étonnez pas s'il y en a peu qui vivent de Jésus. Voilà le secret découvert, Théonée, servez-vous-en, si vous voulez entrer dans cette sainte et divine vie; et pensez que faire profession d'être partout animé de ce divin principe, c'est une même chose que de faire profession d'un continuel esclavage de récollection.

## § II.

Mais pour y réussir, voici trois avis ; considérez-en bien le poids et la nature, car ils donnent beaucoup de lumière et une belle entrée à notre dessein.

Vous remarquerez qu'avant que Dieu inspirât dans Adam le souffle de vie, trois choses précédèrent comme des dispositions à ce divin souffle : 1°. Il fut pétri et façonné des mains de Dieu ; 2°. il était inanimé et sans mouvement; 3°. il n'était qu'un composé de terre et de boue. S'il n'eût pas été traitable pour recevoir la figure extérieure et la façon, la vie n'y eût pu être introduite; s'il

n'eût pas été de boue et d'argile, il n'eût pas été si maniable pour prendre cette façon ; et s'il eût eu quelque mouvement propre et quelque propre vie, celle que Dieu lui destinait n'y eût pu entrer. C'est là, Théonée, un crayon assez naturel de ce que nous devons être pour n'avoir de vie que de Jésus.

1. Il faut être capables que Dieu nous donne toutes les formes qu'il lui plaira pour l'intérieur et pour l'extérieur, et que ses divines mains nous pétrissent, qu'elles retranchent, qu'elles ajoutent, qu'elles chargent, qu'elles frappent, qu'elles enfoncent et qu'elles élèvent ; il faut qu'elles mettent en nous une forme proportionnée à cet esprit divin; mais, pour en avoir la capacité, il faut que nous soyons auparavant habitués à recevoir toutes les dispositions imaginables sous la main de Dieu.

2. Il faut être toute boue et tout limon, c'est-à-dire, profondément abaissés en nous-mêmes. Il n'est rien de maniable comme la boue, et ce qui est dur ne souffre pas les façons de la main ; de même, il n'est rien qui plie sous la main de Dieu, pour prendre toutes les formes, comme une âme qui est dans sa boue et dans sa bassesse : au contraire, les orgueilleuses sont imployables et pleines de résistance, à cause de leur dureté. Il faut donc, Théonée, être toute boue et limon, pour obéir aux façons de cette divine main, et pour recevoir de Jésus le souffle de vie.

3. Vous devez être inanimé et sans mouvement, je m'explique : je veux dire que dans toutes vos actions extérieures, vous devez être en vous-même plus recueilli et plus uni, que non pas agissant; et que vous devez vous tenir paisi-

blement proche de Jésus, sans tant d'opérations intérieures. C'est là avoir son âme sans mouvement, et dans une manière de mort; et c'est alors que l'esprit de Jésus le vivifie et lui imprime ses sacrés mouvemens, la trouvant à elle-même; car qui ne vit pas d'une vie propre et humaine, est aussitôt animé de l'esprit de Jésus.

Concluez donc maintenant avec moi que nous sommes souverainement obligés de porter toujours Jésus au cœur et dans la pensée, et de nous tenir aussi proche de lui que nos corps le sont de nos âmes; car comme ils cesseraient de vivre, s'ils en étaient éloignés un seul moment, nous le cesserons de même façon, tous les momens que nous serons éloignés de Jésus, puisqu'il est l'unique principe de vie, et qu'autrement toutes nos actions se perdent par la corruption qui leur est naturelle.

# LIVRE QUATRIÈME.

## SUR L'ENGAGEMENT DANS LA VERTU.

### MAXIME PREMIÈRE.

Toute personne qui commence à s'engager dans la vertu doit être formée à l'oraison.

Il n'est rien où les esprits soient si partagés, que dans le jugement que l'on fait, si toutes sortes de personnes indifféremment doivent s'appliquer à l'oraison, dès qu'elles s'engagent dans la vertu. Les uns qui, selon mon sens, en font la plus saine partie, prétendent que cela doit être, comme cette maxime le va faire voir; et les autres, qui ont un sentiment contraire, disent qu'il faut faire beaucoup de discernement des esprits, admettant les uns à ce saint exercice, et en rejetant les autres; ils soutiennent même souvent leur propre cause en se confirmant dans le repos d'une vertu à laquelle ils se bornent, croyant n'avoir pas besoin d'aller plus avant, où même ne le pouvoir pas faire. Voici les raisons dont ils se servent; voyez, je vous prie, Théonée, ce que vous en devez juger.

### CHAPITRE PREMIER.

*Les raisons apparentes qu'on allègue pour s'excuser de l'oraison.*

Pourquoi nous pressez-vous tant, se plaignent-ils, à nous engager incontinent dans l'exercice de

l'oraison, parce que nous avons quelque bonne volonté de nous donner à Dieu, et de mener une nouvelle vie? ce n'est pas pour aller bien loin, que de nous vouloir ainsi effrayer d'abord en nous portant à une vie retirée et contraire à nos inclinations.

Ne savons-nous pas que toutes les conditions ont leurs emplois, où elles se doivent perfectionner. J'avoue que celui de l'oraison est très-saint; mais il appartient aux personnes religieuses, qui en font le premier de leurs exercices; il appartient dans le siècle à celles qui font une profession extraordinaire de vertu : pour nous, qui ne sommes ni religieux, ni de ces personnes de grande piété, et qui n'avons ni l'inclination, ni l'attrait, ni la capacité, pour cette vie d'oraison, pourquoi nous y voudra-t-on engager? car ce serait aspirer à un état qui demande une perfection plus grande que la nôtre, ainsi nous laissons cet exercice aux religieux et aux personnes retirées, qui mènent une vie toute religieuse dans le monde.

On dit même qu'il faut beaucoup d'esprit pour cette occupation intérieure, qu'il le faut fort et pénétrant pour comprendre les choses et pour les méditer, et qu'une intelligence bornée et grossière, n'y peut avoir d'accès : on dit encore que la science y est nécessaire, et que ceux qui ne sont pas versés dans les lettres n'y peuvent pas avoir de grands avantages : si tout cela est vrai, n'est-ce pas nous engager à un travail inutile? puisque notre esprit n'a pas assez de force, ni les lumières nécessaires pour l'oraison. Il vaut beaucoup mieux demeurer dans notre petitesse, sans nous élever témérairement à un état dont si peu de personnes sont capables.

J'avoue qu'il y en a qui y sont appelés, à la bonne heure qu'ils s'y engagent, et qu'ils suivent ce mouvement ; ils feraient très-mal d'y résister, parce que cet attrait intérieur leur est une espèce de commandement que leur fait le Saint-Esprit ; si bien qu'ils ont une obligation d'en suivre la voix, à laquelle ils ne peuvent refuser de se soumettre sans désobéissance ; et l'oraison se doit proprement appeler l'emploi de ces personnes, que l'esprit de Dieu y destine par cette manifestation intérieure qu'il leur en fait. Mais pour moi, je n'ai pas tous ces attraits d'oraison, et Dieu me manifeste assez qu'il ne m'y veut pas, par le refus qu'il me fait de ses sollicitations intérieures ; de sorte que j'en suis fort en paix, et que je n'en ai nulle inquiétude.

Je vous pourrais enfin dire que cette occupation demande plus de tête que je n'en ai ; il y faut contempler, il y faut incessamment considérer, et tout cela est pour achever d'incommoder une santé qui est déjà assez faible d'elle-même; outre que j'ai aussi quelque expérience que cette application m'est contraire ; ainsi, qu'on ne m'en parle plus, car je ne prétends pas m'engager à plus que Dieu ne veut de moi.

Que jugez-vous, Théonée, de toutes ces raisons que l'on redit sans cesse, et sans examiner bien si on le fait judicieusement; mais il est très-facile d'en montrer la faiblesse.

Il est vrai que tout le monde n'est pas également appelé à l'oraison, et que Dieu en ce point ne prévient pas les âmes des mêmes grâces, comme il n'y a pas mis les mêmes dispositions naturelles: l'expérience qu'on en a est la plus forte preuve qu'on en puisse apporter.

Et afin de reprendre les raisons que l'on m'a objectées, je conviens que les religieux ont des avantages pour l'oraison, qu'il est difficile de trouver dans les engagemens du monde : car leur solitude, le partage de leur temps, l'austérité de leur vie, la bonne odeur des exemples, et la sainteté de leurs occupations, sert beaucoup à entretenir en eux l'esprit d'oraison, de sorte qu'il ne se peut faire que le religieux qui use bien des choses, ne soit un homme intérieur. Une personne vertueuse dans le monde qui a pu s'en défaire, et y trouver sa retraite, n'a guère moins d'avantage pour réussir dans l'oraison ; et j'avoue que les uns et les autres ont pris le meilleur moyen pour acquérir ce précieux trésor.

Je ne nie pas encore que les personnes savantes, et celles qui ont belle ouverture naturelle d'esprit, n'aient quelque chose qui les aide bien plus que le commun, pour entrer avec plus de facilité dans l'oraison, et n'y pas ressentir d'abord toutes les peines qui sont ordinaires à des esprits plus grossiers ; car enfin, Dieu qui ne fait point de miracles dans les conduites communes de sa grâce, a coutume de se servir plus heureusement d'un instrument qui lui est plus propre.

Je confesse même que ceux qui sont prévenus de quelque attrait pour l'oraison, y réussissent bien mieux que les autres, l'oraison leur passant comme en nature, et leur devenant comme un bien propre et inséparable, parce que c'est le Saint-Esprit qui la fait en eux, comme je le montrerai dans la troisième maxime de l'attrait, n'ayant qu'à en recevoir passivement l'opération.

Je reconnais donc que les personnes, dont je viens de parler, sont privilégiées, et qu'elles ont

un avantage particulier pour l'oraison ; mais je ne me persuaderai jamais qu'elle leur soit uniquement réservée, et qu'il en faille éloigner le reste des âmes qui ne sont pas favorisées des mêmes avantages : au contraire, il est certain que toutes les personnes qui s'engagent dans la vertu, doivent s'engager dans l'exercice de l'oraison.

J'ajoute néanmoins que le directeur, dans la conduite des âmes qui s'y appliquent, doit faire réflexion sur trois choses : 1°. Sur la condition d'un chacun, pour ne les pas pousser dans ce saint emploi, plus que leur état ne le peut souffrir ; 2°. sur les forces de l'esprit et du corps, pour proportionner à l'un et à l'autre la mesure de l'attention intérieure, et du temps qu'il y faut employer; 3°. sur la nature et la force de l'attrait, pour le seconder dans toute son étendue, et selon ses fins particulières. Mais au reste, je soutiens qu'il n'est point de personne qui se veuille donner à Dieu, qui ne doive aussi se donner à l'oraison : et je veux que vous-même, Théonée, le fassiez plus qu'aucun, fussiez-vous dépouillé de tous les avantages dont j'ai fait mention.

## CHAPITRE II.

*Les véritables raisons pour lesquelles on ne veut point faire oraison.*

Après vous avoir montré la faiblesse du raisonnement de ces personnes qui s'excusent de l'oraison, vous voulez bien maintenant, Théonée, que je vous découvre les véritables raisons qui les portent à s'en défendre, comme si elles étaient bien défendues, parce qu'elles s'aveuglent, pour ne pas voir l'illusion de leur défense.

Je veux donc leur faire voir que toute autre chose que ce qu'elles disent, les fait parler pour se justifier de ce qu'elles refusent de s'adonner à l'exercice de l'oraison ; et si vous êtes de ce nombre, Théonée, c'est à vous à qui je m'adresse, et dans votre personne à toutes celles qui sont dans la même disposition.

Vous fuyez l'oraison, je l'avoue ; mais avouez aussi que cela vient de ce que vous vous bornez dans la vertu, et que vous ne voulez aller que jusqu'à un certain point sans passer plus avant; vous vous prescrivez des méthodes et des pratiques, et puis vous en demeurez là, disant que c'est assez pour vous, et que vous prétendez mener une vie qui ne vous donne point tant de peine par ces continuelles applications. Voulez-vous ainsi donner la loi à Dieu, en ce qui regarde votre perfection? Les bornes que vous vous donnez, sont des bornes que vous prescrivez à sa conduite : c'est donc vous qui prétendez régler votre perfection, usurpant ainsi sur les droits de Dieu? Vous ne comprenez pas assurément ce que vous faites, de limiter de cette sorte votre vertu par une autorité particulière qui entreprend sur celle que Dieu a de vous conduire toujours à une plus grande perfection par toutes sortes de voies : et vous voyez par là combien vous vous excusez faiblement de l'exercice de l'oraison.

Mais si nous voulons encore entrer plus avant dans les replis de votre cœur, nous y découvrirons que votre immortification ne peut supporter, ni surmonter les difficultés de l'oraison ; car pour y réussir, il faut peu à peu y assujettir les puissances de son âme ; il les faut recueillir en elles-mêmes, ce qui ne se fait pas sitôt, ni sans bien

des combats : or, comme vous fuyez ces peines qui sont les plus rudes et les plus sensibles de l'intérieur, vous dites que l'oraison n'est point pour vous : oh ! que vous dites mal, Théonée ! Cette vie que vous menez, et ces pratiques dans lesquelles vous mettez toute votre dévotion, n'ont pas beaucoup de difficultés, et c'est pour cela que vous vous y tenez : mais parce que l'entrée de l'oraison est difficile, et que la continuation ne l'est pas moins, vous prétendez que vous n'êtes point appelé à cette sainte occupation : dites plutôt que vous ne vous excusez de l'oraison que pour en éviter la peine et la difficulté.

Peut-être aussi, Théonée, que le grand soin que vous prenez de vous excuser de l'oraison, vient de ce que vous êtes un sensuel dans les choses spirituelles : vous avez cru qu'elle n'était qu'une source de douceurs, dont j'espère bien vous désabuser dans la maxime suivante ; dans cette pensée, vous vous êtes présenté plusieurs fois à l'oraison, et n'y trouvant pas les consolations que vous vous promettiez, vous dites maintenant que vous n'êtes pas né pour cet exercice du cœur. Il me semble que vous devez plutôt dire que la sensualité de votre goût n'ayant pas été satisfaite, vous n'avez pas pu davantage supporter les légères épreuves de l'oraison. Ne m'alléguez donc plus pour excuse votre incapacité à ce divin emploi, mais votre immortification à ne pouvoir être dans cette occupation, si vous n'y trouvez de la douceur.

Mais peut-être aussi que l'aversion que vous en avez vient de votre impatience, et que vous voulez que les choses se fassent quasi aussi promptement que vous les concevez. Voilà justement,

Théonée, la cause du dégoût que vous avez pour l'oraison : vous vous y êtes porté, croyant qu'après quelques semaines vous seriez un grand contemplatif; vous n'avez épargné pour la bien faire ni préparation, ni solitude, ni austérités : vous avez cru qu'après cela vous deviez posséder à votre gré ce précieux trésor de l'oraison; mais vous trouvant bien éloigné de votre attente, votre humeur impatiente vous a fait perdre cœur dans la suite; parce que vous ne saviez pas que le don d'oraison est le prix d'une longue persévérance, et qu'il y faut être saintement opiniâtre pour l'obtenir : ne dites donc plus que ce qui vous fait demeurer où vous en êtes, c'est que vous n'êtes point né pour l'oraison.

Mais afin de vous faire voir à vous-même la faiblesse de vos excuses, je vous demande s'il n'est pas vrai que vous avez quelquefois expérimenté les peines intérieures de l'âme pendant l'oraison; et s'il n'est pas aussi véritable que vous n'en avez pu supporter le poids, parmi les sécheresses et les ennuis dont elle s'est vue accablée. Ne sont-ce pas là les véritables raisons pour lesquelles vous tâchez de vous persuader à vous-même que vous n'êtes pas appelé à l'oraison. Vous n'aviez pas encore bien appris, Théonée, que le germe et la semence de l'oraison sont les croix intérieures; car il faut que l'âme y soit comme arrosée et pénétrée de toutes les amertumes, pour en concevoir de la fécondité, et pour être capable de voir naître en soi ce don précieux de l'oraison.

Je sais bien qu'on n'allègue pas d'ordinaire ces raisons, pour s'excuser de ce saint exercice; mais au fond elles sont les seules dont l'immortification intérieure a coutume de se servir pour se justifier.

## CHAPITRE III.

*Les raisons qui prouvent que les personnes qui commencent doivent s'adonner à l'oraison.*

N'AVEZ-VOUS pas un cœur, Théonée, capable d'aimer? et n'en est-ce pas assez afin que vous soyez un homme d'oraison, quand il vous plaira? Approchez-vous de Dieu avec ce cœur, et permettez-lui de dire tout ce que l'affection lui pourra inspirer, et voilà la meilleure oraison dont vous soyez capable; car l'oraison consommée consiste en l'opération du cœur, où tout se passe et se perfectionne dans un amoureux repos avec son Dieu, qui s'y rend comme à son centre, pour ainsi dire, et qui prend un si grand plaisir à en écouter le langage et à y répondre. Il n'y a donc point tant de difficulté à faire oraison; permettez que votre cœur y dise toutes choses; qu'il y entre dans une sainte familiarité avec Dieu, qu'il ne fasse qu'y suivre les mouvemens de son ardeur, sans les régler autrement; qu'il s'y épanche avec la même simplicité qu'il ferait avec un bon ami, car Dieu lui est plus que le meilleur ami du monde: c'est ainsi que, laissant agir l'inclination de votre cœur, vous ferez oraison sans qu'il vous en coûte tant. Ne seriez-vous pas après cela bien blâmable de ne vous pas appliquer à ce saint exercice, puisque vous en avez le principe en vous-même? Car enfin, il ne vous est pas plus difficile de faire oraison que d'aimer; je vous fais juge vous-même là-dessus, si l'exercice de l'amour est bien difficile à votre cœur?

Il ne faut pas aussi que vous vous persuadiez

mal à propos qu'il faille tant de belles pensées pour faire oraison ; il n'y a que le vulgaire ignorant qui en juge de la sorte. Otez-vous bien de l'esprit cette fausse persuasion ; mais persuadez-vous plutôt que la beauté de toutes ces pensées y apporte plus d'empêchement que de profit ; car la grande occupation de l'entendement nuit ordinairement à celle du cœur, qui se nourrit mieux d'ardeur et de feu que de lumières. C'est pour cela que les personnes qui ont une profonde capacité, n'ont pas d'ordinaire des dispositions si avantageuses pour la pureté de l'oraison ; parce que la curiosité de leur raisonnement les éloigne de cette simplicité intérieure, qui est absolument nécessaire pour converser avec Dieu. Consolez-vous donc, Théonée, si vous n'êtes pas de ces esprits si éclairés, et mettez même au nombre des faveurs de Dieu, de n'avoir pas une intelligence si subtile et si pénétrante, puisque c'est un moyen pour entrer plus heureusement dans les richesses de l'oraison : car heureux sont les pauvres d'esprit, puisque ce sont eux à qui Dieu se communique dans l'oraison avec plus de familiarité. Ne dites donc pas que les belles pensées y sont nécessaires, et que vous êtes incapable d'en avoir, c'est une méchante excuse, réjouissez-vous plutôt dans la pauvreté de vos lumières, parce que c'est en quelque façon ce qui vous rend plus capable de devenir un homme d'oraison.

Mais ne savez-vous pas, Théonée, que vous êtes né pour avoir une perpétuelle conversation avec Dieu ? O l'admirable et l'aimable nécessité ! Vous n'avez qu'à en consulter les inclinations de votre âme, et elle vous dira qu'elle porte en son fond un poids secret, qui ne peut trouver son

repos que dans Dieu ; que toute autre conversation des créatures dégénère toujours en amertume ; et que vous n'y pouvez rien trouver qui contente pleinement vos désirs. Or, cette conversation divine n'est autre chose que l'oraison où Dieu et l'âme s'entretiennent avec une sainte familiarité : vous êtes donc par une même suite né pour l'oraison, sans vous en pouvoir dispenser. Pourriez-vous, Théonée, résister à une chose que demande tout votre être ; et croyez-vous pouvoir arracher du fond de votre âme cette inclination si essentielle qu'elle a de converser avec son Dieu, pour y trouver son repos et son bonheur ? c'est ce que vous ne ferez jamais.

Mais faites réflexion, je vous prie, sur ce raisonnement. De toutes les choses que Dieu veut de vous, il n'est rien qu'il veuille comme votre cœur ; car donnez-lui votre corps et vos biens ; sacrifiez-lui tout ce que vous possédez, il n'en fait nulle estime, dit un père (*Ric. à S. Vict.*), tandis qu'il n'est pas possesseur de votre cœur, et quand vous lui refuseriez tout le reste, il serait parfaitement satisfait, si vous lui donniez ce cœur dont la seule possession lui est plus chère que l'univers : car comme dans soi il n'a, pour ainsi dire, que son sein où il repose, aussi hors de soi il n'a que le cœur humain, où il tâche de trouver son repos. Or, il est certain que ce n'est que par le moyen de l'oraison qu'il peut avoir la possession et l'empire de votre cœur ; car hors de là il est ordinairement emporté par le feu des passions et par l'épanchement des sens ; mais comme pendant l'oraison tout est fermé, et que d'ordinaire les passions n'y sont pas altérées, Dieu prend alors son temps pour se couler et s'insinuer dans ce

cœur, afin d'y établir son empire. Il faut donc conclure, par une conséquence nécessaire, que vous êtes obligé étroitement à l'oraison; car si vous avez une obligation rigoureuse de donner à Dieu votre cœur, puisqu'il en fait l'unique objet de ses demandes et de son amour : et si d'ailleurs il ne peut le posséder que vous ne soyez homme d'oraison, n'êtes-vous pas indispensablement obligé de travailler à ce divin exercice? c'est trop de gloire pour vous, ô Théonée! que Dieu vous commande de lui donner votre cœur pour en faire ses délices : vous ne sauriez donc aussi trop aimer l'oraison pour aider et pour seconder un dessein qui vous est si avantageux.

Enfin, je ne crois pas que vous étant déclaré pour la vertu, vous ayez renoncé aux divines douceurs qui en sont ordinairement les compagnes, ou bien vous auriez les inclinations bien basses, outre qu'il est très-difficile que la vertu se soutienne long-temps dans la privation totale de ces biens délicieux; sachez néanmoins que vous n'en connaîtrez jamais le goût, que vous ne vous appliquiez à l'oraison : car comme l'oraison est un lieu d'épreuves, elle est aussi un lieu de jouissances, et si c'est là où les peines les plus dures attendent l'âme pour tenter sa fidélité, c'est là aussi où lui sont réservées les plus douces faveurs pour la couronner : de sorte que l'oraison n'est pas moins la source des douceurs que des amertumes de l'intérieur; et comme les princes ont de certains temps pour répandre leurs faveurs avec plus d'abondance, ainsi Dieu a fait choix du temps de l'oraison pour s'y approcher davantage de l'âme par la communication de ses bontés. Si vous avez donc quelque désir de posséder ces biens, il faut

que vous aimiez l'oraison, sans laquelle vous ne les posséderez jamais. Il me semble que des délices si célestes méritent bien que vous ne négligiez pas ce saint exercice.

Mais pour vous convaincre encore davantage de la nécessité de l'oraison, n'est-ce pas assez que Notre-Seigneur nous en ait recommandé l'usage en tout temps et en tout lieu? Cette recommandation nous doit tenir lieu de commandement, puisque le Sauveur nous témoigne que la prière nous est si nécessaire. Or, il n'a pas entendu que cette prière continuelle se fît du mouvement des lèvres, car c'eût été une chose incompatible avec toutes les fonctions de la vie humaine; il a donc voulu parler de la prière du cœur, et n'est-ce pas celle que je vous ai dit être la véritable oraison? Si bien qu'au jugement de Dieu même, elle est de nécessité et d'obligation. Pourriez-vous bien après cela, Théonée, résister à un commandement qui vous est si avantageux, et ne vous soumettre pas à un ordre qui vous fait trouver votre sainteté dans votre soumission? Ne pensez pas vous excuser sur ce que la loi n'a été faite que pour quelques âmes choisies; car prenez garde qu'elle a été portée universellement pour tous, parce que le besoin en est universel, ce qui prouve que vous êtes compris dans l'étendue de cette obligation, sans vous en pouvoir dispenser.

N'êtes-vous pas convaincu de toutes ces preuves, et pouvez-vous après cela vous défendre d'être un homme d'oraison. C'est maintenant, Théonée, qu'il faut que vous vous rendiez, malgré tout ce que vos répugnances et vos fausses lumières vous en peuvent dire, et que vous vous disiez à vous-même, que l'ardeur que vous sen-

tez au service de Dieu, ne sera qu'un feu de peu de durée, si l'esprit d'oraison n'en entretient la chaleur.

Mais afin que vous connaissiez les peines que souffre une âme qui refuse de s'appliquer à l'oraison, je veux vous les représenter dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE IV.

*Les misères inévitables à une personne qui commence à servir Dieu, lorsqu'elle refuse de s'adonner à l'oraison.*

Je vous dirai donc, mon cher Théonée, que vous engageant dans une vie vertueuse, il y a quatre grands défauts que vous n'éviterez jamais, si vous n'entrez en même temps dans l'exercice de l'oraison : je veux vous les faire concevoir par l'opposition de quatre choses dont vous avez un extrême besoin.

Vous avez besoin de vous connaître, parce que jusques ici vous avez été dans les ténèbres, vivant toujours absent de vous-même; vous n'avez eu les yeux ouverts que pour les objets des sens, vous avez été aussi aveugle pour tous les mouvemens de votre âme, et pour toute cette vie intérieure et cachée, que si c'eût été une chose qui ne vous eût point touché : vous le savez, Théonée, que vous n'avez pas été moins dans cette obscurité que dans vos égaremens. Cela étant, il est nécessaire que vous entriez dans la connaissance de votre fonds, pour avancer dans la vertu, laquelle ne peut être solidement appuyée que sur cette même connaissance.

Vous avez encore besoin de dompter vos pas-

sions; ah! que vous le comprenez bien, parce qu'elles ont été immortifiées : vous en avez tant ressenti les révoltes, vous en avez tant reçu de plaies dans l'âme, vous en avez souvent été emporté si loin, que ce serait à vous de me le dire, et non pas à moi de vous en parler. Vous pouvez donc bien juger que pour être vertueux selon vos desseins, il est nécessaire que vous soyez le maître de vos passions, autant que vous en avez été l'esclave.

De plus, vous avez un besoin tout particulier de la présence de Dieu, n'est-il pas vrai, Théonée? avouez ingénument que vous en avez été tellement éloigné par vos grandes dissipations, qu'il semblait qu'il n'y eût point de Dieu pour vous. Or, vous ne pouvez pas douter que pour avancer dans la vertu, cette divine présence ne soit un moyen aussi nécessaire qu'il est efficace, et qu'entre toutes vos obligations, celle-ci ne doit pas être la dernière.

Le quatrième besoin que vous avez, est de spiritualiser vos sens, et de les détacher du sang et de la chair; car vous savez qu'ils ont été bien extérieurs et répandus sur les objets; vous savez que votre âme en est devenue toute matérielle par leur contagion, et que vous avez encore toutes les peines du monde à l'en séparer, tant ils ont pris un empire souverain sur votre esprit. Cela vous fait bien voir que, pour devenir un homme spirituel, vous devez nécessairement travailler à purifier vos sens, et à les dégager de la matière.

Ces quatre besoins, Théonée, dont votre âme n'a que trop d'expérience, étant une fois bien compris, vous feront voir qu'ayant dessein de vous donner à la vertu, vous tomberez inévitablement

dans quatre défauts très-considérables, opposés à ces quatre besoins, si en même temps vous ne faites une étude particulière de l'oraison.

Le premier défaut, que vous appellerez, si vous voulez, déréglement ou désordre, est l'ignorance de vous-même, dont votre âme sera toujours obscurcie, si vous abandonnez l'exercice de l'oraison. Parce que dans le temps de l'oraison, toutes choses étant plus calmes dans l'âme, il se présente à l'esprit comme un miroir et une glace, dans laquelle on découvre tous les mouvemens divers de la grâce et de la nature, où l'on fait le discernement des uns et des autres, et où l'on acquiert une science expérimentale de l'intérieur; et c'est par là qu'on apprend les voies sûres de la vie spirituelle, sans tomber dans celles qui sont remplies de beaucoup d'erreurs. Si vous ne vous appliquez donc point à l'oraison, hélas! que sera-ce de vous? sinon que vous ne verrez jamais les principes de vos maladies; vous n'aurez jamais de compassion pour les pauvretés de votre âme; vous prendrez indifféremment le mensonge pour la vérité; vous irez dans des précipices, sans les apercevoir, que lorsque vous y serez tombé. Ce sont les suites de cette ignorance de soi-même, qui s'entretient dans l'âme, lorsqu'elle s'éloigne de l'oraison: est-il rien à plaindre, ô Théonée, comme de ne se pas connaître? Mais est-il rien de déplorable, comme de fuir l'oraison, dont la perte attire à la conscience tant de funestes dispositions? Voilà l'état où vous serez réduit, si vous n'aimez pas l'oraison, et si elle ne fait pas la nourriture ordinaire de votre âme.

Le second déréglement est la vivacité et le feu des passions. Vous savez bien qu'elles naissent

avec nous dans le désordre et dans la révolte ; c'est pour cela que le plus grand soin doit être d'en arrêter les saillies et les emportemens, et que l'industrie consiste à les réduire à une juste modération, et à les adoucir si bien, qu'elles soient soumises à la grâce et à la raison : car je vous demande quel est l'état d'une âme assujettie à ses passions, et si sa conscience ne se peut pas alors plutôt appeler un lieu de désordre que la demeure du Saint-Esprit ? Voilà néanmoins l'état où la vôtre sera réduite, si vous n'aimez l'oraison ; car il n'y a rien au monde qui calme et qui apaise tant les passions : la cause est bien naturelle. Nous n'ignorons pas que l'on prend facilement l'esprit de la personne avec qui l'on a quelque habitude, et que l'on passe aussitôt dans toutes ses inclinations : croyez-vous que la même chose n'arrive pas à celui qui converse avec Dieu, et qu'il soit moins facile de prendre son esprit ? et où se passe ce divin commerce et cette familière conversation, si ce n'est dans l'oraison, qui est le véritable entretien de Dieu et de l'âme ? Et quel est le caractère le plus aimable de l'esprit de Dieu à notre égard, sinon une douceur délicieuse et ineffable ? C'est donc dans l'oraison que l'âme ayant une si chère compagnie, ses passions farouches et intraitables se peuvent facilement adoucir par la suavité et l'onction de ce divin esprit. Après cela, Théonée, je ne ferai point de difficulté de dire que vous aimez le désordre et le trouble de vos passions, si vous n'aimez pas l'oraison.

Le troisième déréglement est un étrange éloignement de Dieu. Il n'est rien qui soit intime à notre cœur comme Dieu, dit saint Grégoire, et

pourtant il n'est rien qui s'en éloigne comme ce même cœur par ses égaremens. C'est un vagabond, qui court incessamment, qui se donne à qui le veut, et qui, par ses fuites continuelles, dérobe à l'âme la présence de son Dieu, la laissant dans un état bien digne de compassion. Voilà où en sera éternellement votre cœur, Théonée, si vous n'y remédiez ; mais vous n'y pourrez jamais trouver le remède, que dans l'oraison ; car c'est elle qui fait naître la familiarité de l'âme avec Dieu, qui l'en pénétrant toute entière, lui en laisse ensuite une douce présence pendant le jour. Si elle a donc cet avantage de vous faire jouir des plus douces caresses de Dieu, pour vous en laisser la vue et la compagnie en toutes vos actions, ne sommes-nous pas déjà assez éloignés de Dieu par le malheur de notre condition, sans nous en éloigner encore davantage en nous retirant de l'oraison.

Le quatrième déréglement, dans lequel vous tomberez infailliblement, est la vie des sens. Cette vie, comme vous savez, est une vie animale, qui fait dégénérer l'homme jusqu'à la condition des bêtes, lorsqu'il n'a point d'autres règles de ses actions que les objets terrestres et grossiers, et que son esprit n'a plus d'autre opération que celle des sens charnels lui peuvent suggérer : et cependant voilà la vie que vous mènerez, et que vous ne pouvez absolument éviter, si vous ne recourez à l'oraison, parce que cette vie sensuelle et indigne de Dieu ne peut être réformée, et les désordres ne s'en peuvent arrêter que par un continuel recueillement. Et où s'apprend ce recueillement, sinon dans l'oraison? où il se commence et où il se perfectionne, pour en laisser après l'impression à l'âme dans toutes les actions de la journée, et

pour faire en sorte que les sens, qui sont de leur nature tout charnels, se puissent spiritualiser, en se dégageant peu à peu des objets sensibles. Il faut donc aller à l'oraison comme à la source de ce bonheur, et y faire puiser aux sens une vie surnaturelle et divine, autrement ils abaisseront l'esprit jusqu'à la chair, au lieu qu'ils devraient être élevés jusqu'à participer à la nature de l'esprit. C'est à vous de voir maintenant si vous aimez mieux passer vos jours dans cette vie animale des sens, que de mener une vie toute sainte et toute spirituelle dans l'exercice de l'oraison.

Mon cher Théonée, seriez-vous bien capable de prendre une si funeste résolution? Quoi! vous renoncerez au paradis de la vie, où l'on a le bonheur de voir Dieu, de le posséder et de le goûter. Non, je suis assuré que vous n'y consentirez jamais, et que dans le commencement de vos ferveurs vous aurez autant d'ardeur pour l'oraison, que vous avez de désir de vous perfectionner dans les vertus.

## MAXIME II.

### DU MOYEN DE PROFITER DE L'ORAISON.

C'est un bon moyen pour réussir dans l'oraison, que d'y aller pour se sacrifier.

Après vous avoir montré combien il est nécessaire aux personnes qui commencent à servir Dieu, de s'engager d'abord dans l'exercice de l'oraison, j'ai cru qu'il était à propos de les prévenir d'une maxime qui les empêchât de se rebuter, et qui les détrompât des fausses persuasions dont elles se laissent ordinairement préoccuper.

Mais avant que d'en venir là, je veux, Théonée, vous ôter l'étonnement que vous pouvez justement avoir, de ce que d'une infinité de personnes qui s'appliquent à l'oraison, il y en a si peu néanmoins qui y réussissent; car les plaintes qu'on en fait sont si ordinaires, que pour cela les uns la laissent tout à fait, et les autres n'y persévèrent qu'avec beaucoup de négligence, et comme par manière d'acquit.

Je ne prétends pas ici parler de ceux qui sont dans des engagemens incompatibles avec l'exercice de l'oraison, parce qu'ils doivent ôter ces obstacles volontaires, s'ils veulent être dignes d'entrer dans cette divine conversation. Je ne parle pas aussi de ces âmes immortifiées qui, ne cherchant que la satisfaction des sens, ne sont pas capables de cet exercice de l'esprit, parce qu'elles sont toutes matérielles. Je ne parle point non plus de certaines gens, qui ont des dispositions naturelles si opposées à l'oraison et à la contemplation, qu'il n'y a point de sujet de leur en vouloir mal s'ils n'y réussissent pas. Toutes ces personnes ne doivent point faire votre étonnement, parce qu'elles sont retranchées de ce divin commerce, ou comme indignes d'y être admises, ou comme incapables d'y rien faire.

Mais voici ce qui vous doit paraître plus surprenant; il y en a qui semblent se défaire de tous les empêchemens de l'oraison, qui meurent assez bien à leurs sens, qui rompent avec toutes les compagnies, qui ont un soin continuel de se recueillir en eux-mêmes; et néanmoins vous en trouvez peu de tout ce grand nombre qui réussissent dans l'oraison.

Pour moi, Théonée, je vous confesse que je n'en

suis guère surpris , sachant les dispositions qu'y apportent ordinairement toutes ces personnes ; et je le serais beaucoup plus , si elles y faisaient autant de profit qu'elles s'en promettent ; car il n'est rien d'immortifié comme les fins et intentions avec lesquelles elles entrent dans l'oraison. Et on peut dire que le désordre de leurs oraisons vient du repos et des douceurs qu'elles y cherchent , y courant comme aux embrassemens de l'époux et comme à une source de délices. Vous diriez qu'elles ne regardent l'oraison que comme un sujet de sensualité , et une mer où elles prétendent nager dans le plaisir.

Il y a pourtant quelque différence entre ces personnes. Car les unes y cherchent des lumières et de belles connaissances. Ce sont de ces esprits curieux et ambitieux qui aiment l'élévation , et qui ne sont jamais contens , si leur entendement n'est rempli de clartés. C'est pourquoi ils ne vont à l'oraison que pour y étudier et pour y apprendre, afin de pouvoir après faire leçon , et tenir comme académie de la vie intérieure ; si bien qu'ils ne s'y portent que pour s'y enrichir , par une certaine avarice spirituelle , étant bien aises ensuite d'étaler la grandeur de leurs trésors.

Il y en a d'autres qui ne vont à l'oraison que pour en goûter les douceurs, et qui ne la regardent que comme une source de plaisirs , se persuadant que ce sacré temps ne doit être pour eux qu'un festin rempli de délices , de sorte que la pure sensualité est le principe du mouvement qui les y porte.

Il y en a même qui y cherchent l'oraison de quiétude , et qui , pour cet effet se tenant le corps en repos , se persuadent que l'esprit y est aussi. Elles

croient que pour ne se point remuer, pour adoucir leur respiration, pour se donner une situation fort composée, l'âme en est pour cela dans une divine quiétude, c'est un étrange abus de croire ainsi se reposer et s'endormir en Dieu.

Vous en trouverez encore plusieurs qui ne vont à l'oraison que pour y entendre Dieu par de certaines voix intérieures ; et il arrive d'ordinaire que ces personnes se font elles-mêmes une oraison de silence, où elles s'établissent par leur propre industrie, elles empêchent l'entendement de raisonner ; elles arrêtent tous les actes de la volonté ; elles suspendent en un mot tous les mouvemens de l'âme ; et là-dessus elles se flattent que cela suffit pour entrer dans l'oraison de silence, et qu'il n'y a plus que Dieu qui parle en elles.

On en voit d'autres qui se portent à l'oraison, parce qu'elles y attendent une union douce et amoureuse, et même un feu sensible, qui leur échauffant la poitrine, leur fasse pousser des soupirs et des gémissemens : on les entend soupirer souvent, et s'enflammer ainsi peu à peu, et puis elles se persuadent faussement qu'elles sont passées dans cette amoureuse union, quoique ce qu'elles sentent ne soit que l'effet d'une imagination échauffée.

Après des intentions si impures et bien d'autres, qu'il serait trop long de vous dire, pourrez-vous maintenant vous étonner, Théonée, si l'oraison laisse si peu d'effets de sainteté dans les âmes, et si l'on en voit si peu qui en remportent un esprit intérieur, et l'intelligence de ce divin exercice ?

Voyons donc quels sont les moyens de bien faire l'oraison : et parmi tant de sortes d'esprits inté-

ressés et corrompus qu'on y apporte, quel est celui qui doit être comme l'âme d'une si sainte occupation. On en donne une infinité de pratiques, on prescrit des préparations éloignées, et des préparations prochaines, que chacun donne et prend selon la diversité de son goût, et dont tous les livres sont remplis : vous souffrirez bien aussi, Théonée, que je vous présente un moyen que j'estime le plus sûr ; parce qu'il est tout opposé à la disposition sensuelle, avec laquelle on a coutume d'entrer dans l'oraison. L'on y va comme en un lieu de repos et de jouissance, et je dis qu'une bonne manière d'y réussir, est d'y aller pour s'y sacrifier, et pour y souffrir.

Cette maxime n'est pas pour ces âmes lâches, qui ne cherchent que des douceurs dans l'exercice de la vertu ; elle demande un esprit généreux qui préfère l'état de victime à tous les autres états : c'est de ce nombre que je désire que vous soyez, Théonée ; vous en serez plus capable de comprendre la suite de mes raisons, parce que les inclinations de votre cœur donneront à votre esprit plus de facilité pour les concevoir.

## CHAPITRE PREMIER.

*Les principes qui font ordinairement que l'oraison réussit mal.*

Il est à propos de savoir les choses, qui d'ordinaire nuisent à l'oraison, et la rendent infructueuse, lors même que l'on y est ; car je ne parle pas maintenant des dispositions qui la précèdent, et qui rendent après l'âme incapable d'y pouvoir rien faire de bien. Or, je trouve, ce que tout le

monde sait, que l'âme y est ordinairement dans l'un de ces trois états, qui sont ou la source, ou l'occasion des déréglemens qu'elle y expérimente, et qui lui rendent ce divin exercice ou inutile, ou même désavantageux.

## § I.

Le premier état sont les ennuis, les dégoûts, les délaissemens, et toutes les autres peines de l'oraison, sur lesquels je ne prétends pas ici m'étendre, parce que ce n'est pas le lieu de le faire, et que c'est une chose qui se trouve dans une infinité de livres spirituels? mais je vous prie de faire réflexion avec moi que c'est là ce qui donne sujet aux âmes faibles et sans courage de s'abattre, de se plaindre de l'oraison, de se dégoûter de cet exercice, et de n'en sortir jamais qu'avec une mauvaise humeur, et un chagrin extrême, jusqu'à penser qu'elles y ont une totale incapacité, et qu'elles n'y font que perdre le temps.

Et cependant, vous êtes peut-être de ce nombre, Théonée, vous qui disiez avec tant de courage que vous seriez une victime entre les mains de Dieu, et que vous soutiendriez le poids de toutes ces épreuves avec fidélité : et à peine êtes-vous touché d'une légère plaie, selon la parole de Job, que vous manquez aussitôt de cœur; à peine Dieu porte-t-il un peu la main sur vous, que vous en êtes tout troublé. Où est donc cette force, où est cette patience, où est la perfection des voies, dont vous vo u formiez de si belles idées.

Voilà la petitesse de l'esprit, et son peu de fidélité, quand il est privé des douceurs de l'oraison, faisant le lieu de son supplice, de celui qui le devrait être de son bonheur. C'est ainsi que dans

les âmes sensuelles, les misères de l'oraison en détruisent tout le fruit, et font qu'elles en sortent avec plus d'immortification et d'impureté, qu'elles n'en avaient lorsqu'elles y sont entrées.

## § II.

Le second état de l'âme dans l'oraison, est celui des consolations et des visites de Dieu, que tout le monde ressent de temps en temps, selon la conduite ordinaire : vous le savez, je n'en veux point douter ; mais savez-vous bien que c'est aussi un des principes qui fait que l'oraison n'a pas ordinairement de si favorables succès? Oui, Théonée, ces agréables biens, ces délices du ciel, que Dieu répand dans l'âme en ce temps, ou comme des appas pour l'attirer à lui, ou comme des récompenses, ou comme de pures complaisances de son amour, sont à plusieurs personnes une occasion de faire leur oraison d'une manière qui leur est désavantageuse.

Parce qu'il est extrêmement difficile de recevoir avec pureté la suavité des dons de Dieu. Savez-vous bien que c'est le propre des saints de pouvoir être dans ces divines communications, sans intéresser la pureté de leur âme, n'y mêlant point de retours ou superbes, ou sensuels? Cela vient de la délicatesse de ces faveurs, qui sont pleines de tant de douceurs et de charmes, qu'il faut être saint, pour empêcher que la nature ne s'y attache aussitôt avec quelque déréglement : et l'êtes-vous, Théonée ? Je vous en laisse à vous-même le jugement, et s'il n'est pas difficile de recevoir les consolations divines sans les altérer.

Remarquez que toutes les personnes de piété ont une disposition à bien souffrir, et cette dispo-

sition qui ne demande qu'une simple soumission d'esprit se trouve communément dans les bonnes âmes. Mais la disposition à recevoir les douces visites de Dieu, de la même manière que la boue reçoit le rayon du soleil sans se mêler avec sa lumière, est une grâce particulière des grands saints.

Pour nous autres, hélas! Théonée, sitôt que Dieu dans l'oraison se rend sensible à nos cœurs par quelque effet de son amour, nous nous y mêlons d'ordinaire avec tant de sensualité, qu'il est obligé de se retirer pour ne prolonger pas davantage l'impureté de notre jouissance. Et voilà justement ce qui fait que les consolations de l'oraison deviennent dangereuses à tant d'âmes par la mauvaise disposition qu'elles apportent à les recevoir.

## § III.

3. Le troisième état auquel l'âme se trouve dans l'oraison, tient comme le milieu entre les deux états dont je viens de parler : parce que dans celui-ci elle n'est ni dans la consolation, ni dans la désolation; elle n'est ni éprouvée par les peines, ni visitée par les caresses, mais comme si elle goûtait de l'eau qui n'a ni bon ni mauvais goût, elle n'expérimente point d'amertume, et ne savoure point aussi de douceur. À votre avis, que produit communément cet état? Il fait que ces âmes, qui s'aiment beaucoup elles-mêmes, comme c'est l'ordinaire, tombent pendant l'oraison dans une lâcheté et une langueur d'opération, à se laisser emporter à cent extravagances.

Cela est étrange, Théonée, que l'on ne se veuille donner aucune peine pour s'approcher de Dieu dans l'oraison, par une application fidèle et per-

sévérante, si l'on n'est toujours inspiré et toujours prévenu de ses dons : jugez de là quel est le déréglement de notre nature, à qui il semble encore que Dieu doive beaucoup, quand elle veut bien recevoir les recherches de sa grâce.

» Vous venez de voir distinctement les trois dispositions différentes de l'âme dans l'oraison, qui font ordinairement qu'elle en retire si peu de profit. C'est donc une vérité établie par notre propre expérience, par des preuves très-certaines, que les souffrances de l'oraison, que les consolations qu'on y goûte, et que l'état d'indifférence qui ne tient ni de l'un ni de l'autre, sont aux âmes communément une occasion de faire très-mal leur oraison : c'est pourquoi j'ai avancé, dans cette maxime, que le moyen d'y réussir était d'y aller pour s'y sacrifier et pour y souffrir : parce que cette disposition fait que tous les états dont je viens de parler, deviennent avantageux à l'âme, et ne l'empêchent point de s'y occuper saintement.

## CHAPITRE II.

*Raisons qui prouvent que l'oraison réussit toujours bien, quand on y va avec un esprit de sacrifice.*

Allez donc à l'oraison, Théonée, comme si vous alliez au Calvaire, pour vous y sacrifier, et non pas pour y jouir. Représentez-vous que l'oraison est comme l'autel des sacrifices, où l'on ne va pas pour vivre, mais pour mourir. Le prêtre ne monte à l'autel que pour y sacrifier Jésus à la grandeur de son Père, et non pas pour le couronner de gloire, comme sur le Thabor : allez

ainsi à l'oraison, non pas pour y être dans les clartés et dans les délices, mais seulement à dessein d'y faire à Dieu un sacrifice de vous-même, et d'y souffrir tout : allez-y encore une fois comme les martyrs sur le théâtre de leurs supplices, pour y sentir les plus dures épreuves de Dieu, et non pas pour y entrer dans les douceurs de sa consolation : allez-y enfin pour y trouver votre destruction, et pour en sortir tout détruit ; entrez-y comme dans une fournaise, afin d'y brûler et de vous y purifier, et non pas comme dans un bain, pour vous rafraîchir, ni comme dans un lit de fleurs pour vous y reposer.

Si vous allez à l'oraison avec cette excellente disposition, ni tout l'enfer, Théonée, ni toutes les douceurs les plus capables de flatter la nature, n'empêcheront jamais que votre oraison ne vous soit alors un moyen assuré de sainteté et d'union avec Dieu.

## § I.

Car, pour reprendre les trois états dont j'ai parlé, qui rendent inutile à l'âme le temps précieux de l'oraison, je veux qu'elle y soit dans toutes les détresses intérieures, et qu'elle y soit desséchée de tout ce qui lui pourrait donner une seule goutte d'onction ; pensez-vous qu'elle s'étonne et qu'elle se décourage pour cela? Je n'ai, dit-elle, que la chose à laquelle je me suis destinée ; je trouve justement le couteau que je cherchais pour être sacrifiée, et je vois heureusement que je suis devenue la victime de celui à qui je veux être immolée. Je vois que mon attente est remplie, de quoi donc me pourrais-je plaindre, puisque mes désirs sont accomplis. C'est ainsi,

Théonée, qu'allant à l'oraison pour vous y sacrifier, les peines qui y pourront arriver ne sont que l'agréable terme de vos vœux.

Mais cette âme de sacrifice rend encore les peines de son oraison bien plus saintes, par l'union qu'elle en a fait à celle de Jésus dans les peines de son oraison agonisante : elle y demeure avec grande paix, et elle s'estime toujours trop bien, en ayant beaucoup moins que son divin Sauveur, et étant en sa compagnie. Les ennuis de son oraison ont beau se redoubler, elle ne l'en aime pas moins, et elle n'en voudrait pas retrancher un seul moment, pour ne pas perdre un seul moment le bonheur d'être avec son Jésus souffrant. C'est ainsi que sa disposition de sacrifice lui fait trouver aimables les misères de son oraison, qui en devient infiniment plus précieuse.

Mais cette disposition de victime et cette préparation à souffrir toutes les peines de l'oraison, fait que celles qu'elle y rencontre ne lui paraissent que des ombres ; car hélas ! Théonée, elle a bien d'autres vues dans le moment qu'elle en est un peu délaissée pendant l'oraison, et que la nature s'en voudrait plaindre ; elle considère des yeux de l'esprit les flammes de l'enfer, où elle devrait brûler, et alors, oh ! qu'il lui est doux d'être dans les légères détresses de son oraison, et qu'elle se repose avec plaisir dans ce qui devait faire le sujet de son inquiétude ! Elle en aime la longueur, elle en chérit l'amertume, car enfin le temps qu'elle emploie à cet exercice n'est pas une éternité, et ces légers ennuis ne sont pas les tourmens de l'abîme. Et d'où viennent ces effets si avantageux de l'oraison ? de l'esprit de victime, avec lequel cette âme y est entrée.

C'est cet esprit qui lui fait encore penser que l'oraison est proprement le lieu des sacrifices, où Dieu détruit la victime dans le silence, n'étant point empêché par les occupations que cette âme peut avoir avec le monde : il est vrai qu'il y fait souvent des victimes d'amour, et qu'il les brûle par l'ardeur de ses saintes flammes : il y fait encore des victimes de contrition, prenant alors son temps pour les consumer par la vue de leurs péchés; il y fait des victimes d'anéantissement, l'âme se mettant comme au néant par la considération de ces grandeurs. Mais il y fait aussi des victimes de souffrances par toutes les désolations qu'il y fait sentir à l'âme, qui en est la victime, et qui ne refuse point de l'être, s'y étant bien préparée par son esprit de sacrifice, et par un généreux abandon d'elle-même à toutes les peines de l'intérieur.

Cet esprit de sacrifice que l'âme porte à l'oraison, lui fait de plus penser que l'oraison est le temps où Dieu réserve ces saintes vengeances, pour châtier les égaremens qu'elle a eus dans ses autres occupations, comme s'il lui disait : Tu t'es retirée de moi, et moi, infidèle, je me retire maintenant de toi; à quoi l'âme, à cause de la bonne disposition qu'elle a apportée, se soumet très-volontiers, et profite de son oraison aussi-bien sous le poids des vengeances de Dieu que dans l'excès de ses consolations; lui disant avec humilité : Hé bien, mon Dieu, c'est ce que je désire; je suis ravie que votre justice soit satisfaite : voilà toutes les carresses que je souhaite dans mon oraison; contentez votre juste indignation, et je suis contente moi-même.

Et puis, dans l'abondance des amertumes de

son oraison, venant à considérer que Dieu s'en veut glorifier, le croirez-vous, Théonée, que quelquefois la chose change de face ; car il arrive assez souvent que cette vue fait couler dans l'âme, dit le prophète Joël, des eaux vives et divines, qui en tempèrent et qui en adoucissent toutes les amertumes : de sorte qu'elle voit, sans l'avoir espéré, son sacrifice d'absinthe changé en un sacrifice de parfums et d'odeurs.

Vous en souvenez-vous, Théonée, et ne l'avais-je pas bien dit, que rien n'était capable de faire réussir votre oraison, comme d'y aller pour vous y sacrifier et pour y souffrir? qu'il y fallait un grand courage, et que ces âmes tendres et délicates, à qui le seul mot de sacrifice et d'amertume fait peur, n'y sont pas propres. Mais n'est-ce pas pour vous un grand sujet de consolation de ne chercher dans l'oraison que votre mort et que votre anéantissement, et d'y renoncer à toutes les satisfactions sensuelles?

## § II.

Supposons maintenant que votre oraison soit inondée de douceurs célestes, et que tout au contraire de vos dispositions, Dieu vienne à vous avec la tendresse de ses embrassemens : je vous disais tantôt que d'ordinaire ces caresses divines étaient à l'âme, qui n'est pas tout à fait sainte, une occasion de beaucoup d'impuretés ; mais je vous dis maintenant, qu'allant à l'oraison avec cette disposition de vous y sacrifier et d'y souffrir, toutes ces consolations ne seront pas capables d'altérer la pureté de votre âme, et il arrivera, comme dit Tertullien (*De Pat.*), que l'excès de ses divines faveurs lui sera un poids pour l'abattre, et non

pas un vent de vanité pour l'élever. Hélas! dira-t-elle alors, est-ce donc à mon indignité que l'on fait toutes ces faveurs, et pourquoi ne suis-je pas plutôt secondée dans la disposition que j'ai de me voir pendant toute l'oraison sacrifiée par les peines et les ennuis? C'est ce qui fera que la communication de ces douceurs célestes lui sera plutôt un sujet de confusion et d'abaissement que d'élévation.

Ajoutez que, comme elle est entrée dans l'oraison, toute pénétrée de ce sentiment de sacrifice et de mort, elle ne s'arrêtera pas aux douceurs et aux lumières dont il plaira à Dieu de la favoriser; mais elle sera dans l'admiration de ses bontés. Hélas! Dieu d'amour, s'écriera-t-elle, je ne viens à l'oraison que pour y trouver ma croix, afin d'apprendre à bien mourir, et vous me remplissez de toutes les douceurs de vos miséricordes; je pensais y trouver mon tombeau, et vous m'y comblez de vos libéralités; je pensais y venir rendre le tribut à votre justice comme une criminelle, et vous me venez caresser comme une innocente épouse; elle ne contemplera que les bontés de son Dieu et son indignité, sans être occupée vainement de ses faveurs, parce qu'elle est allée à l'oraison si bien disposée de s'y voir détruite, que sa plus grande peine est de ne l'être pas, et que les douces visites de Dieu font son plus dur supplice.

Mais elle ne manquera pas de tirer encore beaucoup davantage des consolations qu'elle recevra, car portant à l'oraison le sentiment de son indignité, et le désir de toutes les privations, elle aura bien plus d'estime de ces biens divins, et les recevant avec plus de confusion et de honte, elle

les ménagera après avec bien plus de discrétion et de respect. Les âmes communes qui vont à l'oraison avec sensualité comme à un banquet, deviennent plus hardies et plus prodigues, quand elles y trouvent toutes choses exquises; mais au contraire, celle-ci en est plus circonspecte et plus timide, et ne regarde ces richesses de grâces, que comme des biens qu'elle ne mérite pas, et dont elle ne sait pas faire un bon usage : et à qui doit-elle, Théonée, cette crainte judicieuse, et cette sagesse avec laquelle elle reçoit les faveurs de Dieu dans l'oraison, sinon à cet esprit de victime, avec lequel elle y est venue.

## § III.

Je veux maintenant que dans l'oraison vous ne soyez ni visité par les consolations, ni éprouvé par les peines, mais que votre état soit dans un certain milieu, qui n'est ni échauffé de ferveur, ni abattu par les dégoûts : votre âme ne se laissera pas aller à la langueur et à l'oisiveté; au contraire, elle entrera dans un sentiment de joie, et se dira à elle-même, oh ! que je suis heureuse, car j'étais résolue venant à l'oraison, d'y demeurer dans la souffrance, et je me trouve beaucoup au-dessous de l'état auquel je m'étais préparée : j'attribue même à une faveur particulière un traitement si doux. Car, pour les consolations, hélas ! ce n'est pas à moi qu'elles sont dues; j'en laisse volontiers le goût et le bonheur aux âmes qui ont plus de pureté que moi. Bien loin donc de me décourager, me voyant dans un état intérieur, froid et indifférent, je m'en anime davantage, puisque Dieu m'épargne un châtiment que j'ai mérité. Les consolations ne sont pas pour une âme aussi infidèle

et aussi incapable d'en profiter que moi, et je suis encore bien obligée à Dieu, de ne me point remplir de détresses. Vous voyez bien par là, Théonée, comme cette disposition indifférente de l'âme dans l'oraison ne dégénère jamais en langueur, ni en abattement, quand elle y apporte un esprit de sacrifice, puisqu'elle y rencontre toujours un état beaucoup plus doux que celui auquel elle s'était préparée.

N'êtes-vous donc pas maintenant convaincu qu'on ne peut mieux faire, pour réussir toujours dans ses oraisons, que d'y aller pour s'y sacrifier à Dieu, qui n'y demande que sacrifice et que mort? puisque vous voyez manifestement, comme tous les états, qui pendant l'oraison ont coutume d'en faire ou le supplice ou la corruption, deviennent si utiles par l'esprit de sacrifice qu'on y apporte, que jamais l'on n'en sort qu'avec une nouvelle satisfaction de son âme.

Ne serez-vous pas après cela, Théonée, du nombre de ces généreux contemplatifs, qui, bien loin de vouloir respirer le doux air de la contemplation, n'y vont que pour en goûter l'absinthe et l'amertume : vous en serez, je m'assure, et non pas de ces âmes efféminées qui ne vont à l'oraison que pour s'y enivrer de délices, et qui se font elles-mêmes fondre par leurs soupirs et par leurs efforts, si la grâce ne les fait fondre par ses douceurs. Fortifiez votre âme dans cet exercice, éloignez votre esprit de tout ce qu'il y a de sensible dans l'oraison, tenez-vous toujours dans un état de victime prête à être sacrifiée. Croyez-moi, Dieu ne vous en sera pas moins doux ni moins libéral ; au contraire, cette disposition l'obligera sans que vous le prétendiez, à vous remplir de

tout ce que vous ne lui demandez pas : mais c'est à vous de chercher toujours votre mort dans l'oraison, comme c'est uniquement à lui de vous y inspirer la vie.

## CHAPITRE III.

*Motifs pour entrer dans l'oraison avec un esprit de sacrifice.*

Vous voulez bien, Théonée, que je finisse cette maxime par quelques nouvelles considérations qui serviront à l'éclaircir encore davantage, et à vous éloigner de cette disposition tendre et sensuelle, pour vous approcher de celle qui ne cherche dans l'oraison que la destruction et l'anéantissement de l'âme.

Premièrement, pourquoi pensez-vous que ces âmes tendres et immortifiées s'empressent tant pendant l'oraison, d'y sentir, d'y goûter et d'y voir. Je leur demande ce qu'elles prétendent, et quelle est leur fin ? savent-elles bien que la fin consommée de l'oraison est l'union avec Dieu ? Si elles ne l'ignorent pas, elles ne doivent pas aussi ignorer qu'il n'est point d'état dans l'oraison qui ne nous unisse à Dieu. Si cela est, je trouve qu'elles s'égarent en deux choses : 1°. Elles semblent n'aspirer aux douceurs de cet exercice que comme à leur fin ; 2°. si elles ne les regardent que comme des moyens pour cette union avec Dieu qui est la fin de l'oraison, pourquoi font-elles choix plutôt de ce moyen qui est plus conforme à leur sensualité? Théonée, dites-leur donc bien, si vous en avez la conduite, que toutes les dispositions de l'âme pendant l'oraison sont également bonnes pour nous y unir à Dieu, et qu'ainsi la

sécheresse et la consolation, la disette et l'abondance ne sont qu'une même chose, étant toutes également capables de nous conduire à cette fin, quelque contraires qu'elles soient à la nature et aux sens, parce qu'elles sont sanctifiées par la volonté de Dieu. Il y a pourtant cette différence, que les peines de l'âme ont de leur fond quelque chose qui nous rend plus capables de cette union divine; parce qu'elles sont à l'âme une semence de mort, laquelle est le passage nécessaire pour arriver à l'union : de sorte que, pour réussir plus aisément dans l'oraison, il est très-utile d'y aller pour s'y sacrifier et pour y mourir.

De plus, jugez encore de l'utilité de cet état par l'admirable disposition qu'il met dans l'âme à toutes les plus hautes élévations où Dieu la veut conduire. Un prophète (*Mich.*) nous assure que Dieu abaissera jusqu'au néant toutes ces connaissances; ces lumières et ces beaux sentimens sur lesquels l'âme mettait son appui comme sur des pierres fermes, et qu'il lui découvrira le fond de ses misères, afin de la rendre capable d'être après élevée à la communication de ses grandeurs; mais, suivant notre maxime, l'âme prévient Dieu dans l'oraison, et se met si bas par son sacrifice volontaire, et se détruit et s'immole si parfaitement, qu'elle ne peut être mieux disposée aux infusions divines. Car Dieu, dans le dessein qu'il a de se communiquer à elle, prétend qu'elle soit auparavant en état de recevoir ses faveurs sans danger et avec toute la pureté dont elle est capable : et n'est-ce pas ce qu'elle fait, entrant dans l'oraison avec un esprit de sacrifice et d'abandon d'elle-même aux peines intérieures? Ainsi cette heureuse disposition a en même temps la force

d'attirer sur l'âme les communications de Dieu les plus particulières, et d'empêcher qu'elle ne s'y attache : car outre que les dons du ciel sont toujours bien reçus dans une âme humiliée, et que ces divines eaux s'arrêtent et se reposent dans la profondeur des vallées; son état immolé et anéanti, y fait encore à Dieu une douce violence, qui l'oblige de répandre sur elle les plus précieux trésors de ses grâces. Après cela, Théonée, dites-moi si l'on peut trouver un moyen plus efficace pour bien réussir dans l'exercice de l'oraison ?

Mais il faut que je vous dise encore que vous avez même toutes les obligations d'entrer dans cette disposition; car pouvez-vous, hélas! oublier vos misères présentes et passées; si vous ne le pouvez pas, ah! vous ne savez que trop que leur vue vous doit couvrir de honte, et vous faire paraître comme un criminel, quand vous allez vous présenter à Dieu dans l'oraison; que vous ne devez conséquemment en approcher que comme une victime, et que toute autre disposition serait injuste et peu conforme à votre état. Et quand bien même les pauvretés de votre vie ne vous obligeraient pas à vous revêtir de cet esprit lorsque vous vous approchez de l'oraison, sachez que dans ce temps la grandeur de Dieu vous y oblige infiniment plus que toutes vos misères et toutes vos bassesses; car c'est en ce temps principalement qu'il découvre sa majesté, et qu'il a coutume plus qu'en tout autre d'étaler ses magnificences.

Que de raisons donc, Théonée, vous obligent d'aller à l'oraison avec cet esprit de sacrifice et de victime! et néanmoins qu'il y en a peu qui le fassent de cette manière. Un prophète s'en plaint tout ouvertement, ou plutôt Dieu parlant par sa

bouche. Qui est celui, dit-il, qui ferme à toutes les choses visibles les portes de ses sens, pour entrer dans le recueillement de l'oraison, et qui s'y étant recueilli, allume le feu de son amour sur l'autel de son cœur, et qui fasse tout cela comme à ses frais, sans y être porté par l'excès de mes faveurs. Cette plainte est juste, car le sujet n'en est que trop véritable. L'on voit des seigneurs qui vont à la guerre pour y servir le prince en volontaires, et qui y dépensent tous leurs biens, sans prétendre autre chose que la gloire de le servir. N'est-ce pas là ce que nous devrions faire, Théonée; ne faut-il pas à l'oraison, et entrer dans ce divin recueillement, et y servir Dieu à nos dépens, pour ainsi dire, sans attendre qu'il nous récompense par la douceur de ses grâces, et sans qu'il nous y reste un seul appui naturel pour nous soutenir. Ce n'est pourtant pas là ce qui se fait ordinairement, puisque, comme j'ai avancé dans cette maxime, l'on ne vient à l'oraison que pour y jouir, et y étant, ou l'on veut que Dieu fasse tout, ou l'on y change souvent d'état au désavantage de son âme.

Concluez donc mieux, Théonée, et dites qu'il ne tient plus qu'à vous de faire toujours bien votre oraison, pourvu que vous vous en approchiez pour vous y sacrifier, et pour y mourir. Car vous ne devez pas vous y porter, pour y goûter des consolations, mais dites-vous plutôt à vous-même, dois-je souhaiter des douceurs, moi qui devrais être maintenant dans les flammes l'objet de la justice de mon Dieu, moi, serviteur inutile et misérable, que j'aspire à être reçu à la table du roi, étant même indigne des miettes qui tomben t à terre, et étant trop heureux que l'on ne refuse

pas à un enfant prodigue, comme moi, la nourriture des bêtes.

## MAXIME III.

Allant à l'oraison, personne ne doit sortir de son attrait.

Ayant déjà dit plusieurs choses de la nature de l'attrait dans la maxime que je vous ai donnée dans le premier volume, je n'ai pas dessein de les répéter dans celui-ci : j'en suppose donc toute l'explication, sans qu'il soit besoin d'y ajouter aucun éclaircissement. Je ne ferai seulement, Théonée, que vous rappeler en mémoire que l'attrait n'est autre chose qu'une touche intérieure, et une inclination secrète à quelque disposition particulière, à laquelle Dieu attache l'âme en tout temps et en tous lieux. Si vous en voulez davantage pour comprendre mieux ce que je dirai, voyez la maxime que j'en ai donnée au livre troisième.

Cette définition étant bien entendue, la maxime que j'ai maintenant à vous donner est, qu'allant à l'oraison personne ne doit sortir de son attrait.

J'ai tant de sujet d'avancer cette vérité, que les âmes vraiment intérieures m'avoueront qu'il n'est rien de plus important dans la vie spirituelle : car l'on sait assez que parmi celles qui sont conduites par un attrait particulier de Dieu, plusieurs en usent fort mal, soit que d'elles-mêmes elles se retirent de leur disposition, ou par des opérations différentes, ou par des préparations, soit qu'elles le fassent par les méthodes et les pratiques qui leur sont prescrites par leurs directeurs.

Mais avant que de m'engager plus avant dans la preuve de cette maxime, vous serez bien aise que je vous distingue trois sortes de personnes qui entrent dans l'oraison, afin que vous jugiez mieux de celles dont j'ai dessein de parler.

## CHAPITRE PREMIER.

*Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans les voies ordinaires, allant à l'oraison.*

Pour les premières qui sont dans les voies ordinaires, je dis qu'elles ne doivent jamais s'approcher de l'oraison, qu'elles n'en aient auparavant préparé le sujet; c'est le sentiment de tous ceux qui parlent sainement de ces matières contre l'opinion de quelques-uns qui, par de fausses lumières, engagent indifféremment tous les esprits dans des oraisons, qui d'ordinaire sont remplies d'oisiveté et d'illusion. Oui, Théonée, je veux que si Dieu se contente de vous faire marcher dans les voies communes, vous n'alliez jamais à l'oraison que vous n'y apportiez toujours quelque sujet préparé.

L'Ecriture Sainte et tous les vrais spirituels ne vous disent-ils pas qu'autrement c'est tenter Dieu? car l'âme de son côté doit faire tout ce qui dépend d'elle pour se disposer aux divines opérations, et par sa préparation inviter ainsi cet Esprit-Saint de s'écouler en elle, sans prétendre témérairement que Dieu fasse tout, et qu'elle ne fasse rien, comme si Dieu était obligé de la visiter, ne faisant elle-même aucune avance ni aucune démarche de son côté : elle mérite plutôt que Dieu la rejette pour punir une disposition si superbe; aussi

comme ces personnes n'ont pas seulement un regard de Dieu dans l'oraison, elle leur devient tout ensemble insupportable et infructueuse.

Mais outre cela, cet état est sujet à une infinité d'illusions; car un esprit téméraire qui veut s'élever de lui-même à la contemplation, apportant à l'oraison une âme mal préparée, et attendant les infusions et les illustrations divines, est fort capable d'être trompé, parce que n'ayant aucune matière préparée dont il se puisse occuper, quoique Dieu ne se découvre point à son âme, il se figure alors assez facilement que Dieu l'occupe; si bien que la vanité, ou même l'ennui de se voir si vide, le porte en ce temps à faire des efforts d'imagination, par lesquels il se persuade qu'il entend des paroles intérieures, et que cent autres mystères se passent en lui, qui ne sont pourtant que de pures fantaisies.

C'est encore de là que naissent les extravagances importunes de l'imagination; car l'esprit n'apportant pas à l'oraison de quoi s'occuper et de quoi s'entretenir, si Dieu ne le remplit et ne l'occupe; il se fatigue en supportant son absence, et les efforts qu'il fait sont suivis d'un épuisement de tête qui produit ensuite cent illusions et cent chimères. Que jugez-vous de cet état, Théonée, ne vous paraît-il pas bien digne de compassion?

Il arrive après cela, par une même conséquence, que les peines de l'oraison sont extrêmes, parce que l'esprit n'ayant aucune nourriture, devient affamé, pour ainsi dire, il se tourmente pour trouver Dieu qui le fuit; et se retournant en soi-même, il prend cent postures inquiétantes, n'en pouvant trouver une seule où il se puisse reposer. Je ne m'en étonne pas; parce qu'il s'appuie sur le

rien, ne voulant donner aucune matière à ses opérations. En vérité, il mérite bien les peines qu'il endure.

Mais quand bien même l'esprit n'en souffrirait pas, n'est-ce pas faire une perte considérable d'un temps si précieux? Hélas! Théonée, le temps de l'oraison est le temps de la plus riche moisson que nous ayons dans le jour, puisque c'est là où Dieu a coutume de faire à l'âme ses plus douces communications, et où il la remplit de mille biens. Que fait donc celui qui ne s'y prépare point, en prenant quelque sujet, lorsque Dieu ne prévient point son cœur par les visites de sa grâce? Il y est dans une pure inutilité, n'ayant rien qui le fasse mériter, ni de la part de Dieu, qui se retient, ni de la part de son propre esprit qui n'opère point. Ah! Théonée, que peut-on gagner le reste du jour, quand on a perdu le temps de l'oraison? Eloignez de vous cette lâche et trompeuse fainéantise, et n'affectez pas un repos ingrat qui rend inutile à l'âme un si saint exercice, lequel lui pourrait produire de grandes richesses.

Enfin, pour vous convaincre que c'est une nécessité d'avoir quelque matière préparée allant à l'oraison, je n'aurais qu'à vous dire que c'est la pratique universelle des personnes les plus judicieuses, les plus capables et les plus saintes : que pouvez-vous donc juger de ceux qui ne marchant que dans des voies ordinaires, vont contre cet usage universel? si ce n'est que ce sont des esprits écartés, qui s'égarent autant qu'ils manquent de sens et d'humilité.

---

## CHAPITRE II.

*Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans l'oraison passive, allant à l'oraison.*

Il y a une seconde sorte de personnes qui font oraison, mais qui sont dans celle qu'on appelle passive, et qui ne font ordinairement qu'y recevoir les opérations de Dieu. Peut-être vous semblera-t-il bien étrange, comme à beaucoup d'autres, si je vous dis qu'elles doivent aussi se préparer; cela est pourtant vrai, Théonée; et si la grâce vous a vous-même élevé à cette sorte d'oraison, je ne vous exempte pas pour cela d'avoir toujours quelque sujet préparé avant que d'y entrer; car vous ne devez point vous flatter que vous soyez privilégié et dispensé de toutes les règles que prescrivent la soumission et la fidélité. Voulez-vous que je vous prouve clairement cette proposition.

Il y a un devoir absolu, comme je vous l'ai montré ci-dessus, de préparer quelque sujet d'oraison, et j'ajoute que ce devoir oblige principalement, quand l'âme ne porte en elle aucun état qui soit une préparation particulière. Or, il est certain que ceux qui sont dans cette oraison passive, c'est-à-dire qui ne font en ce temps que recevoir simplement ce que la grâce opère en eux, n'ont pas toujours une préparation intérieure et particulière, lorsqu'ils n'y portent qu'un fonds recueilli, qui n'est pas la seule préparation nécessaire à l'oraison. Ainsi quoiqu'ils ne soient pas comme les autres au temps de l'oraison, ils s'y doivent néanmoins préparer comme les autres.

Vous le ferez donc, Théonée, à quelque élévation que vous puissiez être.

Mais je veux encore que vous le fassiez, par une considération qui vous y oblige étroitement; c'est le respect et la vénération que vous devez à ce Dieu auguste, avec qui vous allez traiter. Car que diriez-vous d'un courtisan qui, ayant affaire avec le roi, ne penserait seulement pas à ce qu'il aurait à lui dire avant que de se présenter devant lui? Votre irrévérence, vous le voyez bien, serait incomparablement plus criminelle, si vous vous présentiez à Dieu dans l'oraison, sans vous y être auparavant préparé. Et ne me dites point que Dieu ne manque guère en ce saint temps, de se répandre en votre âme, et d'occuper toutes vos puissances, et qu'ainsi il n'est pas nécessaire de préparer un sujet; et que d'ailleurs cette préparation vous serait entièrement inutile, puisque Dieu pendant l'oraison se communique toujours à votre âme, tout autrement que ne porte la matière que vous avez préparée.

Il ne faut pas parler ainsi, Théonée; car je vous demande si, allant à l'oraison, vous devez être moins disposé et moins respectueux, parce que Dieu vous y est bon; vous devez respecter la communication de ses faveurs, par la préparation de votre sujet; non pas pour empêcher ses opérations, mais pour faire auparavant ce qui dépend de nous, et après vous abandonner à son divin esprit: et si ordinairement dans l'oraison il vous retire du sujet que vous avez préparé, vous en apprenez mieux par là à mourir à toutes vos industries.

J'ajoute même qu'en ne vous préparant pas, il est aisé de tomber dans la présomption, et de vous persuader vainement que les faveurs que Dieu

vous départ dans l'oraison, sont un bien qui vous est dû, et qui ne vous peut manquer, sans qu'il soit besoin de rien faire de votre côté, qui pour le moins invite Dieu à ces aimables communications. La préparation qu'on y apporte est un témoignage que les grâces que nous y pouvons recevoir ne nous appartiennent pas, et que nous ne les considérons pas comme une chose qui nous soit déjà acquise; et ainsi nous recevrons ces divines faveurs avec beaucoup plus de pureté.

Préparez-vous donc, Théonée, quelque grand contemplatif que vous soyez, et n'ayez pas la présomption d'en faire moins que les Thérèse et que les Balthazar. Ce père de notre compagnie fut un des grands saints de son siècle, et élevé à un très-sublime degré de contemplation, selon qu'il fut révélé à sainte Thérèse, et néanmoins cette grande sainte dit, dans sa vie écrite par elle-même, que sur quelque difficulté que ce père, qui était son confesseur, lui faisait, Notre-Seigneur, dans une apparition, l'assura qu'il ferait condescendre son directeur à ses desseins; et pour cet effet il lui ordonna de donner à ce père de sa part, pour sujet de son oraison, un verset d'un psaume de David, qu'il lui marqua et qu'il prononça lui-même, se voulant servir de cette matière préparée pour lui signifier ses volontés.

Que pouvez-vous penser, Théonée, après l'usage des saints, et le jugement de Jésus-Christ et des personnes les plus élevées dans la contemplation, qui refusent d'y apporter quelque préparation?

---

## CHAPITRE III.

*Quelle est l'obligation des âmes qui sont conduites par attrait, allant à l'oraison.*

La troisième sorte de personnes qui sont dans l'exercice de l'oraison, ont cet avantage sur celles dont j'ai déjà parlé, qu'elles sont en tout temps et en tout lieu touchées intérieurement de quelque attrait; et la question est de savoir si elles en doivent sortir, pour entrer dans l'oraison, par la préparation de quelque sujet, et si vous le devez faire, Théonée, quand quelque attrait secret fera partout l'occupation de votre âme.

Non, vous ne le devez pas faire, et il faut vous conduire en cela bien d'une autre manière que les autres. Ainsi, ne vous chargez point l'esprit d'aucun sujet d'oraison, avant que de vous en approcher, lorsque votre cœur est plein de quelque attrait particulier, et ne sortez pas indiscrètement de cet attrait, pour vous remplir la tête de quelque matière qui n'est point alors de saison.

Il est bien aisé de vous persuader cette vérité; car il suffit de vous dire que la préparation à l'oraison est déjà toute faite. Tous conviennent que l'âme doit être préparée; c'est ce qui ne peut être contredit; cela se fait néanmoins diversement: les uns le font par quelques points, les autres par quelque sentence: ce qui est un effet de leur soin et de leur application. Mais pour vous, Théonée, vous trouvez votre préparation toute faite: et qui l'a faite? C'est le Saint-Esprit, par l'impression de votre attrait, dans lequel il tient toujours votre âme. Oh! que Dieu et les hommes préparent l'âme

à l'oraison d'une manière différente ! Les hommes s'y préparent humainement, et leur préparation n'est souvent suivie que de peines et d'amertumes ; mais Dieu, ah ! il le fait divinement, parce que dès là qu'il touche l'âme d'un vif attrait, et qu'il l'en occupe, son attrait est tout ensemble sa préparation et son oraison. C'est pourquoi je désire que pendant le temps de l'oraison vous ne fassiez que demeurer simplement dans votre attrait ; et je désire aussi qu'avant l'oraison, vous n'y apportiez point d'autre préparation que ce même attrait ; car pourriez-vous faire quelque chose de mieux, pour vous préparer, que ce que fait le Saint-Esprit ? Oui, Théonée, c'est lui-même, cet Esprit-Saint, qui est perpétuellement l'auteur de cet attrait sacré de votre âme ; et qui, la tenant toujours par là sous son occupation, la met en état de ne faire aucune distinction du temps de l'oraison, et de celui qui ne l'est pas.

Pour entrer mieux dans cette pensée, considérez, je vous prie, que si, étant pénétré de quelque attrait, vous voulez encore apporter à l'oraison quelque matière préparée, vous troublez l'opération du Saint-Esprit. Mais, mon Dieu ! qui êtes-vous, pour vouloir détruire ce que fait cet Esprit-Saint ? Il vous tient si bien en vous-même, il vous lie tout le jour si amoureusement par la douceur de son attrait ; pourquoi donc tous ces sujets préparés ? Que voulez-vous davantage dans l'oraison, que ce que vous possédez ? Toute cette application à comprendre des points et une matière, ne fait que combattre l'esprit de Dieu, en vous retirant de l'occupation de votre attrait.

Mais de plus, cher Théonée, je vous conjure de faire réflexion sur ce que je vais vous dire. Vous

n'ignorerez pas que les moyens ne sont que pour la fin, et que quand on est en possession de la fin, on quitte les moyens, parce qu'ils sont alors inutiles. A votre avis, comment doit-on appeler la préparation à l'oraison, sinon un moyen pour parvenir à cet attrait: et cet attrait intérieur, qui est une opération continuelle du Saint-Esprit, par laquelle il s'unit à l'âme, n'est-il pas la fin de l'oraison? Si donc vous êtes continuellement dans la douce activité de cette sainte opération, pourquoi n'y reposerez-vous paisiblement comme dans votre fin? Et pourquoi vous en retirerez-vous mal à propos, pour vous occuper de quelque matière préparée, qui n'est plus qu'un moyen fort inutile?

Concluez de là que vous devez avoir plus de fidélité, et plus de respect, pour ce qu'opère en vous le Saint-Esprit par son attrait, et laisser là toutes les préparations méthodiques que l'on donne pour l'oraison.

Je souhaite, à ce propos, que vous compreniez une chose qui n'est pas de peu de conséquence, et qui fait beaucoup de peine à ceux qui veulent partout de justes règles. Savez-vous bien, Théonée, que les âmes qui sont conduites par ces divins attraits, sont incapables des exercices qu'on donne dans les retraites, et de passer par tous les sujets de méditations que l'on y prescrit? Hélas! qu'il s'en voit de tourmentées par ceux qui en sont alors les directeurs, parce qu'ils les veulent faire entrer dans la suite des sujets des oraisons; et ces pauvres âmes, qui ne sont plus capables que d'être attachées à leur attrait, se donnent souvent beaucoup de peine d'elles-mêmes, en se retirant de leur attrait, pour comprendre les sujets qui leur sont expliqués, et pour rendre une obéissance à la-

quelle elles ne peuvent se soumettre. Il les faut laisser conduire à un plus grand maître, et ne pas prétendre les assujettir à nos manières. Cet esprit divin ne leur ôte pas la capacité d'obéir, pour tout ce qui est de l'extérieur, mais il se réserve à lui seul le pouvoir de les tenir où il lui plaît, sans permettre que la créature y puisse faire couler aucune impression. Ne vous étonnez donc pas, Théonée, si dans des retraites vous en trouvez, qui étant possédées de quelque attrait, ne peuvent être émues de la ferveur de vos mouvemens, ni de la grandeur des matières; mais accommodez-vous à leur état, et les abandonnez à un plus grand directeur.

## § I.

Je suis tout persuadé, me direz-vous, qu'allant à l'oraison il ne faut point sortir de son attrait, par toutes ces préparations ordinaires; mais je demande comment il se faut comporter quand on y est. La réponse en est facile, parce qu'il n'y faut pas apporter tant de mystère que vous pensez : ne faites pas plus au temps de l'oraison, que hors du temps de l'oraison, et vous avez tout fait; cela veut dire que, vous tenant pendant la journée avec simplicité et respect dans votre attrait, vous n'en devez pas faire davantage, quand le temps de l'oraison est venu.

Il arrive quelquefois que cet attrait se fait sentir avec plus de force au temps de l'oraison, parce qu'il y trouve l'esprit plus dégagé, et moins offusqué des nuages de tant de soins extérieurs, qui en dérobent à l'âme le sentiment et la vue. Quelquefois aussi l'impression de cet attrait sera moins vive et moins forte au temps de l'oraison; soit

parce qu'alors l'imagination elle-même est plus vive, ne recevant rien des sens, qui ne sont plus amusés par la représentation des objets; soit parce que Dieu se plaît à faire que l'âme connaisse que la douce occupation de son attrait pendant le jour n'est pas un effet de son application et de sa fidélité, mais de la grâce qui la prévient avec beaucoup d'amour et de miséricorde.

C'est ce qui nous doit obliger de dire que, dans les personnes qui sont conduites par attrait, le temps de l'oraison n'est qu'une oraison continuée; puisque leur attrait est une continuelle oraison que le Saint-Esprit fait en elles. Ce qui se peut seulement dire, c'est que le temps de l'oraison semble donner à cet esprit d'amour une plus ample liberté pour attirer l'âme, et pour y faire en paix toutes ses opérations.

## § II.

Avec tout ce que je viens de dire? et quoique vous soyez très-persuadé que dans l'oraison il ne faut point sortir de son attrait par des préparations étudiées, je vois bien que vous ne serez point satisfait, que je ne vous aie donné une dernière résolution; à savoir, si étant touché d'un attrait, vous ne pouvez jamais vous préparer par quelque sujet d'oraison.

Il faut donc vous contenter, Théonée, et vous dire que tout ce que je vous puis accorder, c'est qu'ayant pris votre sujet de quelque endroit de l'Ecriture sainte, ou d'une autre manière, vous vous comportiez dans l'oraison, à la façon que je vous l'explique. Présentez-vous à Dieu avec votre sujet, sans y faire autre chose que cette pure exposition de vous-même, afin que s'il a quelque

nouveau dessein, il vous fasse entrer dans votre matière ; que s'il arrive que Dieu vous fasse de vives impressions de cette matière exposée, et que la force en soit plus grande, que de l'attrait où vous étiez, retirez-vous alors de votre attrait, et vous abandonnez à cette nouvelle opération ; car ainsi il vous manifeste le changement de sa volonté par une force victorieuse, dans ce second état ; que si l'exposition de vous-même et de votre sujet ne porte point Dieu à en faire le fond de quelque opération extraordinaire, ne vous exposez plus de ce côté-là ; mais retournez à votre attrait, et y demeurez paisiblement ; car c'est assez que vous ayez rendu à Dieu ce nouvel hommage, comme en lui disant par cette exposition et par ce sujet présenté : Me voilà, mon Dieu, et je ne tiens à rien ; je suis tout aussi prêt à passer dans un nouvel état, que de rester dans celui où vous m'avez mis.

Ce que je viens de dire, Théonée, n'est toutefois, à vous dire le vrai, que pour vous satisfaire et pour accommoder un peu la préparation d'un sujet, avec l'occupation de l'attrait : mais, après tout, si vous me croyez, vous ne porterez jamais à l'oraison que votre attrait ; Dieu vous changera, quand il lui plaira ; pour moi, je n'estime pas que vous deviez rien faire en votre oraison, qui puisse causer un nouveau changement ; car c'est sortir de la simplicité de sa disposition, et il ne faut rien tant aimer que d'avoir une âme simple dans ses voies.

---

## CHAPITRE IV.

*Les causes qui font que l'on sort de son attrait, allant à l'oraison.*

Si le discours que je viens de vous faire a été pour vous contenter, il faut aussi que maintenant je me contente moi-même par la recherche que je veux faire de la cause qui porte plusieurs à sortir de leur attrait, allant à l'oraison ; mais si cette instruction me satisfait, je prétends aussi qu'elle ne vous sera pas moins avantageuse, et qu'elle vous affermira dans la maxime que je vous présente.

Vous saurez donc, Théonée, que deux erreurs sont les deux causes pourquoi des personnes qui sont conduites par la douceur de quelque attrait intérieur, s'en retirent néanmoins, quand elles s'approchent de l'oraison.

La première erreur, est qu'elles pensent qu'il faut agir autrement dans l'oraison que hors de l'oraison : je confesse bien que cette proposition est véritable à l'égard de tout le monde, pour en faire une règle générale ; qu'il se faut comporter au temps de l'oraison, d'une manière bien différente de celle que l'on garde hors de ce temps ; car des âmes qui sortent d'elles-mêmes tout le jour pour cent occupations, n'ont-elles pas un grand besoin d'y entrer dans ces précieux momens, et d'être alors proche de leur cœur et de Dieu, autant qu'elles en ont été éloignées ? N'est-il pas vrai que pendant la journée l'on ne fait presque aucun bien, tant les empêchemens en sont grands, et du côté des objets, et du côté des passions ; et

que le temps de l'oraison est celui où l'on apprend à bien faire ? Et comme les pertes que l'on fait pour son âme parmi les créatures sont continuelles, n'est-ce pas dans l'oraison que l'on tâche d'en faire une réparation générale ?

Mais il faut parler d'une autre manière, et sur des principes tout opposés, pour ce qui regarde les âmes qui sont conduites par quelque attrait, car il est certain qu'elles ne doivent pas être autrement dans l'oraison que hors de l'oraison ; parce que leur esprit ni leurs sens ne sont jamais dans la dissipation, étant toujours retenus et comme captivés par le divin attrait qui les possède : ces âmes sont dans un exercice intérieur, que leur donne leur attrait, lequel fait leur occupation continuelle : et elles opèrent toujours divinement, parce que l'attrait dont elles sont touchées est une pure opération du Saint-Esprit. N'est-il donc pas vrai qu'elles se trompent, quand elles pensent devoir pendant l'oraison prendre une manière d'agir, autre que celle qu'elles ont hors de l'oraison ?

## § I.

La seconde erreur qui les fait sortir de leur attrait allant à l'oraison, est qu'elles estiment qu'il faut moins faire hors de l'oraison que dans l'oraison : j'avoue, Théonée, que cela est encore véritable, à en parler communément ; car une personne qui est à l'oraison est toujours dans la considération de son sujet ; ce qu'elle ne fait point pendant le jour : elle y apporte une application toute recueillie et intime, qui n'est pas nécessaire hors de l'oraison, ni même possible, si elle n'est élevée par quelque grâce extraordinaire : et

si elle s'appliquait également hors de l'oraison, comme lorsqu'elle y est, elle serait dans l'impuissance de s'acquitter de ses devoirs et de ses obligations.

Mais pour celle dont l'attrait est la conduite, elle ne doit pas moins faire hors de l'oraison que dans l'oraison ; car, dans l'un et dans l'autre temps, elle n'a point d'objet particulier qui l'occupe, n'étant remplie que de la simple impression de son attrait : elle ne fait pas plus d'efforts d'esprit en l'un qu'en l'autre, ne faisant simplement que recevoir ce qui s'opère en elle : et elle n'est point empêchée par son attrait de vaquer exactement à tous ses devoirs ; car une occupation intérieure étant douce et divine, elle aide même à en mieux faire toutes les choses de l'extérieur.

Ne vous laissez donc point prévenir de cette double erreur, Théonée, si Dieu conduit votre âme par la suavité de quelque attrait que vous en devez faire davantage pendant l'oraison que lorsque vous n'y êtes pas.

Etant ainsi désabusé, commencez à vous tenir avec une fidèle et constante égalité dans votre attrait, sans vous en retirer, ni pour prière, ni pour oraison, ni pour aucune occupation, quelque sainte qu'elle puisse être ; et pour vous en laisser sur la fin de ce discours, une connaissance nette et abrégée, voici comme je désire que vous compreniez ma pensée.

Si vous avez un attrait aux anéantissemens intérieurs devant la grandeur de Dieu, tenez uniquement partout votre âme ainsi anéantie, sans donner entrée à aucune autre occupation ; si vous êtes saisi de la douleur de vos péchés, ne prenez

jamais aucune pensée, ni aucune lecture, ni aucune préparation qui puisse vous détourner de ce sentiment douloureux; si la confusion pénètre toute la substance de votre âme, n'écoutez jamais que ce qui peut entretenir cette confusion; si la vue des jugemens de Dieu se présente toujours à votre esprit, et vous fait trembler de crainte, ne songez point à vous adoucir par d'autres considérations; si une idée de simplicité possède votre âme en tout lieu, n'en sortez jamais par aucun exercice, ni pour tout ce que vous pourriez entendre. Cela veut dire que dans l'oraison, et que partout ailleurs, cet attrait, ou d'anéantissement, ou de componction, ou de confusion, ou de simplicité, ou des jugemens de Dieu, ou de quelqu'autre impression que ce soit, doit faire toute la situation de votre âme, ne donnant en vous accès à rien de tout ce qui n'est point votre attrait.

Voilà l'abrégé de toute cette maxime : ne vous en écartez pas, je vous prie, Théonée, et assujettissez-vous tellement à votre attrait, qu'un esprit curieux, ou quelque pensée de mieux faire, ne vous en fasse jamais sortir. Que si vous le faites, oh! que vous vous en trouverez mal, et qu'il vous en arrivera d'inconvéniens! Les voulez-vous apprendre?

## §. II.

1. Si allant à l'oraison vous usez de toutes vos préparations et de points pour vous attacher à un sujet, vous séparant ainsi de votre attrait, vous verrez par expérience que cet attrait cessera, c'est-à-dire, que votre âme ne sera plus blessée de cette divine touche, que le Saint-Esprit cessera de faire son opération, et que vous séparant vous-même

de lui, pour vous attacher à une matière préparée, vous mériterez bien aussi qu'il se sépare de vous.

2. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet attrait ne retournera pas, comme vous le voudriez bien; car quand ces divines opérations se sont écoulées de l'âme par sa faute, le retour n'en est pas facile, étant une pure libéralité de Dieu, et les libéralités, ayant cela de particulier, qu'elles ne reviennent guère, quand elles ont été mal reçues.

3. Mais savez-vous ce que vous faites, quittant votre attrait, pour entrer dans un sujet d'oraison? Vous ne faites pas moins que celui qui aime mieux se mettre à la rame, allant auparavant heureusement à la voile; car l'attrait qui vous conduit est comme un souffle du divin esprit, auquel vous n'avez qu'à vous laisser aller; et vous aimez mieux prendre la rame, c'est-à-dire, user de vos préparations, et vous travailler l'esprit après un sujet. Je vous demande si c'est là faire un choix bien judicieux.

4. Enfin, je trouve en tout ceci un mal assez considérable; c'est que perdant le trésor de votre attrait, pour entrer dans votre matière préparée, il arrive le plus souvent que Dieu ne permet pas que vous y puissiez entrer; de sorte qu'en même temps vous perdez ce que vous avez, et vous n'obtenez pas ce que vous prétendez: n'est-ce pas là ménager bien mal les intérêts de son âme?

J'espère, Théonée, que le Saint-Esprit, dont le propre est d'insinuer ces attraits, vous en dira davantage par son onction, et en même temps vous apprendra à le suivre avec une égale fidélité.

## MAXIME IV.

**Les résolutions générales trompent une infinité d'âmes dans la vertu.**

Après tout ce que j'ai dit, Théonée, pour donner quelque lumière à votre esprit, et pour vous inspirer la ferveur qui est nécessaire dans les voies de la perfection, je ne doute point que vous n'ayez conçu de grands désirs et formé de bonnes résolutions de vous engager à sa recherche : j'espère que plusieurs autres seront aussi touchés des mêmes pensées, car il ne faut qu'un peu de bonne volonté et de bon cœur, pour s'animer aussitôt à la vue de ces grandes vérités. Mais je veux dans cette maxime aller au-devant d'un grand mal que la nature produit, et qu'elle inspire avec tant d'artifice, qu'elle abuse et qu'elle corrompt la plupart des esprits par la douceur de son poison.

Et afin de vous le faire mieux comprendre, je vous demande d'où il peut arriver que tant de résolutions que l'on fait tous les jours de se vaincre et de se sanctifier, deviennent inutiles, et s'anéantissent toutes comme les soupirs qui les accompagnent? Car il n'est rien de plus commun que de proposer, et de le faire même avec ardeur; et il n'est rien aussi de plus ordinaire que de voir que tout cela ne produit rien, et que tant de ferventes résolutions ne sont suivies d'aucun effet.

Ce qui peut augmenter notre étonnement, c'est que ces bons propos sont conçus avec une ferveur extraordinaire : ils se forment quelquefois dans un saint temps de rénovation, où l'abondance des

grâces, jointe à la vue des égaremens de la vie passée, semble devoir être suivie d'une conversion infaillible.

Tantôt ils sont causés par de certains mouvemens intérieurs très-pénétrans, qui emportent et qui font voir tout ce que l'on propose infiniment au-dessus de la grandeur de sa résolution. Enfin, la véhémence en est quelquefois si pleine de chaleur et de sincérité, qu'on en voit qui signent même leurs bons propos de leur propre sang, qui les conçoivent dans les termes les plus sacrés et les plus augustes, qui en appellent Dieu et ses saints anges à témoin, et qui en portent sur eux-mêmes le papier comme une relique et comme un témoignage et un souvenir éternel de leur engagement?

Voilà, Théonée, ce qui doit être un grand sujet de nos étonnemens; que des bons propos puisés dans de si saintes sources, tant de fois réitérés, formés si magnifiquement, et conçus souvent dans les adorables embrassemens de Jésus, au temps de la communion, et dans le sein même de la divinité, soient ordinairement inefficaces, et ne laissent à l'âme que la confusion de sa promesse et la tache de sa perfidie.

Mon Dieu, que de personnes liront ici avec honte leur condamnation, et qu'elles pourront bien dire : Hélas! toute notre vie n'a été qu'une protestation continuelle et une continuelle trahison; et ce que nous avons souvent souscrit et signé de notre propre main, a été un arrêt pour mettre en celle de notre juge contre nous-mêmes.

Je sais bien que l'on peut attribuer l'inefficacité de ces bons propos à diverses causes, à la faiblesse humaine, à notre légèreté, aux occasions

et à beaucoup d'autres semblables principes ; c'est ce que l'on n'ignore pas, et ce que l'on dit communément, de sorte que, connaissant la cause de son mal, on la condamne aussi, ou comme dangereuse ou comme criminelle.

Mais je veux vous découvrir dans cette maxime un autre principe de ce grand déréglement, qui est que l'on propose seulement en général de se surmonter, de se convertir et de se sanctifier. Voilà la source du mal et le déplorable abus qui trompe bien des esprits. Je l'appelle un abus, car combien en voit-on qui se satisfont et se contentent eux-mêmes de leurs ferveurs et de leurs soupirs, et qui, dans cette vaine complaisance, se croient déjà bien vertueux, parce qu'ils veulent se défaire de tout mal universellement, et qu'ils se proposent en général la plus haute perfection. Cette sorte de résolutions est, à mon avis, très-dangereuse, parce qu'il n'est rien qui entretienne tant une âme dans une vaine opinion d'elle-même, que de se voir tout enflammée de fervens désirs, qui ne lui donnent pourtant qu'une nourriture imaginaire.

Voici donc une vérité que j'ai dessein de vous imprimer fortement dans l'esprit, Théonée, à savoir, que vous ne ferez jamais rien dans la vertu, tandis que vos résolutions ne seront que générales, et que vous ne vous proposerez pas en particulier quelque perfection à combattre ou quelque imperfection à acquérir, à laquelle tout votre soin et tout votre esprit s'applique. Et afin que vous soyez bien convaincu de cette maxime, je vous prie de considérer avec une attention particulière les preuves que j'en apporterai dans les deux chapitres suivans.

## CHAPITRE PREMIER.

*Les causes pour lesquelles l'on ne forme des résolutions qu'en général.*

PREMIÈREMENT, il faut rechercher la cause du mal, et examiner soigneusement d'où vient que l'on se porte seulement à former des bons propos en général. Nous découvrirons dans cette recherche les artifices de la nature, et vous y pourrez acquérir une nouvelle science de l'abîme du cœur et de tous ses mouvemens.

Soyez donc très-persuadé que la nature s'accommodera toujours fort bien avec vous, soit que vous la menaciez de sa destruction, soit que vous la veuillez mener bien loin dans la vertu, pourvu qu'elle y voie quelques appas agréables, et que vous ne la serriez pas de si près. Ainsi quelques idées difficiles que vous puissiez vous proposer de la plus éminente vertu, elle n'en sera point effrayée, tandis que vous ne la lui ferez voir que de loin par des résolutions générales; au contraire, elle y aura de la satisfaction et de la complaisance, et sera toujours prête à les former avec vous.

Ne savez-vous pas ce qu'on dit d'ordinaire, Théonée, que la vertu de soi-même, considérée en général, n'est nullement rebutante à la nature, et qu'elle a même des attraits pour s'en faire aimer? La vertu est belle dans cette vue, et la nature aime tout ce qui est beau et agréable. Les plus vicieux ne lui refusent pas leur approbation et leur estime; les païens et les philosophes l'ont aimée en cet état. Tandis qu'elle n'a que cette

apparence à l'égard de l'esprit, c'est une rose qui brille de loin, dont on n'aperçoit pas les épines; et elle est alors semblable à ces statues que l'on place sur le haut des palais, lesquelles, dans cet éloignement, ont toute la beauté et toutes les proportions que l'on peut souhaiter; quoiqu'à les regarder de près, elles soient plus capables de faire peur que de donner plaisir à la vue. Voilà justement l'image de la vertu, que tant de bons propos en général font paraître si belle, et avec tant de charmes tout ce qu'elle peut avoir d'âpre et de rude, étant comme caché sous ce grand éloignement.

Ne vous imaginez pas que la nature soit ennemie de la vertu lorsqu'elle paraît agréable? elle l'aimera toujours en cet état, elle la recherchera tant que vous voudrez, elle soupirera avec vous après les vertus les plus généreuses et les plus chrétiennes; elle consentira de travailler avec vous à la perfection la plus élevée; tandis que vous ne lui ferez voir ce beau visage que de loin par tous vos bons propos en général; et ainsi elle ne manquera pas de plier et de s'accommoder à toutes vos ferveurs, dont elle n'est pas moins charmée que vous-même. Voyez, je vous prie, quel est votre aveuglement et l'artifice de la nature qui vous persuadera encore que tout ce qui est en vous est produit par un véritable désir de la vertu, quoique ce ne soit qu'un amusement de l'esprit et du cœur, qui se contentent, l'un de la douceur de ses feux, et l'autre de l'éclat de ses spéculations. Après cela, peut-on se fier à ces tendresses intérieures et à ces transports pour la vertu qui animent tous ces bons propos généraux et indéterminés? et peut-on se persuader qu'ils

détruiront tout ce qu'il y a de vicieux en l'âme, et qu'ils y produiront une parfaite sainteté ?

## § I.

Mais je vous prie de bien remarquer que le peu de répugnance que la nature témoigne à tous ces bons propos en général, ne vient pas seulement de la beauté qu'elle remarque dans cette sorte de représentation qui lui en est faite, mais encore de ce qu'elle n'y perd rien, et qu'elle n'en souffre point. Car quelque belles idées que vous ayez de mortification, de mort de vous-même, de solitude, de séparation des créatures, d'abjection, de persécution, pourvu que vous ne déterminiez rien en particulier, la nature ne s'y opposera point, parce qu'elle n'en sera point incommodée ; au contraire, par un artifice très-subtil et très-difficile à découvrir, elle s'accordera si bien avec vous, que vous n'en sentirez aucun mouvement déréglé qui s'élève contre vos bons desseins.

Cela vous fera croire aisément que toutes les ardeurs de vos résolutions sont pures, sont légitimes, sont désintéressées, parce que vous ne sentez aucun déréglement de la partie inférieure, ni des passions qui s'y opposent : et ainsi vous serez trompé par ce faux silence de la nature, dont la condescendance séduit et corrompt la ferveur des bons propos.

Ce que je viens de dire est si véritable, que passant plus avant, elle souffre même quelquefois, afin d'obtenir ce qu'elle prétend, et par une douceur et une modération feintes, elle agit comme de concert avec les mouvemens de la grâce pour sa propre destruction ; mais c'est afin de se rétablir après plus avantageusement, quand on

ne s'en défie plus. Or, si la nature vient jusqu'au point de souffrir avec une douceur feinte et accommodante, dans le dessein de se retrouver ensuite avec avantage, ne voyez-vous pas qu'avec bien plus de raison elle sera toujours fort paisible parmi les transports les plus fervens de vos résolutions générales, où elle n'a rien à souffrir.

Pour vous persuader encore mieux cette vérité, considérez, je vous prie, Théonée, que la nature en vous-même est accoutumée à entendre le bruit et à sentir l'ardeur de tant de résolutions inutiles. Elle voit que vous avez cent fois menacé, que cent fois vous avez dit, promis et protesté, et que néanmoins tout cela s'est terminé à une chaleur de sang et d'imagination ; que son corps n'en est pas plus maltraité, que ses passions n'en sont pas plus gourmandées, que sa liberté n'en est pas plus gênée, qu'elle n'en est pas plus éloignée ni plus privée du doux commerce des créatures : cela rassure la nature et l'accoutume à ne se point effrayer de toutes ces résolutions générales de conversion et de sainteté, et de ne jamais les contredire, afin que l'esprit s'endorme avec elle dans le faux repos, et dans la fausse paix de ces bons propos, qui ne descendent presque jamais à la pratique des vertus.

Otez-moi, Théonée, ôtez-moi tous ces soupirs, tous ces transports, tous ces cœurs embrasés de désirs, et ces esprits gros des plus belles résolutions, qui n'ont que des idées vastes de la mortification, des vertus et de la sanctification de leurs âmes; peut-être que vous avez été comme eux dans cet égarement, sortez-en dès maintenant, et n'y persévérez pas avec eux.

## § II.

Il y a enfin une dernière amorce, plus dangereuse que tout ce qu'on peut dire, qui fait que l'on aime ces bons propos en général ; c'est qu'on en recueille facilement une secrète opinion de sa vertu, et comme l'on se croit déjà bien riche de ces biens spirituels et divins, l'on se plaît dans son état, et l'on considère ses bonnes résolutions comme un effet des grâces et des trésors dont on est enrichi.

Par exemple, une personne sent en elle-même un violent désir de pratiquer les vertus, d'entrer dans les plus saintes voies de ne se point épargner, et d'aller à la perfection la plus élevée. Elle goûte avec cela des suavités intérieures, où son cœur se répand, et son esprit est plein de connaissances lumineuses qui lui découvrent de belles vérités ; ensuite, secondant ses inclinations ardentes qui la portent à se faire mourir et à ne vivre que de Dieu, et ses douceurs qui la pénètrent, et ses lumières qui la convainquent, elle signe à Dieu de grandes et nobles protestations, et elle les considère écrites entre ses mains? que jugez-vous de cette personne? pensez-vous qu'elle n'ait point de vaine complaisance, à la vue de tant de belles résolutions? Si nous ne pouvons pas en juger certainement, au moins nous pouvons dire qu'elle a un sujet bien spécieux de se flatter vainement d'une haute opinion de vertu, fondée sur la grandeur de ses bons propos.

Mon Dieu! que cette manière de se proposer la vertu est, pour ainsi dire, un breuvage agréable à l'esprit, dont il est facilement enivré et empoisonné! et qu'il y a un grand nombre de ces âmes

trompées, dont la vertu ne consiste que dans ses bons propos, qui n'incommodent jamais la nature, et qui la laissent jouir d'une fausse paix et d'une tranquillité dangereuse !

J'attends bien de vous d'autres résolutions, Théonée, car il ne faut pas que vous vous amusiez à ces désirs inutiles, qui ne déterminent rien en particulier ; vous y perdriez votre temps, et vous tomberiez dans la vanité, comme plusieurs autres, pensant être tout ce que vous ne seriez pas.

En vérité, c'est une chose bien déplorable que les enfans de lumière soient moins prudens et moins éclairés que les enfans du siècle; car vous ne verrez jamais que les gens du monde qui ont de la passion pour les richesses et pour les honneurs, en forment le dessein seulement en général, cela passerait pour une extravagance; mais ils concluent aussitôt à prendre les moyens qui les y puissent conduire. Il faut avouer que les personnes consacrées à la vertu ont bien moins de lumière ou de volonté, puisqu'elles en demeurent à ces désirs et à ces résolutions qui ne passent pas plus avant. Et ce qui est plus étrange, c'est qu'elles s'imaginent encore être riches en toutes sortes de vertus, comme si un homme avait raison de s'estimer riche, parce qu'il sent en lui-même un grand désir de posséder des richesses, et qu'il dit qu'il en veut avoir, sans rien faire néanmoins pour les acquérir.

## CHAPITRE II.

*Qu'il est impossible d'avancer dans la vertu, tandis qu'on ne fera des résolutions qu'en général.*

Toute bonne volonté est louable, et par cette

raison, quand vous formez un dessein de vous donner à Dieu, ce dessein mérite quelque louange, parce que la fin en est sainte; mais aussi comme ce n'est pas assez d'avoir une fin vague et indéterminée, si l'on ne la resserre dans les moyens qui nous y peuvent faire parvenir; il faut dire que vouloir la vertu en général, et n'en former que des résolutions universelles, c'est se reculer de ce que l'on propose; ou courir avec de vains efforts après une chose qu'en effet on ne veut pas, en disant qu'on la souhaite. Et voilà justement l'illusion de ces esprits pleins de désirs et de sentimens de ferveur.

C'est pourquoi, Théonée, ne dites pas seulement, dans l'excès de vos ferveurs : Je veux aimer Dieu, je veux être patient, je veux être débonnaire : parler de cette sorte, c'est parler le langage de tout le monde qui n'en fait pourtant pas davantage, et c'est s'amuser de résolutions frivoles, où l'on se flatte que l'on dit tout cela de cœur, et où l'on ne dit néanmoins jamais guère la vérité; car il n'en est point, pour déréglé qu'il puisse être, qui n'ait quelquefois ces sentimens, et qui ne le témoigne même par ses paroles.

Ne vous arrêtez donc jamais à ces propositions trompeuses, mais parlez mieux, et dites : Je veux aimer par la voie des souffrances, et par tous les genres d'épreuves des créatures; je veux être humble dans une telle et une telle occasion qui m'est familière et domestique, et qui répugne à l'orgueil de mon esprit; je veux être mortifié principalement à l'égard d'une telle répugnance, d'un tel sens, d'une telle passion, où je n'ai qu'emportement, que recherche de moi-même, et que sensualité; je veux être patient en telles

conjonctures fâcheuses, qui me sont assez ordinaires, et retenir mon cœur dans la paix, et ma gloire dans le silence; je veux être doux et débonnaire, avec une telle humeur qui est toute contraire à la mienne, et parmi les aigreurs et les chagrins que mon propre esprit me cause souvent mal à propos.

C'est ainsi, Théonée, qu'il faut former une résolution solide et efficace, qui retire l'esprit de ces idées générales, ou plutôt qui le retire d'une oisiveté superbe, pour l'appliquer et le faire descendre aux actions particulières.

Il faut donc dire que, pendant que l'on s'entretient seulement des résolutions générales de se changer, et de se donner à Dieu, il est impossible de faire aucun progrès dans la vertu; car comme il n'est rien dans la nature qui subsiste seulement en général; mais que les choses doivent être bornées par leurs différences particulières, qui les mettent au nombre des êtres, et qu'autrement ce ne sont que des chimères, dont la substance n'est que dans l'imagination; ainsi il n'est point de vertu en général, et celle que se propose un esprit qui s'échauffe en ses bonnes résolutions, n'est qu'un être de raison, une peinture en l'air, un vrai songe, et une illusion véritable de l'imagination.

De plus, il est constant qu'il n'est point de vertu qui ne soit ou habituelle, ou actuelle, c'est la division qu'en donne l'école; or, ces bons propos en général ne conduisent à aucune de ces deux sortes de vertus, puisqu'ils demeurent toujours suspendus, sans s'appliquer à rien de particulier, que s'ils n'y conduisent pas, ne sont-ce donc pas des résolutions imaginaires, lesquelles, de leur

nature, mettent une personne dans l'impossibilité de faire jamais aucun avancement dans la vertu ?

## § I.

Mais il ne faut pas que j'oublie de vous donner ici un avis très-important sur ce qui regarde les mouvemens dont l'âme peut être touchée ; vous en pourrez faire l'application à vous-même, et à tous ceux qui vous découvriront les opérations de leur intérieur. Quand un cœur est saisi de quelque forte occupation, soit qu'une douce flamme le consume, soit qu'une vive plaie le pénètre, soit que les gémissemens le fassent éclater ; et quand l'esprit est rempli et éclairé de connaissances, soit par des vues distinctes, soit par de fortes appréhensions ; en un mot, quand l'intérieur est en quelque occupation extraordinaire, si vous remarquez alors que dans vous, ou dans un autre, cette occupation ne se termine qu'à être dans la pure jouissance et dans le repos, à goûter la douceur de vos sentimens, et à aimer l'éclat de vos lumières, défiez-vous grandement qu'un mauvais esprit ne soit le principe de ces opérations.

Car vous devez être persuadé que toute opération de l'esprit de Dieu dans les âmes, y portant ou les illustrations ou les douceurs, a toujours pour sa fin l'exercice des vertus : de sorte que ses lumières et ses suavités laissent toujours à l'âme une plus forte inclination pour les souffrances, pour l'abjection et pour les dispositions d'abandon. Mais l'opération du mauvais esprit qui contrefait cette divine paix, ces douceurs et ces connaissances lumineuses, se distingue en ce que tous

ces agréables biens ne laissent dans l'âme qu'une jouissance inefficace, sans lui donner aucun penchant à sa propre destruction, ni aucun désir d'en venir aux occasions particulières, car l'esprit de Dieu, en ce monde, ne se fait pas goûter simplement pour se faire goûter; ce caractère n'est que de l'esprit de ténèbres; mais il se fait goûter, pour faire après souffrir, pour détruire et pour purifier.

Faites donc peu d'estime des communications intérieures les plus élevées, et qu'elles vous soient même toujours suspectes, si vous ne remarquez que leur impression vous inspire, et vous laisse en même temps une secrète inclination pour tout ce qui est capable de vous porter au dépouillement, à la mort et à la pureté. Jugez après cela de ceux qui, ne faisant pas le discernement des opérations douces et sensibles qui se passent dans l'âme, ne pensent qu'à se reposer dans leurs douceurs et dans leurs lumières, par une approbation pleine de vanité et de sensualité.

Si ce que je viens de dire est vrai, ne faut-il pas conclure, par les mêmes principes, que tous ces bons propos qui ne déterminent rien en particulier, abusent déplorablement tous ceux qui les conçoivent, quoiqu'ils soient produits par les sentimens d'une ferveur extraordinaire?

## § II.

Vous pourriez ici m'arrêter, Théonée, et me dire qu'on en voit aujourd'hui plusieurs qui veulent un abandon plus libre à l'esprit de la grâce, et qui prétendent qu'étant emportés par l'ardeur de ses mouvemens, l'on ne doit pas se distraire et s'amuser à la considération des cas particuliers,

mais qu'il faut abandonner l'âme à son transport, et aux purs et simples désirs qu'elle a d'être tout à Dieu, et de faire tout pour lui.

Il est vrai qu'il y a de ces sortes de personnes, mais il faut avouer aussi que dans les rencontres, elles font assez voir, par leur immortification scandaleuse, que leur manière d'opérer dans leurs ferveurs intérieures, et le mépris qu'elles font d'envisager et de prévoir les occasions particulières des vertus, a plus de vanité et d'illusion que de solidité. Mais je veux donner plus de jour à cette difficulté, car la chose mérite bien qu'en combattant cette erreur, je vous donne une instruction claire et facile sur ce sujet.

Je ne nie pas qu'il n'y ait des âmes qui ne forment presque jamais aucun bon propos, et qui ne s'occupent jamais de la pensée des occasions particulières où la vertu se doit pratiquer? cela ne s'ignore point, pour peu que l'on ait entré dans les consciences. Mais savez-vous bien que ces âmes sont celles qui, ayant passé par une longue mortification, et en étant devenues toutes mortes et purifiées, ne respirent plus qu'une vie divine, tant elles sont fondues en Dieu : si bien qu'à ces âmes, dans l'excès de leurs ardeurs, et en tout autre temps, il est inutile de former de bons propos, de se mortifier en telle occasion, de s'abaisser, de patienter, parce que toute leur substance, par une longue habitude ne respire que cela ; et l'occupation qu'elles se donneraient de cette prévoyance pour les cas particuliers, ne ferait que les divertir mal à propos, de celles qu'elles auraient avec Dieu. Cette loi donc n'est point pour elles, leur état allant bien au delà de cette loi, dont la mort d'elles-mêmes, et l'amour qui les possède les a déjà retirées.

Mais, pour les voies ordinaires, et pour vous, Théonée, vous devez prévoir les cas particuliers; et vous ne devez jamais être dans l'oraison, et y former de saintes résolutions, que vous ne les déterminiez à des actions singulières, sans imiter ces dévots et ces dévotes en idée, qui s'évanouissent dans leurs ardeurs, et qui ne produisent que des soupirs et des gémissemens.

Et afin que vous jugiez encore mieux de l'état de ces personnes qui ne s'occupent que des vues générales de la perfection, il est important de vous faire voir que c'est là justement la source des grandes infidélités, où l'on trahit la cause de Dieu dans l'occasion, après avoir fait les résolutions les plus solennels et les mieux signées, qu'un cœur plein de Dieu avait pu concevoir. Je vous prie de bien comprendre ce que je vais dire.

Les bons propos se forment dans le temps de la plus grande ferveur, où la difficulté de se vaincre est éloignée, et où l'esprit n'approche pas seulement des occasions particulières par sa prévoyance, mais demeure dans la douceur de ses transports, c'est dans ces trois circonstances que se produisent les plus belles résolutions. Or, vous en allez voir les conséquences, et combien ces résolutions sont vaines et téméraires; voici ce qui en arrive. L'occasion imprévue de se surmonter se présente, cela surprend : la difficulté est bien plus rude que l'esprit ne se l'était figuré en général, cela l'effraie et le trouble, la ferveur qui avait aidé à produire ces résolutions si généreuses, n'est plus; de sorte que cette ferveur, qui en était comme l'âme et le principe venant à cesser, et la difficulté imprévue surprenant dans l'occasion du combat, l'esprit succombe alors avec autant de

bassesse que ses bons propos avaient eu de vanité. Et voilà les suites de ces grands desseins qui embrassant tout en général, et n'embrassant rien de particulier, se tournent à la confusion de celui qui les a conçues.

Suivez donc le conseil de saint Pierre, ne vous égarez pas, dit-il, dans la ferveur de vos dévotions, proposant toutes choses aveuglément. Cette ferveur vous est inspirée de Dieu pour tenter votre sagesse et votre humilité, et non pas pour faire que vous vous emportiez en des résolutions inconsidérées : prévoyez soigneusement les difficultés particulières qui vous attendent, et les mesurez avec la fervente disposition que vous sentez.

## § III.

Je dis enfin que cette prévoyance des occasions particulières est si nécessaire, quand on forme de bons propos, que sans elle il est impossible qu'on puisse jamais avancer dans la vertu. Parce que l'esprit, dans les occasions particulières de se mortifier, a toujours cent raisons pour se défendre, s'il n'en a été auparavant convaincu, quand il a formé ses bons propos. Mon Dieu, Théonée, que la malignité de la nature est subtile, si l'on ne va toujours au-devant des piéges qu'elle nous a préparés !

Supposons donc, pour éclaircir entièrement cette vérité, que vous ayez formé de grandes résolutions d'être humble, de mortifier vos sens, de vous abandonner à l'obéissance ; mais sans vous être mis en peine d'en considérer les sujets particuliers, je maintiens que dans l'occasion vous aurez une infinité de raisons à objecter, pour vous persuader que la circonstance particulière où vous vous trouvez, n'est pas celle que vous renfermiez

dans vos bons propos, que vous avez alors de nouvelles lumières, et que vous en devez user autrement.

Si l'on vous humilie de quelque manière outrageante, soit par des actions supposées, soit par des paroles qui vous piquent sensiblement, il faudrait vous taire et vous sacrifier ainsi par votre propre silence ; car vous avez tant dit, dans la ferveur de votre oraison, que vous vouliez être humble. Je l'avoue, répondez-vous, mais dans cette rencontre si je ne dis rien, je donnerai lieu au monde de me traiter encore avec plus d'insulte; il y va de ma réputation, ne faut-il pas la conserver pour de bonnes fins ? et puis, n'est-ce pas un acte de justice, de défendre la vérité et l'innocence? Enfin, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais il y a une fausse humilité comme une bonne, et il nuit quelquefois de s'abaisser à contre-temps.

Si l'occasion de mortifier vos sens se présente, vous la devez embrasser avec joie, puisque vous avez tant promis, dans l'excès de vos ferveurs, de faire mourir vos sens, par la soustraction de toutes les satisfactions sensuelles. Ah ! je le confesse, me direz-vous, et je ne m'en repens pas ; mais dans la circonstance où je me trouve, le bon sens veut de moi que je m'accommode à la manière des autres. Avec cela, encore faut-il donner quelque douceur innocente à ses sens, et quelque relâchement à son esprit ; mais j'ai résolu de refuser tout à mes sens, je ne le nie pas; mais aussi nous savons assez qu'il y a des résolutions bien inconsidérées, et que c'est dans les occasions particulières que l'on juge si elles ont été bien conçues.

Si l'obéissance vous exerce, et veut absolument rompre votre jugement et votre volonté, c'est alors

que vous devriez être ravi d'en être la victime, car vous avez fait tant de ferventes résolutions de vous y soumettre à l'aveugle, et sans raisonnement. Je ne m'en dédis pas encore, me repartez-vous ; mais il faut que les ordres soient raisonnables, et j'ai un sens pour en juger dans la rencontre où je suis ; ajoutez que si je ne faisais quelque forte remontrance, l'on me chargerait de tout ce qu'il y a de plus difficile, sur le refus de tous ceux qui s'en voudraient décharger : on est mal informé contre moi, et l'on ne veut pas écouter mes raisons ; il y va même de la gloire de Dieu, de ne pas suivre entièrement le mouvement que l'on me veut donner ; et je sais bien que l'on est en tout prévenu contre moi, et que l'on me commande les choses par humeur et par passion.

En vérité, Théonée, n'est-ce pas là une étrange suite de toutes ces grandes résolutions ? n'est-ce pas là un effroyable égarement dans la pratique, après les protestations que l'on a faites à Dieu ? Ne sont-ce pas là de belles réponses et des excuses bien raisonnables ? d'où vient donc ce prodigieux désordre ? Je vous l'ai déjà bien dit, qu'il vient de ce que formant ses bons propos dans l'ardeur de ses dévotions, l'on ne se prépare jamais avec prévoyance aux occasions particulières, dont la difficulté imprévue venant à naître, l'on change aussitôt de langage et de résolution.

Jugez après cela s'il ne faut pas conclure évidemment qu'il est impossible de faire progrès dans la vertu, pendant que l'on ne s'entretient l'esprit que de résolutions générales. C'est ainsi que toute la vie se passe en de purs désirs, et que les communions, les oraisons et toutes les retraites, ne produisent que des propos vides et stéri-

les : c'est ainsi que, dans les choses spirituelles, on s'abuse bien vainement, lorsqu'on croit être fort avancé, parce que l'on se sent le cœur échauffé, la volonté ardente, et l'esprit brillant de belles connaissances, quoique l'on ne détermine jamais rien en particulier, et que toutes les résolutions soient inutiles et sans effet.

Je vous conseille donc, Théonée, afin d'être plus sage dans les voies de Dieu, de suivre fidèlement deux avis que je vous donne.

1. Accoutumez-vous, quand votre cœur est tout enflammé de désirs de se donner à son Dieu, de représenter à votre esprit toutes les rencontres particulières qui sont capables de vous faire de la peine, afin de vous accoutumer à la vue des difficultés qui peuvent arriver dans la suite de votre vie, l'esprit en devient extraordinairement courageux, et il n'est point surpris quand il en faut venir au combat.

2. Lorsque les occasions de mortifications se présenteront, comportez-vous-y comme dans les choses de la foi; je veux dire, sans discourir ni raisonner, s'il est alors à propos de vous mortifier, supposons que tout cela a déjà été prévu et jugé bon; car si vous n'en usez ainsi, il est moralement assuré que vous succomberez; car, dans le temps de la tentation, l'attrait de la grâce étant quelquefois assez faible, et la nature étant émue, l'objet fait une forte impression, et la raison étant alors embarrassée, il est très-difficile que la volonté ne s'emporte dans le déréglement.

---

## MAXIME V.

Les bonnes résolutions ne peuvent subsister, si l'on ne se prépare à la tentation.

Nous venons de voir comme les bons propos, dans la prévoyance du futur, doivent être déterminés au cas particulier, afin d'être efficaces; mais je dis maintenant toute autre chose sur ce sujet. Ce que j'en ai avancé a été plutôt pour détromper les esprits, qui ne proposent les choses que généralement, que pour leur en apprendre le bon usage; et je leur ai, ce me semble, assez montré comme leurs bons propos sont fort mal conçus. Je veux ici faire voir que, supposé même que tous les bons propos soient conçus de la meilleure manière, ils seront néanmoins sans effet, si l'on ne se prépare à la tentation.

Cette vérité, Théonée, est si plausible, que je n'ai qu'à parcourir les solitudes et les retraites, qui se font de toutes parts tous les ans, pour en mettre au jour la démonstration. C'est donc proprement aux personnes qui sont dans ces saints exercices que j'adresse cette maxime; parce que c'est principalement dans le silence de ces retraites que se forment tous ces nobles et grands désirs de la perfection, et d'où l'on voit sortir des âmes toutes de feu, qui néanmoins deviennent après toutes de glace pour l'exécution.

Ce mal est commun et ordinaire, puisqu'il est difficile de trouver des personnes qui soient sincèrement converties, après être sorties de ce sanctuaire, pour ainsi dire, et descendues de cette divine montagne, avec les plus belles résolutions

du monde. Ce qui ne doit pas assurément paraître peu étrange, puisque ces bons propos ont eu, comme je le suppose, toute leur bonté, n'étant pas vagues et indéterminés comme ceux dont nous avons parlé, qui ne sont que de purs amusemens de notre vanité.

Il faut donc découvrir le principe de cette inefficacité et de ce déréglement, pour y apporter le remède, et faire que ce que le Saint-Esprit a produit dans l'âme avec tant de soin par son opération, ne soit pas inutile.

Cela m'oblige de dire que ce désordre n'arrive que faute de se préparer aux tentations, en même temps que ces bons propos sont formés, non pas indifféremment à toutes, mais à de certaines qui sont immédiatement opposées aux dispositions où la personne se trouve dans la ferveur de sa retraite. Je m'explique, Théonée; comprenez, je vous prie, ma pensée.

Faites réflexion que pendant que vous êtes en votre retraite seul avec Dieu qui vous y visite par les caresses de ses bontés, vous expérimentez alors trois dispositions bien différentes. 1°. Votre conscience y jouit de la paix d'un paradis, et en savoure les délices avec plaisir, étant unie au principe de tous les biens. 2°. Toutes vos passions en ce temps-là ne vous viennent point troubler, et elles sont si modestes et si tranquilles, qu'elles semblent être entièrement éteintes; soit qu'elles manquent des objets qui sont capables de les animer, soit qu'elles soient endormies en quelque manière, par les douceurs que Dieu communique à l'âme. 3°. Toutes les créatures vous laissent jouir de votre repos sans l'interrompre, parce que ou vous en êtes entièrement séparé, ou elles res-

pectent la divine conversation à laquelle vous êtes appliqué.

Là-dessus vous formez toutes vos saintes résolutions, vous prévoyez même avec beaucoup de soin les occasions particulières ; mais ordinairement vous ne regardez pas les peines et les tentations qui doivent succéder aux belles dispositions où vous êtes.

Vous verrez, Théonée, qu'étant hors de votre retraite, et après en être sorti comme d'un buisson ardent où vous ne respiriez que Dieu, et où vous formiez de si divines résolutions, vous rencontrerez trois adversaires qui vous attaqueront par trois diverses sortes de tentations : 1°. Dieu éprouvera votre conscience par les délaissemens, et vous serez tout surpris de voir tous ces beaux jours qui éclataient de lumières, et qui coulaient en douceurs, changés pour vous dans les plus tristes nuits, et dans l'amertume la plus amère. 2°. Vos passions qui semblaient être ou mortes ou réformées, reprendront souvent tout leur feu, et vous feront sentir autant que jamais leur révolte et leur importunité. 3°. Les personnes de votre connaissance, et même souvent les plus acquises et les plus familières, exerceront votre changement et votre nouvelle réforme par cent petites persécutions.

O mon Dieu ! que pour ne se point préparer à ces tentations infaillibles et inévitables, nos résolutions les plus généreuses se trouvent faibles dans l'occasion ! C'est que vous aviez flatté trop sensuellement votre propre amour, que vos tats si agréables seraient pour durer toujours ; et vous deviez anticiper de l'esprit toutes ces tentations, et vous en faire par avance la victime ;

pour n'en être pas après étonné au temps du sacrifice et du combat. Faisons donc mieux, Théonée, et ne soyez plus dans ces divines ardeurs de vos résolutions au milieu de vos retraites, goûtant les délices de votre conscience, le calme de vos passions et le silence des créatures, qu'en même temps vous ne vous représentiez ces trois ennemis, et que vous ne vous disposiez à en soutenir l'effort par cette préparation. Mais ne vous en effrayez pourtant pas, car je vous montre manifestement combien il importe que tous vos états délicieux et paisibles soient suivis de ces tentations, et puis je vous ferai voir les différentes manières dont vous les devez recevoir, afin que vos résolutions soient toujours efficaces.

## CHAPITRE PREMIER.

*Les raisons pour lesquelles les résolutions des retraites sont suivies de tentations.*

Voici donc ce que j'avance, que votre conscience, que vos passions, que votre extérieur doivent être abandonnés à la tentation, après les bons propos conçus dans la ferveur de vos retraites, autant qu'ils y ont été dans la plus agréable jouissance : entrez bien, je vous prie, dans toutes les raisons que je vous en apporte ; c'est que cela vous est dû par voie de justice, par voie de bonté, par voie de fidélité, et par voie de nécessité.

Oui, Théonée, il est juste que votre conscience soit après abandonnée aux délaissemens, et que vous en sentiez toutes les misères et les pauvretés par la soustraction sensible des opérations divines : car, à votre avis, pourquoi était-ce que,

pendant le silence de votre retraite, Dieu répandait sur vous de si grandes faveurs, qui vous faisaient former de si admirables résolutions? Ne voyez-vous pas que votre âme était auparavant une égarée et une libertine, sans intérieur, sans goût de Dieu, pleine du goût de toutes les créatures, et comme un lieu public, où tout était bien venu, excepté votre Dieu? Qu'a donc fait son amour pendant le recueillement de votre solitude? Il l'est venu caresser, afin de la retirer de ses égaremens, et il ne lui a fait sentir la douceur de ses grâces, qu'afin de l'engager dans son parti: et il a cru ensuite qu'elle était entièrement à lui; mais comme ce moyen de suavités intérieures et de lumières n'a pas tout à fait purifié votre conscience, ni satisfait à sa justice, Dieu veut aussi avoir son tour, s'il m'est permis de parler ainsi, et c'est ce qui fait qu'il se retire de votre âme, quant au sentiment, étant juste qu'une conscience qui s'est rendue criminelle par l'éloignement de son Dieu, soit après épurée et punie par son absence. Vous ne devez donc pas moins aimer cette purgation et cette punition que la douceur de ses visites; car il ne serait pas raisonnable, Théonée, que vous prétendissiez que ce grand feu de vos ferveurs, et ces délicieuses dispositions de votre âme vous durassent toujours; il faut que la justice se satisfasse, après que l'amour s'est contenté.

Il est très-juste encore que vos passions se réveillent: Dieu les avait comme endormies dans votre recueillement, et au milieu des doux feux de votre dévotion, afin qu'elles ne vous troublassent pas dans la vue de tant de belles vérités, ne leur faisant pas un moindre commandement qu'il fit autrefois aux tempêtes de la mer, afin de pouvoir

voguer paisiblement : mais comme la mer reprend le bruit et la colère de ses flots, il est juste aussi que Dieu cesse un peu de retenir vos passions ; car vous souvenez-vous que vous vous y êtes laissé emporter avec autant de transport qu'elles étaient furieuses, et qu'elles étaient presque le seul principe de vos actions et la source de vos plaisirs? Il est juste que vous en supportiez maintenant avec paix et humilité les mouvemens déréglés, et qu'elles ne contribuent pas moins à votre sanctification, en vous humiliant, qu'elles ont fait à votre confusion et à votre perte, en vous révoltant.

De plus, il est juste que vous soyez éprouvé par les persécutions des créatures. Votre retraite vous a servi comme d'asile contre tous leurs traits, et ce précieux temps vous a été, pour le dire ainsi, comme un nuage qui vous cachait à leurs yeux : qu'y avez-vous donc fait? De grandes résolutions de rompre tout commerce avec elles ; cela est fort louable, Théonée, mais avez-vous oublié que vos lâches complaisances vous en ont auparavant rendu l'esclave, et que pour leur être agréable, vous avez abandonné la vertu, la conscience, votre Dieu, et en un mot, toutes choses : or, sachez qu'il est maintenant de la justice que Dieu se serve de toutes ces créatures comme d'instrumens, afin de châtier vos prévarications, et qu'elles soient comme les vengeresses de Dieu, puisque vous vous en êtes servie contre Dieu et contre votre conscience. C'est la vûe que vous devez avoir dans les peines qu'elles vous feront souffrir, lorsque vous vous serez donné à Dieu, et vous devez penser qu'elles feraient en quelque manière injustement, et qu'elles manqueraient à leur devoir, si elles ne vous étaient désagréables, autant qu'elles vous ont plu.

## § I.

Je dis encore que c'est une voie de bonté de la part de Dieu, que vous soyez tenté après vos retraites, et vos bons propos, ménageant ainsi par là les intérêts de votre sainteté, avec des soins très-aimables.

Car ce Dieu, plein de bonté et toujours appliqué à nos besoins, ne permettra pas que votre conscience, après avoir goûté tant de biens célestes dans les ferveurs de votre solitude, continue encore d'en avoir également le goût : non, non, il vous aime trop pour cela. Il vous a fait sentir ses douceurs et ses embrassemens, je vous l'ai déjà dit, afin de vous gagner, mais non pas afin d'intéresser votre pureté ; et il sait que ces douces faveurs vous sont ordinairement très-désavantageuses à cause de votre sensualité. Que fait-il donc ? Ah ! Théonée, comme il aime plus la pureté de votre conscience que sa consolation, il ne permet pas qu'étant orti du doux séjour de votre retraite, ces délices de l'intérieur vous soient continuées. C'est le tendre soin qu'il a de vous conserver tout pur devant ses yeux, qui l'oblige à vous retirer ces suavités qui ont bien pu vous approcher de lui, mais qui pourraient aussi ensuite vous en éloigner.

C'est encore une bonté fort obligeante de ce qu'il permet que vos passions qui avaient été si éteintes pendant vos ferveurs, se soient ensuite réveillées. Hé! mon Dieu, dites-vous, je les pensais si bien apaisées, que je me tenais comme assuré qu'elles ne me troubleraient jamais, et je m'en vois tout de nouveau assailli et troublé ? Que vous vous êtes trompé, Théonée ! de vous

être persuadé que ces ennemis ne dussent plus renaître : mais leur retour est votre avantage, et vous ne le comprenez pas. Oh ! que Dieu n'avait garde de permettre qu'ils fussent entièrement exterminés, car leur inimitié vous est trop utile. Vous fussiez tombé dans une fausse paix, vous fussiez devenu moins soigneux de vous observer en toutes choses, vous vous fussiez flatté que tout eût été dans une parfaite assurance, vous en eussiez même conçu un orgueil secret. Voyez que de misères a une personne immortifiée comme vous, dans le pernicieux repos de ses passions ? Mais Dieu qui est toujours bon, permet qu'elles renaissent, qu'elles vous importunent, qu'elles vous humilient, et qu'elles vous avertissent que vous soyez partout sur vos gardes, parce que l'ennemi n'est pas défait.

Mais ce n'est pas un moindre effet de sa bonté, de permettre qu'après les ferveurs de vos retraites, votre vertu soit tentée des créatures. Vous en serez raillé, l'on vous dira cent mots piquans, l'on se rira de vous d'une manière désobligeante ; vous serez montré dans l'occasion, comme une chose dont la nouveauté fait parler tout le monde : oh ! que de biens pour vous, Théonée ! voilà justement où vous devez être, car hélas ! que deviendriez-vous, si votre vertu était élevée par l'approbation des créatures ? la plus solide a de la peine à s'y conserver ? que serait-ce donc de la vôtre qui n'a point encore de solidité ? Non, il faut que la réforme de vos mœurs passe pour une faiblesse, et pour un défaut de sens commun, afin que ce que la ferveur des bons propos vous a pu faire concevoir de bien, soit comme à couvert et en assurance sous le mépris que l'on fait de vous.

Voilà quelle est la bonté de Dieu, dans la permission de vos tentations.

## § II.

Il y a de plus une voie de fidélité, par laquelle Dieu permet que vous soyez tenté. Vous avez tant dit dans les saintes ardeurs de vos bons propos et de votre retraite, que c'en était fait, et que vous seriez dorénavant tout à Dieu. Qui n'en dirait bien autant, Théonée, lorsqu'il se sent le cœur plein de Dieu, et qu'il nage dans les délices; donnez-moi la personne la plus égarée dans le vice, si néanmoins Dieu la touche de quelque tendresse intérieure, et lui éclaire l'esprit de quelques vives lumières, il n'y a point de desseins de sainteté qu'elle ne prenne, et de bons propos qu'elle ne fasse; mais ces impressions divines étant passées, elle se reprend aussitôt elle-même, et s'oubliant de Dieu et de tout ce qu'elle lui a promis, elle oublie tout, et rentre ainsi dans ses premiers désordres. Il faut donc faire quelque distinction de vous, et d'une personne vicieuse, pour faire voir votre fidélité; il faut que Dieu éprouve si après avoir été consolé comme elle, vous serez aussi infidèle qu'elle, quand il vous aura retiré sa consolation; car il ne désire rien tant que de connaître si votre fidélité est à l'épreuve; et c'est pour ce sujet qu'après la ferveur de votre solitude, il est très-à propos qu'il laisse votre âme toute refroidie et toute glacée; pour voir si vous faites aussi-bien que vous savez bien promettre. Aussi ne ferai-je jamais état de vous, Théonée, que lorsqu'étant hors de votre retraite et de vos saintes ardeurs, vous serez fidèle et persévérant dans les disgrâces de votre conscience, et non pas

lorsque vous formerez de grandes résolutions, pendant que votre âme sera animée de quelque divine flamme.

Mais souvenez-vous que votre fidélité sera encore éprouvée par le retour de vos passions. Ne vous y trompez pas, l'on ne prouve jamais que l'on est fidèle que dans l'attaque qui vient solliciter la foi que nous devons à Dieu : se croire fidèle dans la victoire de ses passions, quand elles ne font point de bruit, c'est s'abuser, Théonée, et c'est ce que vous avez fait pendant la jouissance des agréables biens de votre retraite, lorsque vos passions étaient si pacifiées : mais celui-là est vraiment fidèle, lequel étant sorti de ce profond repos, et sentant toutes ses passions altérées, n'y obéit non plus que si elles étaient mortes. C'est pourquoi ne vous étonnez pas si après ce grand calme de vos passions, où vous mettait le silence de votre retraite, Dieu permet qu'elles viennent vous assaillir comme des furies, afin que votre fidélité en triomphe.

Ne vous souvient-il plus, Théonée, avec combien d'infidélité et d'injustice vous avez laissé Dieu pour la créature, à qui vous avez presque toujours donné la préférence. Vous en avez fait depuis un grand désaveu, dans les bons propos de votre retraite, je le sais bien, et vous en avez fait à Dieu une réparation douloureuse ; mais qui sait si, dans les mêmes rencontres, vous ne laisserez point encore votre Dieu ? Vous avez souvent dit, dans l'ardeur de vos résolutions, que la créature ne vous serait plus rien, en comparaison de lui. Il faut voir quelle sera votre fidélité ; et pour cet effet que fera-t-il ? Il permettra que les personnes de votre connaissance, et quelquefois les plus familières vous tentent, pour vous rappeler dans les

premières libertés de votre vie, afin de reconnaître si les respects humains seront plus puissans sur vous que tous les engagemens que vous avez à son amour. N'est-ce pas à quoi vous devez vous préparer, et être bien aise que cette fidélité, tant de fois violée auprès des créatures, se répare généreusement auprès d'elles, en supportant maintenant pour la cause de Dieu, tous les mépris et tous les opprobres qu'elles vous feront souffrir.

## § III.

Il y a enfin une quatrième voie, par laquelle vous serez tenté, après avoir fait à Dieu le présent de vos bons propos qui est celle de la nécessité.

Il y a nécessité, je l'avoue, que vous soyez quelquefois consolé, pour vous relever le cœur, il n'y a pas moins de nécessité que Dieu permette que vos passions vous donnent quelque trêve de temps en temps, autrement vous y succomberiez. Il faut encore que les persécutions des créatures ne tombent pas toujours sur vous; car qui pourrait toujours ne dire mot? voilà ce que je vous accorde; mais aussi,

C'est une nécessité que votre conscience ayant senti dans votre recueillement les ineffables effets de la présence de Dieu, vous en sentiez ensuite les privations. Le ciel n'a pas toujours une même face; le corps humain change sans cesse par ses altérations, les saisons de l'année se chassent et se succèdent; l'esprit de l'homme a toujours de nouvelles pensées; c'est une loi établie que toutes les choses sont dans une vicissitude continuelle; n'espérez donc pas pour vous une loi particulière. Vous avez reçu dans votre chère retraite les douceurs et les lumières de Dieu; c'est une nécessité

que vous soyez après cela en ténèbres et en dégoût; préparez-vous-y bien, car c'est le cours des choses divines comme des humaines, puisque l'esprit de Dieu même n'opère jamais dans les âmes toujours de la même façon, soit que son opération change d'elle-même incessamment, soit que sa grâce s'accommode à nos dispositions naturelles, qui sont perpétuellement changeantes.

C'est une nécessité que de temps en temps le feu de vos passions se rallume, après les avoir vues comme consumées dans celui de vos ferveurs: car pouvez-vous douter qu'elles ne rencontrent encore des objets capables toujours de les exciter, au moins jusqu'au premier mouvement? Cela sera indubitablement; parce qu'il y aura toujours de la proportion entre l'objet et la passion qui ne pourra pas s'en défendre, mais qui en sera aussitôt frappée par un mouvement nécessaire; néanmoins avec cette différence, qu'auparavant vous vous en laissiez emporter, et il faut espérer que vous n'en ferez plus que souffrir les altérations et l'humiliation. Et puis, devez-vous croire que vos passions puissent être vaincues en un moment, à cause de vos belles résolutions, et du repos que vous avez expérimenté; ce serait n'en pas connaître la nature et la malignité : vous devez savoir qu'il n'y a qu'un long travail qui les puisse abattre, et que celui-là seulement le peut faire, qui ne se rebute jamais du retour de leurs révoltes.

C'est enfin une nécessité que, venant à vous déclarer pour la vertu, après les faveurs et les bons propos de votre solitude, vous soyez un objet de scandale à plusieurs, dont les langues vous persécuteront? Oui, vous serez persécuté, Théonée, l'oracle de Jésus-Christ vous y a déjà condamné,

disant que les scandales sont nécessaires; parce que le changement de votre vie, dont la déclaration se fait par des actions vertueuses, est la condamnation des âmes immortifiées, qui ne pouvant souffrir ce blâme, semblent s'en défendre par le scandale qu'elles s'en donnent mal à propos, et par les persécutions de leurs langues. Outre que les voies des saints étant rares et exquises, il faut bien que vous passiez par de rudes épreuves, et que votre changement soit examiné par la censure de tout le monde.

C'est donc une chose qui vous doit être maintenant manifeste, qu'après la sincérité et la grandeur de vos bons propos, vous passerez par les tentations de votre conscience, de vos passions réveillées et des créatures : parce que la justice de Dieu le demande, sa bonté le ménage ainsi, votre fidélité l'exige, et la nature de la nécessité ne vous en peut dispenser.

Soyez donc ferme et intrépide, Théonée, et après avoir promis à Dieu une nouvelle et sainte vie, avec tant de courage et de vérité, ne soyez pas un prévaricateur, vous effrayant de ce que vous avez promis et prévu : je me persuade bien que vous ne le serez pas, et je sens déjà que vous êtes tout plein de cette grande volonté, d'en passer plutôt par toutes les rigueurs des épreuves que de reculer : mais vous me demanderez la manière dont il faudra vous comporter, quand vous y serez venu; cela est juste, et il ne l'est pas moins que je seconde une si belle disposition.

---

## CHAPITRE II.

*Comment il faut recevoir les trois épreuves, de la conscience, du retour des passions et des créatures.*

Je ne prétends pas ici vous donner une multitude et un embarras d'avis et de pratiques ; je réduis à fort peu ce que j'ai à vous dire, afin qu'il vous demeure mieux dans l'esprit : voyez s'il pourra bien s'accommoder à mes pensées.

Je vous donne avis que, dans les misères et les désolations où votre conscience pourra retomber, après en avoir été si éloignée pendant les consolations de votre retraite, vous fassiez ce que vous conseille le Saint-Esprit, qui est de soutenir les épreuves de Dieu ; mais apprenez aussi l'usage de ce soutien, et ce qui peut lui donner toute sa vigueur.

1. Soutenez ces misères de votre âme en vous approchant plus intérieurement de Dieu : c'est ce que dit le même esprit divin au même endroit (*Ec.*, *c.* 2), qu'alors vous devez vous unir plus fortement à Dieu, parce que vous tirez de cette union une force admirable, ne se pouvant faire que vous ne participiez de la nature de l'objet auquel vous êtes uni, puisqu'on passe même jusques à devenir une même chose avec lui (*Is.*, *c.* 56). C'est pourquoi, serrez-vous tout proche de Dieu dans le fond de votre cœur, pendant ce mauvais temps, comme fait un enfant au sein de sa mère, pour éviter ce qui lui fait de la peine ou de la peur ; et que votre unique soin soit de vous y tenir inséparablement attaché avec beaucoup de simplicité.

2. Animez encore ce soutien d'une douce et pai-

sible attente, qu'enfin ce beau soleil de votre âme aura son retour; vous le devez attendre, parce que jamais il ne manque de venir à une âme qui l'attend; mais vous le devez aussi attendre avec bien de la paix et de la douceur; car ôtez-moi toutes ces attentes inquiètes, qui altèrent la conscience et qui en troublent le calme. Vous n'en avancerez pas plus pour cela, Théonée, le retour de Dieu; vous l'en reculerez même davantage; car il ne peut venir dans une âme qu'elle ne soit dans une parfaite tranquillité. Votre attente sera donc alors toute pacifique, sans le limiter, et prétendre de presser impatiemment Dieu de son retour, ne voulant simplement le revoir qu'au moment qu'il a marqué, pour renaître en notre âme par ses premières consolations.

3. Souvenez-vous aussi de redoubler en ce temps votre attention sur vous-même; car votre intérieur n'étant pas satisfait, il vous échappera aisément de chercher hors de vous ce que vous n'avez pas en vous, comme pour vous récompenser par les sens et par les passions de ce que l'on vous ôte pour votre âme. C'est pourquoi, afin d'empêcher ces infidélités, soyez grandement attentif à tous vos mouvemens, et soutenant les peines que vous fera votre conscience, ne soutenez pas moins celles que vous fera l'impatience de la nature, dont vous devez arrêter tous les épanchemens.

## § I.

Pour ce qui regarde le retour de vos passions, dont l'altération et le bruit vous donnera encore un nouvel exercice, auquel vous ne vous attendiez pas.

1. Ayez pour une maxime très-particulière de

ne vous point rebuter, et de ne vous en chagriner pas plus que de voir des effets naturels sortir de leur cause : ce serait un surcroît de misère, Théonée, si vous ajoutiez la mauvaise humeur contre vous-même à l'aigreur de vos passions. Ne seriez-vous pas bien ennemi de vous-même de seconder ainsi les desseins du démon ? Car persuadez-vous que, dans le fréquent et importun retour des passions, il ne désire rien tant que de rebuter un esprit, en le lassant de combattre des ennemis qui ne meurent jamais. Dites donc que quelque importunes qu'elles vous puissent être, vous vous en adoucirez davantage, et vous vous en animerez encore plus, pour être aussi persévérant à les vaincre qu'elles le sont à vous persécuter.

2. Entrez par là de plus en plus dans la connaissance de votre corruption, qui vous est manifestée, par des mouvemens si déréglés, et dans leur nature, et dans leur continuation. Mais pensez aussi que vos passions, par le retour de leur dérèglement, ne vous sont pas peu utiles, bannissant ainsi l'ignorance de vous-même, dans laquelle vous seriez comme enseveli, si elles vous laissaient en repos. Car c'est là que vous pouvez dire en vérité : Voilà ce que je suis, et tout ce que je puis ; à savoir, misère, corruption, révolte, et une pure capacité à ma perte, et à celle de mon Dieu. N'est-ce pas là une belle science que vous apprend le trouble de vos passions, et comme une obligeante visite qu'elles vous font, en revenant lorsque vous ne les attendez pas ?

3. Davantage, apprenez bien à vous en humilier, quand elles retournent, et vous font ressentir la violence de leurs mouvemens ; oh ! que je comprends bien, devez-vous dire, que je porte en

moi un fonds d'humiliation, et que la bassesse de mes passions me doit rendre horrible à mes yeux! Au moins, je me console en ce point, que si j'en suis persécuté, j'en tire aussi cet avantage, que j'apprends à être plus humble, recueillant ainsi d'un si mauvais arbre un si beau fruit. C'est par là, Théonée, que le retour de vos passions ne vous sera pas si fâcheux, les biens que vous en retirerez vous étant plus considérables que leur révolte ne vous pourra être désavantageuse.

## § II.

Enfin, quand il arrivera que le monde par ses railleries vous jouera en toute occasion, et tournera le changement de votre vie en ridicule, je n'ai que trois mots d'avis à vous donner.

1. Afin de couper plus court avec toutes ces personnes, ne leur répondez jamais sur ce sujet, et laissez-les toujours dire, n'ayant point d'autre réponse que votre silence; car, pour peu que vous entriez en discours, il sera difficile que vous ne vous échauffiez au delà de la modestie, voyant l'indignité de leurs persécutions, et la justice de votre cause. Votre silence les réfutera mieux que vos paroles, et vous ne devez penser qu'à bien faire, afin que vos actions aient plus de force pour vous autoriser, que leurs discours n'en ont pour vous condamner.

2. Que si vous ne pouviez absolument vous dispenser de parler, ne vous mettez jamais sur la défense; mais ayez des réponses plus modestes et plus douces, qui prouveront bien mieux que vous faites bien, que les termes les plus forts d'une grande justification. Si vous étiez assez généreux pour aimer à être le jeu des langues et

des esprits, parce que vous auriez suivi Dieu, ô Théonée, quelle joie ne donneriez-vous pas à son cœur, par la conformité que vous auriez avec son Fils, dans l'amour des opprobres dont il a fait lui-même ses plus chères délices? Mais, quoi qu'il en soit, ne vous défendez jamais avec aucun empressement, et contentant ces personnes seulement de quelques bonnes paroles, ne vous tourmentez jamais de les satisfaire de raisons, les laissant en penser ce qu'il leur plaira; car étant déterminées à ne vous pas imiter, vous n'obtiendrez jamais d'elles qu'elles vous approuvent.

3. Si, après tout, vous vous sentiez trop faible pour en supporter la présence, retirez-vous de l'occasion, et vous conservez par la fuite; car il y en a bien à qui le combat n'est jamais avantageux, et qui ne trouvent leur sûreté qu'en évitant la rencontre. Outre qu'il se faut ici grandement défier de soi-même, et craindre qu'un cœur qui ne fait que commencer d'être animé de ses bons propos, ne soit trop faible pour résister constamment à de si rudes épreuves.

## § III.

Encore une fois, mon cher Théonée, soyez ferme dans la cause de Dieu, qui est celle de votre âme, et après de saintes résolutions conçues avec tant de ferveur et tant de bonnes raisons, ne vous laissez pas vaincre par les peines qui vous attendent. 1°. Animez-vous du souvenir du passé, et dites-vous à vous-même que toutes les difficultés qui vous peuvent arriver, ne sont pas comparables aux misères où vous avez gémi; 2°. considérez l'état présent de votre conscience, qui savoure des biens, lesquels ne se peuvent assez

acheter par tous les combats les plus rudes, et pensez que si elle manquait de seconder les desseins de Dieu dans l'effet de vos bons propos, hélas! elle serait pour sentir les vengeances de Dieu les plus terribles; l'état qui l'attendrait devant être infiniment plus déplorable que celui où elle a été.

Sachez donc, Théonée, que ces douceurs dont vous avez joui, que le calme des passions où vous avez été, et que ce repos que vous avez eu de la part des créatures, n'ont été que pour vous engager dans l'ardeur de vos bons propos, afin d'en venir solidement à l'action. Mesurez donc vos obligations sur la ferveur et sur les lumières, avec lesquelles vos résolutions ont été si saintement formées. Vous trouverez que le compte que vous aurez à rendre sera terrible, si vous n'exécutez ce que vous avez promis; parce que votre promesse a été conçue et réitérée dans l'abondance des grâces, et vous en ressentirez assurément des suites funestes, car vous verrez que votre conscience sera abandonnée à la plus effroyable désolation, que vos passions vous emporteront à toutes sortes de déréglemens, et que les créatures vous seront toujours contraires en toutes choses, au lieu de la douceur, de la victoire et de la paix qui vous étaient préparées, tant il est formidable de s'engager solennellement à Dieu, et et de ne rien faire ensuite de ce qu'on a proposé avec tant de liberté!

---

## MAXIME VI.

**Personne ne peut avancer dans la perfection, s'il n'est perpétuellement assujetti à trois règles.**

C'EST une première vérité, qu'il n'est rien dans la nature qui n'ait absolument besoin d'une règle pour être conduit à sa perfection; car comme il n'y a aucun être qui soit parfait de soi-même, il n'y en a point aussi qui n'ait un besoin particulier et essentiel de quelque règle supérieure qui le perfectionne.

Quoique cette vérité ne se puisse contredire, il faut néanmoins avouer qu'il n'est rien que la nature de l'homme souffre si impatiemment, que de recevoir la foi et la règle d'autrui : et l'amour de son indépendance et de sa liberté est telle en ce point, que cette soumission est le dernier et le plus noble des sacrifices qu'il puisse faire à Dieu. C'est pour cela que ce mal est si universel, que les choses les plus saintes ne sont pas exemptes de sa contagion. Car que des âmes profanes et séculières ne veuillent point recevoir de règles qui les assujettissent, et qui les perfectionnent dans leur état, je dirai que ce sont des âmes nées à la révolte, et résolues de s'opposer à tout ce qui peut les perfectionner; je n'en suis pas surpris, mais je le suis extraordinairement de ce qu'il se trouve tant de personnes dévotes, qui ayant du reste presque tout fait, abhorrent pourtant une règle de vie, et refusent de s'y soumettre.

Je ne m'étonne pas aussi si toutes les vertus de ces dévots et de ces dévotes ne sont que de fausses

vertus, parce que tout ce qu'ils font est uniquement animé de leur propre volonté ; ils s'abusent ainsi vainement, et faisant tout en apparence pour se perfectionner, ils reculent au lieu d'avancer, et ne font que des sacrifices à leur amour-propre.

Oh! Dieu vous préserve, mon cher Théonée, d'être de ces sortes de personnes, car vous tromperiez bien du monde, comme elles font; vous autoriseriez l'abus de la dévotion, et vous vous tourmenteriez bien à leur exemple, pour ne rien moissonner après avoir semé beaucoup de sueurs. Il faut que vous ayez une dévotion véritable et solide, vous engageant dans le saint esclavage d'une vie qui soit assujettie à toutes les règles dont elle est capable.

C'est pourquoi j'avance, dans cette maxime, que ni vous ni aucun dévot, ni dévote du siècle, ne peut avancer dans les voies de la perfection, qu'il ne soit incessamment soumis à trois règles : à la règle écrite, à la règle de l'obéissance et à la règle de la Providence. En vous en faisant voir la nécessité, je vous en ferai voir aussi la subordination et l'enchaînement, et comme celles qui sont inférieures cèdent et n'ont plus de vigueur, quand les règles supérieures se présentent. Les voici toutes par ordre où je vous en donne séparément l'explication, et je vous en montre les obligations.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la règle écrite.*

La règle écrite est un ordre du jour, où chaque action a son temps et ses heures marquées, et il ne doit pas être libre à la personne de l'anticiper

ou de la reculer sans quelque raison particulière, mais il faut que les choses se fassent précisément dans les momens qui sont arrêtés ; voilà ce qui s'appelle règle écrite, laquelle compasse les heures du jour, et tient dans un assujettissement continuel.

Il y en a sans doute dans le monde qui ont cette règle extérieure, et qui s'en font saintement les esclaves, avec autant d'exactitude et de fidélité que les religieux les plus réformés ; mais voyons où en est pour ce point le commun des personnes dévotes : en vérité, il est étrange de le voir et de le dire. Voulez-vous bien que je vous en fasse la peinture, et que j'en propose quelqu'une qui vous tiendra lieu de toutes les autres? considérez donc leur conduite, et regardez si vous la voulez imiter.

Depuis le matin jusqu'au soir, cette âme volontaire, cette dévote sans règle, suit en tout son humeur, son transport et sa passion. Elle se lève quand il n'y a pas grande mortification à le faire; elle se couche seulement lorsque le sommeil lui vient, et qu'elle est fatiguée de parler ou de travailler ; elle fait son oraison selon qu'elle juge elle-même qu'elle y est disposée, tantôt en un temps, et puis en un autre, la laissant aussi bien souvent, ou en retranchant une bonne partie; elle va à la messe, selon qu'elle est plus ou moins occupée à la maison, sans se gêner bien fort à aucun temps déterminé; elle a ses temps de silence, suivant l'humeur et la mélancolie, ou la dévotion sensible dont elle est possédée; elle va à l'église l'après-dînée dans de certains temps, pourvu qu'elle ne soit point empêchée par la compagnie; elle fait ses lectures spirituelles, quand la dévotion et le goût lui en prend; elle avance et recule ses repas, selon le déréglement de son appétit.

Hé bien! Théonée, que pensez-vous de cette personne qui ne reconnaît point pendant tout le jour d'autres règles de ses actions que la rencontre et les incidens que sa fantaisie et sa boutade? Pour des pratiques de dévotion, elle en fera tant qu'il vous plaira, elle ne refusera guère les pénitences que vous lui voudrez imposer; elle ira à tous les pèlerinages et à tous les lieux de dévotion; elle prendra toutes les façons d'une personne bien réformée : mais qu'elle souffre que vous l'enchaîniez dans l'esprit de Dieu par un juste règlement de toutes les actions de la journée, elle rompra tous ses liens, et vous abandonnera plutôt que de se faire esclave de toutes vos règles, prétendant qu'il faut une sainte liberté, et que Dieu ne regarde que le cœur.

Si néanmoins vous obtenez d'elle qu'elle prenne quelques règles et quelque ordre de ses actions du jour, ne croyez pas que ce soit pour longtemps; tantôt elle laissera tout par un dégoût, tantôt elle s'en acquittera par quelque remords; le plus léger obstacle qui se présentera lui en fera négliger l'observance, parce qu'elle en fait si peu de cas, qu'elle met tout cela au nombre des actions qui lui paraissent de fort peu de conséquence.

Après tout, ce n'est pas que je prétende qu'une personne de piété engagée dans le mariage, soit réglée en toutes ses actions du jour, avec une parfaite et une invariable exactitude, non plus qu'une fille qui n'a pas tout l'usage de sa liberté; ces sortes de personnes devant s'accommoder aux embarras et à la nécessité de leur état : mais il est certain néanmoins que, soit qu'elles soient dans le mariage, soit qu'elles soient encore sous la discipline de leurs parens, ou même accablées de soins et d'affaires, lorsqu'elles font profession

d'une vertu particulière, elles doivent toujours avoir quelque règlement de la journée, autant que leur condition le peut souffrir.

Mais ce que je prétends regarde les personnes libres, qui se déclarent hautement pour la vertu : et je maintiens qu'elles doivent être exactement assujetties à quelques règles qui partagent toutes leurs actions du jour; et si cela n'est, je vous montre qu'elles ont une totale incapacité de s'avancer dans les voies de la perfection ; je vous montre à vous-même, Théonée, que vous avez cette incapacité, si vous n'êtes pas réglé pendant le jour en toutes vos actions.

## § I.

La raison est que cette règle extérieure a de soi-même une extrême facilité; car il ne s'agit pas de s'occuper l'esprit de grandes opérations, et d'entrer dans l'intime intelligence de la vie spirituelle. Il s'agit seulement de faire les mêmes choses que vous feriez menant une vie déréglée, mais de les faire avec ordre, et dans de certaines heures qui vous seront marquées. Les personnes les plus grossières ne sont-elles pas capables de cela ? N'est-ce pas ce que l'on recommande aux novices les plus nouveaux dans la vertu ? Vous ne pouvez pas vous en excuser sur la difficulté de ce règlement; il faut donc la rejeter toute entière sur le libertinage de votre esprit, qui ne veut point s'assujettir. Espérez-vous, avec cette disposition, pouvoir aspirer à la haute vertu, et y faire quelque progrès? Je ne crois pas que vous-même vous puissiez vous le persuader.

J'ajoute que cette incapacité de s'assujettir à un règlement extérieur, montre bien que l'esprit a un amour de sa liberté extraordinairement déréglé.

Je vous demande comment cela peut être compatible avec l'avancement dans les voies de Dieu ; car ces voies ne sont qu'une perpétuelle captivité jusque dans les choses les plus délicates, puisqu'il n'est rien où le plus simple mouvement de la liberté ne doive être sacrifié ; si donc vous refusiez de vous captiver dans une chose aussi grossière qu'est la gêne d'une règle extérieure, quelle espérance pourriez-vous avoir d'entrer jamais bien avant dans les voies de la vertu ?

Et puis, n'est-ce pas une légèreté bien basse, et tout à fait indigne, qu'ayant reçu quelques règles du jour, dont l'exacte observation est sans doute accompagnée de beaucoup de vertu, l'on s'en dispense à la première rencontre qui vient à naître, comme de la chose la plus indifférente? cette légèreté rend une âme entièrement incapable de la perfection, quelque profession qu'elle en fasse dans le reste de sa conduite.

Davantage, si elle ne peut avoir ce pouvoir sur elle-même, de se faire quelque contrainte pour s'assujettir à si peu d'actions qui lui sont réglées pendant le jour, comment sera-t-il possible qu'elle se fasse violence pour dompter incessamment ses passions? La délicatesse qu'elle a sur soi pour ce petit règlement extérieur, la rendra encore infiniment plus délicate à l'égard de ses passions, auxquelles elle n'osera s'opposer, de peur que cette résistance ne cause une peine beaucoup plus intolérable à son esprit immortifié. Je vous le déclare, Théonée, que vous perdrez tout votre temps avec ces sortes de personnes dévotes, si vous vous arrêtez à les conduire; car l'incapacité qu'elles ont à la moindre règle extérieure, marque en elles une petitesse de cœur et d'esprit, qui ne se pouvant pas entreprendre ni vaincre en des choses

si aisées, a bien moins de fond et de capacité pour les vertus héroïques.

Mais pour une preuve sensible de cette vérité, voici une chose que je pense devoir être ici de grande considération. Quelles sont les personnes, à votre avis, qui ont la plus grande approbation dans les communautés religieuses ? Ce sont celles qui sont inviolablement attachées à leurs règles, soutenant par ce moyen la sainteté de la religion, comme elles travaillent à leur sainteté particulière. Au contraire, les irrégulières en sont ordinairement la ruine et le scandale. Et s'il en est quelquefois qui fassent les spirituelles, qui donnent plusieurs heures à la contemplation, qui se consument d'austérités, et qui avec cela ne soient pas exactes dans l'observance de leurs règles, elles passent pour des illuminées, parce que l'exactitude à garder leurs règles, est la première et la plus assurée marque de leur sainteté. C'est par là que nous pouvons aussi juger de la perfection et de la capacité à la perfection des personnes dévotes qui sont dans le siècle ; et je dis qu'une personne dévote, fût-elle admirable en tout le reste, si néanmoins elle refuse de se soumettre aux ordres extérieurs, et aux règles qui lui sont prescrites par son directeur, elle ne fait rien moins que ce qu'elle paraît faire ; parce que cette vie, que j'ose appeler une vie libertine, suivant en tout l'humeur et le caprice, montre bien que les autres actions de piété ne procèdent que d'une volonté propre, qui leur ôte toute la solidité de la vertu, et qui ne leur en laisse qu'une apparence trompeuse.

Vous venez donc de voir deux choses, pour ce qui regarde les personnes qu'on appelle dévotes, à savoir, que d'ordinaire elles ne veulent aucune règle écrite, ne voulant être assujetties dans leurs

actions, qu'à leur volonté, à leur humeur et aux rencontres ; et que par une même suite elles ne sont pas capables de faire aucun avancement dans la perfection.

Et après cela, Théonée, vous vous amuseriez à prendre pour elles des soins qu'elles ne méritent pas, et qu'elles ne sont pas capables de suivre ; défaites-vous-en au plus tôt, je vous en prie, et n'accordez pas davantage les bontés de votre conduite à des âmes dont la vie volontaire et déréglée déshonore la vertu.

## CHAPITRE II.

*De la règle de l'obéissance.*

Il y a encore une seconde règle, à laquelle se doit soumettre toute personne qui a dessein de devenir parfaite ; c'est la règle de l'obéissance qu'elle doit rendre à son directeur. Cette règle prévaut à la règle écrite, et aux règles particulières de l'ordre du jour ; parce que celui qui a réglé toutes les actions de la journée, en peut dispenser quand il lui plaît, par obéissance pour divers incidens qui peuvent survenir ; c'est en quoi consiste la supériorité de cette règle d'obéissance par-dessus la règle écrite.

Or, vous savez, Théonée, qu'il n'y a guère moins de personnes dévotes dans le monde, qui refusent de se soumettre parfaitement à cette règle d'obéissance, que nous en venons de voir qui se révoltent contre la règle écrite. Voulez-vous bien que je vous décrive toutes les manières, ou pour mieux dire, tous les déguisemens d'obéissance de ces sortes de gens.

Ne vous persuadez pas que vous les puissiez faire obéir indifféremment dans les choses que peut

souffrir leur condition, car vous ne leur en devez point ordonner d'autres. Ils savent très-bien se borner, et porter leur obéissance jusqu'où il leur plaît, et non pas jusqu'où un directeur jugerait à propos selon Dieu de les conduire; ils jugent de l'étendue du pouvoir d'un directeur; ils décident, et se font les arbitres de leur propre obéissance, et savent fort bien se retrancher, selon le jugement qu'ils font des matières, dans lesquelles ils doivent obéir ou ne pas obéir.

Dans les choses même qui sont de droit, et d'une obéissance claire et indubitable, combien cette personne dévote raisonnera-t-elle avec son directeur, pour détourner ce que l'on veut qu'elle fasse, ou pour n'en faire que la moitié? Elle en perdra quelquefois la modestie et le respect, et quoiqu'elle en vienne à l'effet de l'obéissance, son jugement ne laisse pas de condamner la conduite de son directeur; parce qu'il veut lui anéantir tout le raisonnement, la faisant obéir dans de certaines choses qui lui déplaisent beaucoup.

Une autre demande réglément de certaines permissions, par une obéissance contrefaite; car c'est pour faire cent autres choses de sa propre volonté; elle couvre ainsi ces désobéissances, et cette propriété où elle se met, par une obéissance affectée, comme si ce qu'elle fait d'elle-même, et par son propre choix, était bien autorisé, à cause qu'elle s'est soumise dans de certaines actions, sur lesquelles elle a prévenu son directeur par ses demandes. Elle ne voit pas qu'elle fait ainsi un larcin à l'obéissance, se faisant ordonner à elle-même ce qu'elle veut faire.

Vous en trouverez d'autres qui demandent tout à la vérité, mais à qui l'on accorde tout aussi, parce que l'on en connaît l'immortification; et

là-dessus elles se réjouissent en elles-mêmes, comme si elles avaient l'esprit d'une obéissance parfaite. Oh! qu'elles se trompent, car elles se font une joie d'un bien imaginaire; elles obéissent, parce que rien ne leur est refusé, et que l'on s'accommode à tous leurs désirs; mais si on vient à leur refuser avec un peu de sévérité ce qu'elles désirent, ou qu'on les fasse obéir en quelque point auquel elles ne s'attendent pas, vous les verrez incontinent s'alarmer, et perdre bientôt le calme qui cachait leur immortification.

Il y en a encore qui savent si bien s'insinuer auprès d'un directeur, qu'elles viennent toujours à leurs fins, n'ayant jamais guère de l'obéissance que ce qu'elles veulent. Mais hélas! qu'elles s'égarent; car elles sont autant éloignées de la vraie obéissance que leur petite politique, et leur douceur étudiée l'est de l'esprit de Dieu; puisqu'en tout elles font joindre l'obéissance à ce qui leur agrée, et l'écartent de tout ce qui peut leur déplaire.

Enfin, j'en trouve que l'on peut appeler délicates parmi les dévotes: ce sont celles qui veulent le bien, et même, disent-elles, la perfection, qui la cherchent, que l'on voit souvent au confessionnal et à l'église, et qui font en apparence honneur à la vertu. Vous vous adresseriez mal, Théonée, de penser les faire marcher par les voies d'une obéissance exacte. On dirait aussitôt que vous manqueriez de sens commun, car il faut des conduites précieuses pour ces sortes de personnes. Ce sont celles-ci qui ne tiennent guère à un directeur; car leur délicatesse est si grande, que si vous les pensez faire plier sous l'obéissance, en ce qui ne leur est pas agréable, c'est assez pour ne les plus voir. Cela vient d'une insupportable vanité, qui

leur fait croire qu'elles seront bien reçues partout où elles voudront aller.

Je ne puis encore omettre, avant que de finir, de vous dire qu'il y en a de certaines qui fuient l'exactitude de l'obéissance pour ne pas demander des permissions en cent choses : et que disent-elles pour leur défense ? qu'elles ne sauraient tant importuner un directeur ; qu'elles appréhendent de lui être à charge ; que les choses n'en valent pas la peine ; que l'obéissance ne s'étend pas jusqu'à ces bagatelles. Mais elles ne voient pas que cela vient de ce qu'elles veulent se retenir une partie d'elles-mêmes ; elles ne voient pas que par ce moyen elles se donnent un penchant à faire bien d'autres choses de conséquence avec indépendance d'un directeur, et que tout cela n'aboutit qu'à se resserrer, à ne se manifester qu'à moitié, et à limiter leur obéissance.

Que jugez-vous de la manière d'obéir de toutes ces personnes qui passent pour dévotes ? et se faut-il étonner si les soins des directeurs laissent si peu d'effets de sainteté dans leurs âmes ? il faut qu'elles soient une bonne fois persuadées qu'elles n'iront jamais à la perfection où elles aspirent, qu'elles ne rendent à un directeur l'obéissance la plus soumise par un renoncement total de leur propre volonté, et par une continuelle dépendance dans les moindres choses, que leur condition et leur état peuvent souffrir.

Je n'ai pas ici dessein de m'étendre pour montrer la nécessité de cette obéissance dans le désir que ces âmes ont de se perfectionner ; car tous les livres en parlent si au long, qu'il serait importun de rebattre une chose dont tout le monde est persuadé.

Dites-leur seulement, Théonée, que si leur

obéissance n'est étroite, exacte et perpétuelle, jusqu'à en faire à la majesté de Dieu de vivantes victimes, toutes leurs actions seront purement humaines et propriétaires; qu'elles perdront le fruit et la gloire du mérite, qui ne leur pourrait manquer si elles voulaient; que leur volonté sera uniquement l'âme de tout ce qu'elles opéreront, c'est-à-dire, qu'elle en fera la peste et le poison.

Voilà les pertes considérables que feront toutes ces personnes, si elles ne sont pas entièrement immolées à l'obéissance, et ce sont les raisons qui prouvent qu'avec tous ces désordres et ces inconvéniens, elles seront incapables de faire aucun progrès dans la perfection, si elles ne s'étudient à obéir d'une manière qui puisse les faire mourir à elles-mêmes.

## CHAPITRE III.

*De la règle de la Providence.*

La troisième règle que je vous propose, et qui est absolument nécessaire pour arriver à la perfection, est la règle de la Providence; laquelle est vraiment une règle, et ne peut être mieux nommée, parce que nous appelons règle ce qui dirige, ce qui donne de la rectitude, et ce qui oblige constamment à faire quelque chose : or, remarquez, Théonée, que c'est cette aimable Providence qui, comme une bonne mère, conduit toutes les actions et tous les pas de notre vie; que c'est elle qui y met la justesse et la droiture, et que c'est elle qui nous impose incessamment la nécessité d'agir, et de ne pas agir en cent occasions.

Il arrive quelquefois que les bonnes âmes ont des attachemens à l'exacte observance de leur règle écrite; Dieu rompt alors cet attachement par

une règle supérieure qui est celle de sa providence, lorsqu'il fait naître des incidens inespérés, ou de conversation, ou d'affaires, ou de charité, dont on ne peut humainement se dispenser. La règle de l'obéissance est sainte, et vous vous formez sur elle avec repos pour faire toutes choses, comme si elles vous étaient ordonnées de la bouche de Dieu; un directeur parle, et vous volez où il vous appelle; mais l'obéissance ne parle plus quand la Providence se déclare, car elle ruine tous les projets et tous les ordres d'un supérieur, par la maladie d'un inférieur, par quelque empêchement indispensable des causes secondes, par la mort, en un mot, par quelque nécessité qui n'est point attendue. C'est ainsi que cette règle de la Providence anéantit toutes les autres quand il lui plaît, et doit être regardée comme la première de toutes les règles de notre vie.

C'est pourquoi je vous fais voir la pressante et la sainte nécessité qu'a toute personne de se soumettre à la règle de la Providence, et de respecter avec amour tous ses ordres qui nous sont signifiés par les accidens nécessaires de la vie, si elle veut entrer sûrement dans les voies d'une solide perfection; et cette voie me semble si courte et si aisée, que l'âme n'a quasi plus rien à faire, n'ayant qu'à se laisser simplement conduire au cours de la Providence, qui prend un soin particulier de tout ce qui la regarde.

## § I.

Ne vous révoltez donc jamais, Théonée, contre aucun événement de cette divine Providence, mais ajustez-vous à la règle qu'elle vous donne; car, sans parler du profond respect que vous lui devez, ne voyez-vous pas que c'est pour vous une néces-

sité d'en recevoir la loi. Vous pouvez, de quelque manière que ce soit, vous dispenser de la règle écrite, et secouer le joug de l'obéissance; mais la règle de la Providence vous assujettit nécessairement. Il faut donc que tout au moins sa nécessité vous la fasse aimer, que vous lui laissiez régler toute la conduite de votre vie, et que vous ne soyez pas comme ces rebelles qui se débattent contre la chaîne qu'il leur est impossible de rompre.

Mais ce qui vous doit encore assujettir avec amour à la règle et aux ordres de cette Providence, c'est qu'elle est juste, sans jamais être capable de s'égarer; car il est de la foi que tous les incidens nécessaires de la vie, qui vous arrivent par sa conduite, comme sont les pertes et les maladies, les persécutions et les délaissemens, sont absolument des arrêts du ciel. Votre règle écrite est louable; celle de l'obéissance est toute sainte: mais il n'est pas de la foi que Dieu veuille l'une et l'autre. Et il est de la foi que tous les événemens de la Providence sont des volontés absolues de Dieu: cela ne suffit-il pas pour y reposer avec bien de la douceur et de la paix, et pour s'attacher amoureusement à cette divine règle?

Toutes les autres règles ont leur temps: l'écrite a ses heures déterminées; celle de l'obéissance est quelquefois long-temps sans parler, et elle ne le fait qu'en de certains temps; mais la règle de la Providence est de tous les temps, son cours n'étant jamais interrompu. Toutes les autres règles ont chacune leur lieu, qui les borne dans leur exercice: l'écrite a ses lieux séparés et attachés à certaines observances, et celle de l'obéissance en a aussi de certains, où elle exerce particulièrement son empire; mais la règle de la Providence est de tous les lieux du monde, comme

de tous les temps. N'est-ce pas là une raison bien forte pour vous obliger de vous y soumettre, dans quelque âge que vous soyez, et dans quelque lieu que vous vous rencontriez ?

Considérez encore que souvent vous n'avez aucune règle écrite, ou que vous êtes dans des circonstances qui ne vous permettent pas de la garder, et que vous manquez aussi très-souvent de la règle de l'obéissance pour être éloigné d'un supérieur, mais vous ne manquez jamais de la règle de la Providence qui subsiste toujours dans la perte et la ruine des autres, parce qu'elle subsiste par nécessité. Cela nous en doit sans doute faire aimer toutes les lois, et nous y tenir attachés avec tendresse, comme à une bonne mère qui ne se sépare jamais de nous : puisque, lorsque toutes les autres règles nous abandonnent à nous-mêmes par leur perte, celle-ci ne cesse jamais de prendre le soin de notre conduite.

Enfin, je vous exhorte, Théonée, à faire le même que ces enfans, à qui l'on donne à apprendre une leçon, et qui pour cet effet y portent sans cesse les yeux, la lisent et la relisent. Vous n'avez pas une moindre obligation d'avoir toujours les yeux ouverts, et comme de lire incessamment cette grande règle de la Providence, afin d'apprendre les leçons qu'elle vous fait par ces conduites continuelles. Car si vous ne vous accoutumez à y porter les yeux, reconnaissant que tous les événemens de la vie sont des effets de ses divins règlemens, savez-vous bien ce qui arrivera? C'est que dans tous les fâcheux incidens qui mortifieront vos inclinations, vous serez aussitôt troublé, et au lieu des soumissions profondes que vous devriez rendre aux ordres de cette Providence adorable, vous n'aurez pour elle que des

révoltes. Pourquoi donc ne vous reposer pas dans son sein, puisqu'elle vous y embrasse, et que vous ne pouvez jamais vous égarer sous la règle de ses conduites ?

## § II.

Tous les raisonnemens que je vous ai faits jusques ici vous ont assez prouvé, comme je crois, que personne ne peut avancer dans la perfection, qu'il ne soit assujetti à ces trois règles, à une règle écrite, à la règle de l'obéissance et à la règle de la Providence.

Ce que j'ai prétendu par là, est de ruiner le mauvais usage de votre liberté. Et 1°. afin que vous ne disposiez pas par boutade et par humeur de toutes les actions du jour, je vous ai voulu pour cela lier à une règle écrite. 2°. Afin que votre volonté ne vive pas en libertine et en indépendante, je vous ai voulu aussi assujettir à la règle de l'obéissance. 3°. Afin que votre esprit ne soit pas dans la révolte et dans les murmures parmi les continuelles contrariétés de la vie, et pour vous y faire trouver votre calme et votre paix, aussi-bien que votre profit, je vous ai voulu assujettir à la règle de la Providence.

Voilà, Théonée, les fins que j'ai eues dans ce discours, à qui je veux néanmoins donner son dernier achèvement, par la résolution d'une difficulté qui vous pourrait rester, à savoir, s'il n'est point encore quelque autre règle à laquelle il se faille assujettir pour avancer dans la perfection. Cela me donne ouverture pour vous traiter deux questions fort considérables dans la vie spirituelle, l'une, de la règle intérieure de perfection, l'autre, de ce qu'on appelle aide de perfection.

## CHAPITRE IV.

*De la règle intérieure de perfection.*

Vous devez remarquer que les trois règles dont je vous ai fait l'exposition, sont toutes extérieures: la première est sensible, dans le règlement des actions du jour ; la seconde, dans la bouche d'un directeur ; la troisième, dans les divers accidens par lesquels la Providence nous gouverne : mais il y a encore une règle intérieure, dont la connaissance n'est pas moins nécessaire que la perfection à laquelle elle conduit. Pour le bien comprendre, Théonée, nous allons faire ensemble cinq démarches, où je pense que se peut réduire toute l'intelligence que vous en pouvez souhaiter.

1. Premièrement, je dis que cette règle intérieure n'est autre chose que l'attrait de l'âme : mais ne pensez pas que j'aille ici vous expliquer à fond la nature de cet attrait que vous pourrez voir tout au long dans le second tome des maximes, livre troisième, où j'en fais expressément une maxime particulière ; je vous dirai seulement que cet attrait est une impression que Dieu fait dans l'âme, par laquelle elle se sent attirée à quelque chose de particulier, cela se faisant sans raisonnement, avec simplicité, et d'une manière si occupante, qu'elle s'en sent partout pénétrée sans le vouloir. Or, cet attrait est ce que j'appelle la règle intérieure de perfection ; car comme la règle extérieure est ce qui conduit tout le dehors; de même cet attrait est ce qui règle et qui détermine toutes les fonctions de l'âme, laquelle y porte toujours son regard comme sur un tableau, pour faire et pour opérer selon qu'il lui est représenté, ne voulant être réglée, dans toutes ses

opérations, que par la voix secrète de cet attrait.

2. Je désire néanmoins, Théonée, que vous fassiez ici une sérieuse réflexion; à savoir, que cet attrait et cette règle intérieure doivent toujours être de bon accord avec la règle extérieure; car comme la règle extérieure, soit écrite, soit de l'obéissance, soit de la Providence, est de l'esprit de Dieu; si la règle intérieure, c'est-à-dire, cet attrait, la contredisait, elle ne serait plus qu'une trompeuse illusion, et non pas une inspiration divine; autrement l'esprit de Dieu se combattrait lui-même. Par où vous découvrirez l'égarement de ceux qui se croient possédés de quelque attrait, lorsqu'en même temps ils se retirent, ou de la règle écrite, ou de l'obéissance, ou de la Providence; car il est certain que Dieu, qui est un esprit de vérité, ne révoque pas au fond de l'âme ce qu'il lui ordonne extérieurement par la sagesse de sa conduite.

3. Après cela, vous me pourrez demander si cette règle intérieure est d'elle-même nécessaire pour la perfection; et je vous répondrai que, pour une exacte perfection, elle l'est entièrement, et que sans elle l'on n'y parvient jamais. Ne voyez-vous pas qu'il n'est rien dans le monde de parfaitement achevé, qui n'ait été soumis, ou qui ne le soit, à quelque règle, soit dans les arts, soit dans les corps politiques? Ne devons-nous donc pas dire, par le même principe, que la perfection de l'âme ne peut jamais être dans son dernier achèvement, qu'elle ne soit formée sur quelque règle intérieure, comme sur un modèle?

4. Mais vous me pouvez encore demander avec étonnement, d'où vient qu'il y en a si peu qui connaissent cet attrait particulier et cette règle intérieure, et qui découvrent en leur conscience

ce trésor et ce mystère caché? Il n'est pas difficile de vous satisfaire, Théonée, puisque la raison en est aussi commune que l'ignorance qu'en ont la plupart des âmes. C'est qu'ordinairement la conscience est dans le trouble et le mouvement, partagée en cent pensées différentes, et le plus souvent errante, dissipée et éloignée d'elle-même; d'ailleurs la voix de cet attrait intérieur ne parlant qu'au cœur, il n'est pas possible que ces personnes ainsi épanchées hors d'elles-mêmes la puissent connaître, et en entendre le langage; car où est le bruit de l'extérieur et de l'intérieur, comme dit très-bien un père, difficilement y peut-on entendre Dieu, quoiqu'il n'en soit pas éloigné.

5. Si donc le mal est si grand, que cet attrait échappe d'ordinaire à nos connaissances, au moins apprenez-nous comment nous le pourrons découvrir. Pour moi j'ai ce sentiment que vous n'y pourrez jamais mieux réussir qu'en vous étudiant à cette continuelle récollection, dont je vous ai tant parlé dans le premier tome, au livre second; puisque c'est elle qui, mettant le calme et la clarté dans l'intérieur, rend l'âme capable de voir et d'entendre cet attrait divin. Mais pour y ajouter quelque chose, soyez fidèle à agir selon toute la mesure de votre grâce présente, et à la remplir; car rien ne vous attirera tant la communication et la vue de cette nouvelle grâce d'attrait, dont la première est comme l'invitation et l'appas, et celle-ci comme le fruit et la conquête. Et pour cet effet ne soyez jamais, Théonée, de ces âmes impatientes et curieuses, qui ne se pouvant reposer dans l'état présent de leur grâce, cherchent toujours des nouveautés avec empressement, comme pour y trouver leur repos, selon la pensée de saint Laurent Justinien, car cette curiosité est

le poison le plus dangereux de la vie intérieure, empêchant, pour ainsi dire, la grâce présente de parvenir à sa maturité, et à toutes les fins qu'elle prétend, de sorte que les choses qu'on recherche ne sont plus qu'une vaine satisfaction de l'esprit.

6. Ayant été assez heureux pour découvrir en vous ce divin attrait de la grâce, vous pouvez encore attendre de moi que je vous dise la manière dont vous devez vous y accommoder : la voici, Théonée, en peu de mots. 1°. Ne faites presque rien en ce temps, mais vous tenant intérieurement en esprit de révérence, de soumission et de simplicité, abandonnez toute votre âme à l'impression que vous sentez, vous dépouillant absolument de tous les soins dont elle se pourrait occuper. 2°. Apprenez à vous laisser aller à cette grâce d'attrait, selon les accroissemens et les diminutions de son opération qui n'agit pas toujours d'une même force ; car tantôt elle est plus pénétrante, tantôt elle est moins active; c'est à vous de n'y rien mettre de votre part, mais de vous y laisser conduire avec beaucoup de simplicité. 3°. Soyez tellement lié à cet attrait, que cela se fasse avec grande indifférence, et que vous soyez également prêt à en ressentir la présence et la privation, vous mettant ainsi au-dessus de toutes vos opérations, et ne vous tenant uni qu'à leur principe.

Vous voilà maintenant, Théonée, assez bien instruit, comme je crois, de cette règle intérieure de votre perfection; mais, pour mettre une dernière fin à cette question, je veux éclaircir un doute qui peut naître dans votre esprit, à savoir, si les personnes de grande vertu ne sont pas aussi une juste règle de perfection; car il semble qu'il ne soit rien qu'on recommande avec tant de soin, pour entrer dans les saintes voies, comme de se

mettre devant les yeux les personnes dont la vertu est plus exemplaire et plus éclatante ; c'est à quoi tous les spirituels et tous les livres nous exhortent incessamment.

## CHAPITRE V.

*De l'exemple et de l'aide de perfection.*

Je ne dispute pas ce qui se dit, Théonée, qu'il faut se proposer les personnes les plus signalées en vertu, pour s'exciter à la pratique des vertus ; mais je nie qu'elles doivent être l'exemple de votre perfection. Je vous prie de faire ici avec moi une distinction exacte; car il y a de la différence entre être un aide pour la perfection et être un exemple de perfection : l'on appelle un aide de perfection, ce qui sert ou de motif, ou de reproche, pour nous obliger à y travailler avec courage ; et c'est ce que sont les personnes rares en vertu, que l'on se met devant les yeux pour piquer sa lâcheté, et pour s'enflammer à bien faire, en les imitant dans les voies de la perfection ; mais l'on appelle un exemple de perfection, l'idée et le modèle qu'on doit exprimer en soi-même, de sorte que votre perfection, Théonée, ne soit qu'une expression de l'exemple que vous vous proposez, et que vous voulez parfaitement imiter ; et c'est en ce sens qu'il faut dire que toutes les personnes vertueuses ne doivent pas être l'exemple de votre perfection. Car quel désordre serait-ce, si vous prétendiez que la perfection d'un tel fût la vôtre, et qu'elle en fût toute la règle? Pour moi, j'y remarque des inconvéniens très-considérables, et je crois qu'il est même souvent très-pernicieux d'agir par exemple, quand on se donne à Dieu.

## § I.

Car, soit que vous soyez fervent ou languissant dans les voies de la vertu, il est fort naturel qu'agissant par exemple, vous vous proposiez tout ce qui est extrême, l'esprit humain cherchant toujours ce qui favorise le plus son inclination. Je veux donc que vous soyez une personne transportée de ferveur; il est évident qu'alors, ayant pour maxime de vous régler et de vous former sur l'exemple de quelqu'autre, vous ne voudrez qu'un exemple extraordinaire et remarquable par des choses éclatantes, aspirant à faire aussi de vous-même une personne extraordinaire.

Ce désordre n'est que trop commun : car enfin n'est-ce pas sur cette mauvaise conduite que nous voyons tant de jeunes esprits, qui ayant lu les merveilles des vies des saints et des saintes, et les rares voies par où Dieu les a conduits, contrefont les Thérèse et les Catherine de Gênes, et se veulent, avec une extrême vanité, introduire dans leurs voies et dans tous leurs états? Le siècle est si plein de ces illusions, que les femmes surtout se persuadent assez facilement qu'elles peuvent passer dans toutes les dispositions des âmes élevées, dant elles lisent ou entendent les rares faveurs, comme si c'était là l'exemple et le modèle de leur conduite.

N'en imitez pas l'égarement, Théonée, et quelque ferveur que vous ayez, ne regardez jamais ces personnes extraordinaires comme des exemples de votre perfection, mais comme les objets de vos admirations. Autrement vous seriez du nombre de ceux dont parle saint Bernard (*In Nat. Joan. Bapt.*), qui ne sont fervens qu'afin d'écla-

ter, montrant par là que leur ferveur n'est qu'une vaine passion de paraître.

Mais supposons que vous marchiez avec langueur dans le chemin de la vertu, je dis que vous ne serez pas moins égaré, si vous avez encore pour maxime de vous régler sur l'exemple d'autrui; parce que votre disposition languissante vous fera aussitôt regarder l'exemple qui la favorise davantage : vous en couvrirez votre langueur avec une adroite malice, disant : Pour moi, je n'ai pas assez de présomption pour prétendre mieux faire qu'une telle personne; je ferai toujours bien si je suis aussi bonne qu'elle, et je penserais faire un grand péché, si je croyais qu'elle fût un exemple qui ne fût pas digne que je l'imitasse. O le beau prétexte, Théonée, pour se tromper doucement, et pour couvrir sa lâcheté d'un exemple capable de l'entretenir et de la fortifier !

## § II.

Je veux encore vous convaincre de cette vérité que vous ne devez prendre personne pour l'exemple de votre perfection particulière, en cherchant la preuve jusque dans son principe.

Je ne veux pourtant vous le faire voir que d'une manière abrégée, par la considération de la gloire du paradis. Car cette gloire des âmes est toute différente, comme une étoile diffère en clarté d'une autre étoile; et par conséquent en ce monde les mérites sur lesquels cette gloire est fondée doivent être différens aussi-bien que la grâce sanctifiante, qui fait la perfection de l'âme et la mesure de la récompense éternelle. Si ces principes sont véritables, il ne l'est pas moins, Théonée, que votre perfection ne peut être que la vô-

tre, non plus que la gloire qui vous est destinée ne peut être celle d'un autre.

Cela étant, voyez, je vous prie, si c'est bien s'y prendre que de se proposer qui que ce puisse être pour exemple de sa perfection ? Voyez si ce n'est pas aller contre l'ordre de Dieu, et, par un renversement de ses desseins, vouloir une différente perfection, et une gloire différente de celle qu'il a arrêtée de toute éternité ? C'est à quoi l'on ne pense pas, Théonée, et c'est aussi ce qui fait que, pour se perfectionner, l'on s'attache à de certains exemples, avec autant de désavantage pour son âme que d'inconsidération.

## § III.

Mais j'ai une raison plus plausible à vous apporter sur ce sujet, qui vous découvrira quelque chose que j'estime qui ne vous sera pas inutile pour les voies de l'intérieur. Je vous le répète donc, que personne ne doit être l'exemple de votre perfection ; parce que plusieurs choses, qui sont bonnes dans un autre, ne vous seront pas bonnes : car enfin celui que vous vous proposez pour l'exemple de votre perfection, sera si vous voulez, dans les jeûnes, dans les austérités, dans la profonde retraite : et que penseriez-vous faire, Théonée, si vous prétendiez avoir comme lui ce point de perfection ? Vous feriez peut-être l'indiscrétion du monde la plus grande ; car il a des forces pour suffire à toutes ces austérités du corps, et le vôtre est faible et plein d'infirmités ; il a un appel de Dieu pour cela, ayant un fond capable de ces rigueurs, et je dois croire que vous n'y avez point d'appel, puisqu'il ne vous y a point préparé par des forces proportionnées. Ces choses donc, qui sont bonnes et louables dans celui que

vous prenez pour votre exemple de perfection, cessent de l'être dans vous.

Je dis même que bien des choses se feront avec beaucoup de simplicité et sans malice dans celui que vous avez pour exemple, lesquelles seront criminelles dans vous, si vous les faites. Il pourra être un peu trop ouvert, trop facile à parler, moins juste en tous ses mouvemens; il fait tout cela innocemment, car il n'a point de lumière pour le contraire, ni de grâce qui le presse d'avoir une plus grande retenue en tout son extérieur; mais vous, Théonée, ayant des vues qui vous disent toute autre chose, et qui vous représentent la continuelle captivité, l'exacte circonspection; l'extérieur toujours juste que Dieu veut de vous, vous seriez coupable, si vous pensiez vous régler sur l'exemple de cette personne. C'est à ce sujet que se peuvent, ce me semble, parfaitement vérifier les paroles d'Isaïe, que le bien est un mal, et que le mal est un bien : cela veut dire que ce qui est innocent dans cet autre, devient un mal dans vous; et que ce qui est un mal dans vous, est innocent dans sa personne.

Tout cela vous oblige à prendre la règle et l'exemple de votre perfection de votre attrait, sans vous laisser persuader mal à propos que vous deviez, et que vous puissiez même prendre cette règle hors de vous-même, et sans confondre jamais l'exemple de perfection avec l'aide de perfection.

## MAXIME VII.

Les personnes qui commencent et qui ont beaucoup de ferveur se doivent retenir, et ne se produire pas sitôt au dehors.

Les personnes zélées que le cœur et le feu de

l'esprit portent incontinent à tout ce qui est de bien, ne me seront peut-être pas favorables dans cette maxime; mais je ne laisserai pas d'en souffrir tout ce qu'il leur plaira, pourvu que j'aie toute la liberté de dire ce que je croirai pouvoir être utile sur une matière de cette conséquence. Oui, Théonée, comme je n'ai que vous seul à former, c'est aussi vous seul que je veux satisfaire, sans prétendre néanmoins mécontenter personne : si d'autres que vous veulent prendre quelque part à ce discours, j'en serai trop satisfait et trop honoré; et j'aurais bien de la joie de pouvoir contribuer quelque chose à bien ménager l'ardeur de leur zèle, et à les avancer dans le chemin de la perfection.

Mais après tout, c'est à vous principalement à qui je parle! et si, dans toutes ces maximes, je m'adresse toujours à vous, je le veux faire tellement dans celle-ci, que je ne m'en éloigne pas d'une parole. Je suppose donc que vous êtes jeune, que vous commencez à vous donner à Dieu, et que vous avez un grand zèle pour secourir le prochain : mais dites-moi, je vous prie, dans ces nobles transports que l'esprit de la grâce vous donne pour le prochain, avez-vous bien considéré qu'une des adresses les plus cachées du démon, est d'inspirer à ceux qui commencent une certaine impatience, de s'employer à ce saint exercice. Il est pourtant vrai que c'est une de ses plus adroites malices, quoique la ferveur dont vous avez été rempli ne vous ait pas permis d'y faire réflexion.

Je la fais donc pour vous, et je vous dis que cet esprit ténébreux transformé en ange de lumière vous mettra dans l'esprit tant de louables prétextes de ne pas laisser votre zèle inutile, que

vous en serez facilement emporté, si vous n'en êtes prévenu. Vous direz que la charité de Jésus-Christ vous presse, que ce feu divin ne se peut plus retenir dans votre poitrine, qu'il y a conscience de ne pas courir au besoin de ses frères, et qu'il faut un peu s'oublier soi-même pour ne pas tant différer de tendre la main à la nécessité des autres. Il vous trompera, Théonée, croyez-moi, si vous l'écoutez; mais j'espère que vous ne le ferez pas, et que vous n'imiterez pas ceux qui s'en laissent séduire.

Je vois bien que vous désirez déjà savoir de quelle manière on doit se produire au dehors, et quelles sont les personnes, parmi celles qui commencent, qui se portent ainsi avant le temps à secourir leur prochain. Je vous réponds que ces emplois sont de quatre sortes: 1°. Les missions, 2°. les confessions et la conduite des âmes; 3°. les conférences spirituelles; 4°. les œuvres de charité à l'égard des misérables. Là-dessus je vous montre trois choses: 1°. Les raisons qui prouvent que vous ne devez pas sitôt vous y exposer; 2°. les grands inconvéniens qui en arrivent; 3°. et quelques avis ensuite sur ce sujet.

## CHAPITRE PREMIER.

*Les raisons pour lesquelles les personnes qui commencent ne doivent pas sitôt se produire au dehors.*

Je veux donc maintenant que, n'ayant donné à l'étude de la vertu que très-peu de temps et d'années, vous soyez néanmoins plein de saintes ardeurs, rempli de lumières, et tout porté à faire voir et à communiquer au dehors les grâces que Dieu vous a faites.

Je vous demande d'abord si en vérité vous

pouvez être capable de faire du bien aux autres, vous qui avez à peine commencé à vous en faire à vous-même. J'avoue que je trouve en vous beaucoup de ferveur, de belles connaissances, du goût de Dieu, une riche volonté, et même de la mortification : mais où sont vos vertus, et depuis quand les auriez-vous? J'en vois bien les semences, mais elles n'ont pas encore eu le temps de croître; je vois bien quelque commencement, mais je ne vois encore rien d'achevé. Etant donc si peu formé, comment serait-il possible que vous puissiez former les autres? Et n'ayant encore rien de solide, comment leur pourriez-vous servir d'appui? Hélas! Théonée, vous n'avez encore qu'une légère couleur de la vertu, vous n'avez qu'un peu de son odeur, et vous penseriez en pouvoir faire part au prochain? Vraiment, il serait à une bien mauvaise école, où le maître ne serait qu'un novice. Il faut donc que vous donniez plusieurs années à la retraite, pour faire mûrir, pour ainsi dire, vos ferveurs et vos vertus, avant que vous soyez capable de les engendrer dans les cœurs des autres.

J'ajoute que ceux qui se communiquent au prochain par la voie du zèle, soit dans les missions, soit dans les confessions et les directions, soit dans les entretiens, soit dans les œuvres de charité, doivent abonder dans les choses dont ils veulent faire communication; car s'ils n'en sont pleins eux-mêmes, jusqu'à ne s'en pouvoir épuiser, savez-vous ce qu'ils feront? ils imiteront ces mères, qui se vident de leur lait pour leurs enfans, et n'en gardent point pour elles. Voilà où vous en serez réduit, Théonée, si vous vous produisez avant le temps : hé! tout ce que vous avez de bien est encore si petit, que bien loin d'en abonder,

vous n'en avez pas seulement, pour suffire à vous-même; que feriez-vous donc en vous donnant aussitôt au prochain, sinon de vous vider comme une mère indiscrète, et peut-être de vous perdre en sanctifiant les autres? Car comment pourriez-vous avoir acquis de quoi enrichir les âmes, ayant si peu pratiqué l'exercice de la mortification et des vertus? cela n'est-il pas vrai? Vous êtes obligé de l'avouer, et vous ne pouvez le nier sans contredire vos propres lumières.

Mais vous n'aurez peut-être pas fait réflexion que, pour se produire au dehors avec sûreté, il faut que votre âme ait acquis une habitude d'union avec Dieu assez familière; car, pour avoir quelque sainte pensée qui vous y attache, lorsque vous commencez à entrer dans ces voies, et quelque ferveur qui semble vous transformer tout en Dieu, vous n'y êtes pourtant pas encore bien établi, et vous êtes semblable à une fleur, à qui il ne faut qu'un souffle de vent pour en effacer la beauté, et pour l'arracher du sein de la terre. Il faut une union bien fondée, qui ait pris de longtemps ses racines, et qui puisse soutenir comme les cèdres toute la fureur des vents, c'est-à-dire, toutes les épreuves qui se rencontrent dans le commerce des créatures; et la vôtre est si faible, qu'elle se peut rompre facilement, car quel temps lui avez-vous donné, pour avoir de la consistance et de la vigueur. Non, vous êtes comme les autres, à qui il faut passer par bien des voies, avant que de parvenir à celle de l'union; et vous oseriez maintenant vous exposer aussitôt avec un si faible appui aux hasards des communications et des occupations agissantes? Ce serait une témérité dont les suites pourraient être très-funestes.

Vous n'y tomberez pas, Théonée, je m'assure,

si vous considérez bien la nature de ces ferveurs et de ces vertus naissantes, telles que sont les vôtres. N'avez-vous pas quelquefois vu de la semence jetée seulement sur la surface de la terre, qui ne l'a pas encore reçue bien avant dans son sein? il ne faut qu'un orage pour la dissiper; les oiseaux du ciel la peuvent enlever, et les passant la fouler aux pieds. Voilà ce que sont vos vertus, qui ne font encore que d'éclore ; elles ne sont, pour ainsi dire, qu'à la surface de votre conscience, où elles ne sont pas encore entrées pour se fortifier, et pour s'enraciner. Hélas ! il ne faut qu'un peu d'occupation au dehors pour les étouffer, et pour perdre toutes les belles espérances d'une sainte moisson. Après cela, Théonée, voyez si vous pouvez judicieusement vous exposer sitôt au grand jour.

Enfin, je n'ai plus qu'un mot à vous dire là-dessus, jugez vous-même si vous y pourrez répondre. C'est une chose très-constante, que les personnes qui ont déjà passé plusieurs années dans l'exercice de la vertu, et qui comprennent ce que c'est que de traiter avec le monde, ont bien de la peine à sortir de leur retraite, et en ont encore davantage à se conserver parmi les créatures ; et quand elles en peuvent sortir avec pureté, elles mettent cela au nombre de leurs grandes victoires : et vous, Théonée, qui n'êtes pas encore bien établi dans la vertu, vous croirez-vous pouvoir jeter avec assurance dans tous les emplois extérieurs ? Ah ! sans doute, vous m'avouerez que ce serait une grande témérité de le croire, et une témérité beaucoup plus grande encore de le faire ; car vous devez plutôt imiter l'exemple de ceux qui reculent et qui tremblent avant que de se produire, que d'écouter la ferveur qui vous y pousse.

## CHAPITRE II.

*Les inconvéniens qu'il y a de se produire au dehors avant le temps.*

Si vous n'êtes pas encore assez persuadé que vous ne devez point sortir de votre retraite, et que le temps n'est pas venu de courir au besoin de votre prochain, appliquez-vous donc, Théonée, à tous ces emplois extérieurs, puisqu'il est si difficile de retenir le feu de votre zèle, et donnez toute l'étendue à votre activité; mais souffrez aussi que je vous montre tous les inconvéniens et les désordres où il est infaillible que vous tomberez.

Si vous travaillez au salut des âmes dans les missions et dans les prédications, quelles fautes n'y ferez-vous pas, n'ayant encore ni expérience, ni vertu, pour suffire à cet emploi? l'on y travaille presque sans repos tout le jour, qui n'est pas ordinairement assez long pour contenter la dévotion et l'ardeur des peuples; et toutes les forces du corps et de l'esprit y sont dans une application continuelle : et vous pensez qu'une vertu tendre comme la vôtre s'y puisse conserver; c'est ne pas comprendre que les hommes de Dieu et d'une vertu consommée, n'en ont pas encore assez pour s'y tenir dans le recueillement, et pour ne pas s'oublier d'eux-mêmes, pendant qu'ils travaillent à la sanctification des autres. Savez-vous bien ce que vous y ferez? Je veux que les âmes soient touchées de votre zèle, et que vous travaillez avec beaucoup de fruit à leur conversion; mais votre esprit se perdra dans la dissipation; votre âme sera sans aucune union avec Dieu, votre grand feu ne sera plus que le feu naturel d'une personne qui travaille purement en homme; parce que votre vertu

n'a pas encore acquis assez de force pour soutenir un si grand poids. Il est encore inévitable que vous y ferez bien des indiscrétions, car cet emploi ne demande pas moins d'expérience et de tête que de vertu ; soit que vous en fassiez trop en prodiguant vos forces, soit que vous fassiez les choses à contre-temps, soit que vous intimidiez et que vous troubliez mal à propos les consciences, par les transports de votre zèle. Toutes ces choses veulent un esprit bien préparé, qui, avant que de s'y engager, ait considéré long-temps avec beaucoup de maturité ce qu'il avait à faire : et vous, Théonée, vous vous y porterez, vous contentant de quelque année de réforme et de retraite : je ne crois pas que vous vous y puissiez résoudre, et je suis assuré que vous écouterez les avis de celui qui s'est tout consacré à votre instruction.

Je veux maintenant que vous soyez dans le travail des confessions et dans la conduite des consciences ; sachez que vous ne serez pas plus heureux pour y réussir : vous y donnerez tant de décisions hardies, n'y suivant que l'ardeur de votre volonté et de votre zèle ; vous vous laisserez surprendre facilement aux belles lumières qui vous seront communiquées ; vous condamnerez avec tant de liberté toutes les autres conduites qui n'auront pas la sévérité de la vôtre ; vous vous persuaderez que, pour avoir extérieurement un petit air de réforme, quelques œillades et quelques soupirs jetés au ciel à propos, et quelques beaux termes spirituels, qui se prononcent avec douceur et avec dévotion, le temps est venu de vous produire, et d'être un confesseur et un directeur considérable.

Ne sont-ce pas là de grands abus ? Et comment, Théonée, les pourriez-vous éviter ? Car cet emploi de confession et de direction veut une science

très-intime des choses spirituelles; et quand vous êtes-vous donné le temps de l'apprendre? Ne vous y trompez pas; cette sorte de science ne s'apprend pas pour avoir fait quelques retraites, pour avoir pris un habit réformé, pour savoir quelques termes beaux et lumineux de la spiritualité, et quelques façons de parler de la vie mystique, cette science est l'effet d'une longue expérience du cœur, et d'une grande familiarité avec Dieu; et vous croiriez l'avoir par l'exercice intérieur de si peu de temps, et d'une si courte solitude, que la seule impatience de votre zèle vous fait quitter? Vous voyez bien qu'avec cette ignorance vous ne devez espérer que ténèbres, qu'égaremens et qu'illusion dans la conduite des âmes.

Je vous considère encore dans les conférences spirituelles où vous porte votre attrait, dites-vous, à cause de la plénitude des lumières et des sentimens que Dieu vous communique: contentez-vous donc, Théonée, et dilatez votre cœur dans cet emploi, puisque vous le voulez. Mais considérez, je vous prie, les immortifications que vous y commettez. Si vous ne voulez point fermer les yeux à la vérité, je suis assuré que vous y découvrirez un esprit vain à produire de belles conceptions, et à faire voir de nouvelles idées de vie intérieure que l'on n'a point encore lues ni entendues, une affectation à dire les choses spirituelles d'un ton dévot et à les embellir de nouveaux mots; des démonstrations épanchées que vous faites de la douceur et de l'onction dont vous paraissez être plein; un empressement extraordinaire à chercher les personnes qui passent pour être fort spirituelles; des entretiens infinis qui vont bien au delà du nécessaire; une étrange facilité à porter jugement dans ces entretiens, de

ceux qui sont spirituels, et de ceux qui ne le sont pas; de ceux qui sont éminens dans la vie mystique, et de ceux que l'on ne compte qu'entre les bonnes gens. Ne serait-ce pas là un bel effet, Théonée, de vos ferventes communications? car voilà comme se passent d'ordinaire les conférences spirituelles, quand les esprits y sont portés par les nouvelles ardeurs de leur dévotion. Voilà les désordres dans lesquels tombe une vertu naissante quand elle sort d'elle-même, et au fond, vous cherchez plutôt à découvrir ce que vous êtes et ce que vous valez, qu'à faire connaître les dons de Dieu.

Mais enfin, je vous demande ce que vous deviendrez, si vous vous jetez dans toutes les œuvres de charité : je sais bien que vous avez beaucoup de zèle, et que les misères du prochain vous touchent et vous attendrissent extrêmement, et que vous vous sentez pressé du désir de le secourir; mais après tout, le soin que vous avez des autres, ne doit pas vous faire abandonner celui que vous devez avoir de vous-même. Faites donc, Théonée, une sérieuse réflexion sur vous, et vous verrez que ces hôpitaux, ces prisons et ces misérables abandonnés, vous laissent un esprit toujours empressé; que votre âme est dans une éternelle dissipation, et aussi peu unie à son Dieu, que celle de ceux qui sont dans les embarras du monde; que souvent vous vous acquittez fort mal de vos exercices spirituels, afin de secourir tant de pauvres qui vous tendent la main, dites-vous, dérobant ainsi à votre âme ce que vous lui devez au préjudice de toute la terre; qu'on vous trouve partout, que vous courez de tous côtés, jusqu'à en perdre la modestie; que vous allez de maison en maison, et souvent avec importunité, afin de trouver de quoi suffire à vos charités; que dans

la prière et dans l'oraison tous ces objets et tous ces soins sont les choses qui vous occupent uniquement. Hélas! que de misères, et que vous auriez bien besoin de soulager plutôt les maladies de votre âme, puisque vous êtes le premier de tous vos malades. Il faut donc, Théonée, plus de force de vertu que de corps, pour vaquer à un emploi qui est de lui-même si dissipant; et vous n'ignorez pas que la vôtre n'a que du feu et de l'ardeur, et qu'elle manque de cette fermeté, sans laquelle elle ne se peut conserver parmi tant d'occupations extérieures.

Que si ce que je viens de dire n'est pas encore capable de vous convaincre l'esprit, je vous avertis très-sérieusement que vous êtes en danger de tomber en quelque égarement très-considérable, si, sortant avant le temps de votre retraite, et n'écoutant que les premières ferveurs de votre dévotion, vous venez à vous épancher, ou dans les missions, ou dans la conduite des âmes, ou dans toutes les communications spirituelles, ou dans les œuvres de charité. Je vous pourrais montrer les chutes funestes qui en arrivent, mais c'est assez pour vous que je les prévienne et que je vous en avertisse, afin que vous n'y tombiez pas.

Ne vous exposez donc pas, mon cher Théonée, que votre vertu n'ait acquis auparavant quelque maturité, ou bien vous feriez le même que celui qui se jette en pleine mer avec un petit esquif, pour y faire naufrage; ou comme ces petits oiseaux qui, n'ayant que des ailes naissantes, et voulant prendre le vol, retombent aussitôt à terre par une chute qui leur coûte la vie, ou comme celui qui n'ayant pas été assez bien dressé au combat, et se jetant dans la mêlée, vient à tomber sur la place.

*Avis sur ce sujet.*

Je veux finir par quelques avis fort utiles, qui pourront vous servir de règle et comme de frein pour arrêter vos grandes ferveurs.

1. Il n'est point d'homme sage, il n'est point de saint, pour élevé qu'il puisse être, qui ne craigne quand il est obligé de sortir de sa retraite et d'entrer dans le commerce du monde; parce qu'il connaît les hasards où l'on a coutume de s'exposer; il sait les accidens qui en arrivent très-souvent; il n'ignore pas que les vertus les plus fortes y ont toujours de quoi se défier d'elles-mêmes, et il connaît ses faiblesses particulières; c'est ce qui fait qu'il ne se produit jamais qu'avec crainte; jugez donc si vous devez être précipité à le faire, vous qui n'êtes ni saint, ni bien fondé encore dans la vertu; tremblez plutôt, quand vous serez obligé de vous produire par nécessité.

2. Lorsque l'on sent je ne sais quelle inclination secrète de sortir de sa retraite, quoiqu'elle soit colorée de spécieux prétextes pour le bien du prochain : mon Dieu, Théonée, qu'il s'en faut défier, et que l'impatience cachée de la nature, qui ne se peut voir renfermée, et comme ensevelie dans la solitude, sait bien s'autoriser de beaux motifs pour s'en retirer! S'il est donc vrai que quelque inclination louable que l'on sente à se produire, en quelque âge que ce soit, elle doit être toujours suspecte; quelle défiance ne devez-vous pas avoir, lorsque vos ferveurs vous échauffent et vous pressent incessamment de vous donner de l'emploi parmi le monde?

3. Toutes les personnes qui ont un soin particulier de leur propre perfection, ne se produisent jamais au dehors, que l'obéissance ne leur en

fasse le commandement, ou que la nécessité ne les y oblige, ou que quelque charité pressante ne les y attire; ce sont les règles de leur sortie, comme de leur sûreté. S'il faut des raisons si importantes pour quitter sa retraite, et si la vertu la plus consommée n'en est pas une assez forte pour se produire de soi-même, quel jugement devez-vous porter de la ferveur d'une personne qui commence, lorsqu'elle se sent portée à s'épancher au dehors, dans les plus saints exercices.

4. Toute personne, quand elle connaît, par sa propre expérience, que ses occupations extérieures les plus saintes et les plus louables lui sont un empêchement infaillible à sa sanctification, et que sa vertu s'y diminue, est obligée pour lors de se dégager et de retourner à sa retraite : pensez là-dessus, Théonée, quelle est votre obligation, de vous retenir encore long-temps sans vous produire, puisqu'une vertu naissante comme la vôtre ne se peut exposer qu'elle ne s'y épuise, et qu'elle n'en souffre de grands désavantages.

FIN DU TOME SECOND.

De l'Imprimerie de Thibaud-Landriot,
à Clermont-Ferrand.


Date Due


BOSTON COLLEGE
3 9031 01320347 6